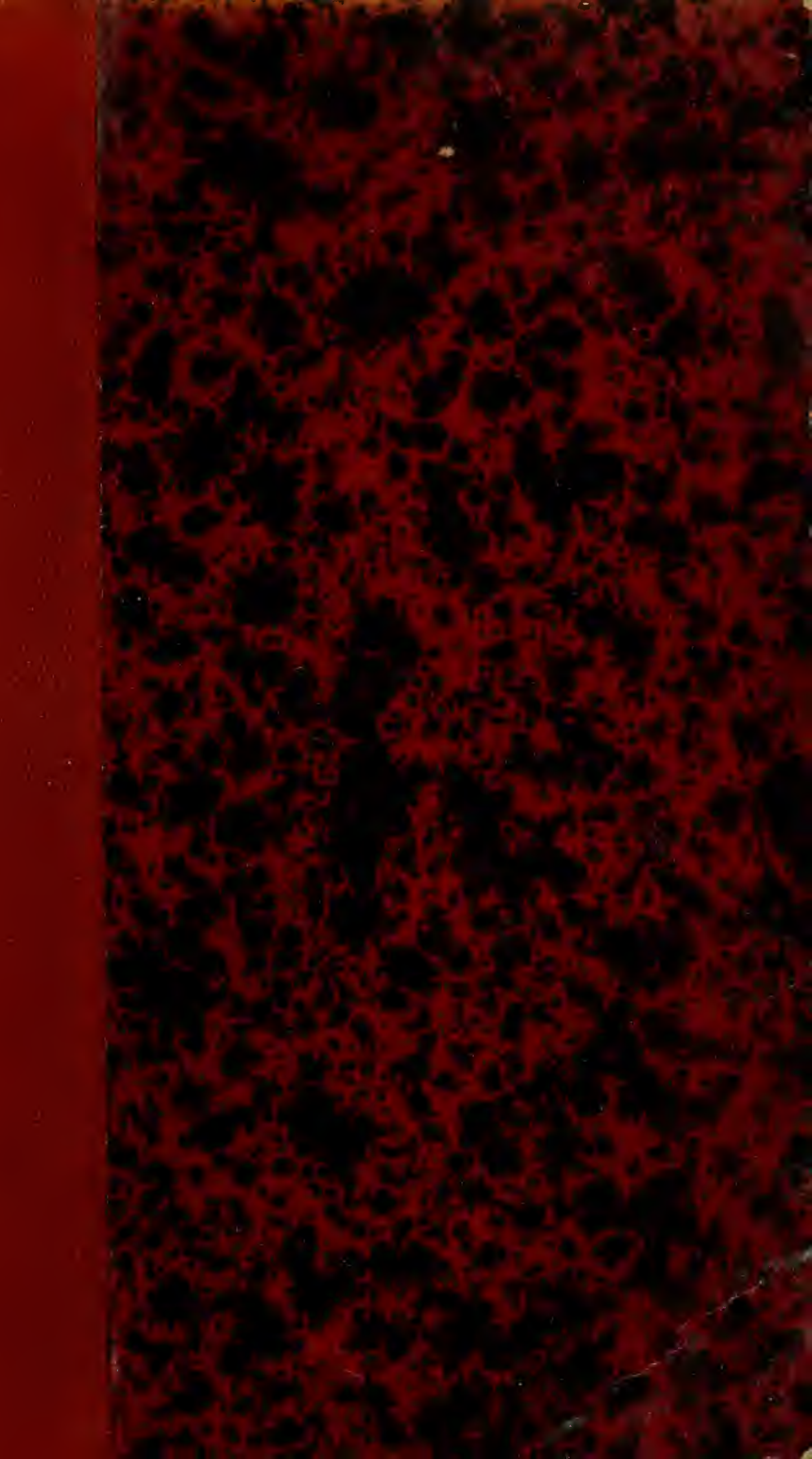






JACQUES PATRU.

Ouvrages de M. Jules A. David.

LUCIEN SPALMA, 2 vol. in 8.

LA DUCHESSE DE PRESLES, 2 vol. in-8.

LA BANDE NOIRE, 2 vol. in-8

LE CLUB DES DESOEUVRÉS, 4 vol. in-8.

LE DERNIER MARQUIS, 2 vol. in-8.

SOUS PRESSE :

FRÉDÉRIC LE LION, 2 vol. in-8.

LA DOUBLE EXISTENCE, 2 vol. in-8.

Paris. — Imp. de P. Baudouin, rue Mignon, 2.

JACQUES PATRU,

PAR

JULES A. DAVID.

I.

PARIS.

J.-B. WERDET ET Cie, ÉDITEURS,

10, Rue Christine.

1840.

LES DEUX FATS.

I

Dans le salon de réception du plus confortable hôtel de Strasbourg, l'automne dernier, vers dix heures du soir, un jeune homme était assis au coin d'une large cheminée, la tête penchée en arrière, et les pieds alongés à tel point que son corps formait presque une ligne

horizontale. Le siége sur lequel il s'étendait de la sorte, était un de ces fauteuils, à plan incliné, que la *fashion* s'était d'abord exclusivement réservé, et qui maintenant forment un des points essentiels de la vie bourgeoise. Ce jeune homme n'était ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni brun ni blond; sa personne était un *mezzo termine* entre tous les extrêmes; seulement, sa mise et sa coiffure lui prêtaient un aspect quelque peu spécial. On le reconnaissait de prime-abord pour un dandy parisien. Lorsque la maîtresse de l'hôtel entrait par hasard dans le salon, notre insouciant voyageur passait la main dans les touffes frisées de ses cheveux, en homme qui, dans telle occasion et à tel moment que ce soit, ne renonce jamais à ses prétentions et à sa fatuité native. Sans doute, ce geste n'était pas le symptôme d'une attention très arrêtée, car à peine tournait-il la tête vers l'hôtelière, mais il y a certains hommes qui ressemblent aux femmes en ceci, que jamais leur esprit ne

perd complètement de vue le parti pris de plaire, et qu'au besoin ils minauderaient tout seuls dans leur chambre, devant une glace, rien que pour entretenir leurs bonnes dispositions.

Le costume de notre fashionable faisait ressortir aussi bien que possible les avantages, négatifs du reste , de son individu. Une sorte d'habit de chasse prenait exactement sa taille; son pantalon rigoureusement tendu, emboîtait avec précision la saillie du genou, et un gilet blanc faisait ressortir la fraîcheur déjà un peu avariée de son teint. Une femme pouvait trouver tout cet ensemble gracieux et joli , un homme devait le juger stupide ; tant la médiocrité avait imprimé son cachet sur ce visage mou et aux contours mal arrêtés, dans ces yeux petits et pour ainsi dire sans regard, sur ce front blanc et poli, mais qu'aucune pensée n'avait jamais ridé. Bien que de temps en temps notre dandy essayât de prendre certai nes attitudes mélancoliques et pensives, le

sceau de la vulgarité lui demeurait toujours; il avait l'air fat, ennuyé et vide, comme une gravure d'un journal de modes.

— M. le comte veut-il qu'on lui apporte du bois? demanda l'hôtesse en s'arrêtant derrière lui, et en s'inclinant d'un air d'humilité respectueuse.

— Merci, dit le jeune homme en détournant légèrement la tête; faites-moi monter un verre de *madère*, et préparer une chambre.

Par contenance ou passe-temps, il tira d'un étui empaillé une espèce de cigarette à l'espagnole, et se mit à aspirer les vapeurs du tabac en posant les pieds sur les chenets.

L'hôtel était silencieux; quoique Strasbourg soit une ville grande et populeuse, à dix heures du soir tout mouvement cesse, tout bruit s'éteint. Les habitants du nord n'éprouvent pas, comme ceux du midi, le besoin de prolonger leurs soirées et de vivre long-temps: on dirait que, parmi eux, les habitudes calmes et régulières de leurs ancêtres se sont perpé-

tuées jusqu'à notre époque. Les départements de la Moselle et du Bas-Rhin sont encore soumis à cette rigidité de coutumes qui distinguent les peuples septentrionaux. A Strasbourg même, on se couche à neuf heures, comme au temps du couvre-feu; on dîne à midi ; on dévore de grosses viandes arrosées de grosse bière ; aussi quand on rencontre dans la rue quelques-unes de ces bonnes physionomies bourgeoises toutes pleines d'insouciance et d'embonpoint, on se prend malgré soi à les coiffer d'une perruque d'échevin. Tous les fumeurs et les buveurs de bière dorment plus, parlent moins, et sont plus gras que les hommes qui boivent du vin, vivent d'amour et se promènent au soleil.

Il est possible que notre personnage fît en ce moment les réflexions que nous venons de reproduire ; pourtant nous craindrions de le supposer. Il paraissait peu se soucier de ces observations générales sur la physionomie des différents peuples, et il avait un égoïsme trop

étroit, trop exclusif, empreint dans toutes ses manières, pour s'occuper d'autre chose que de sa personne, de ses projets, de ses espérances, s'il en avait. A Strasbourg comme à Paris, dans la salle commune d'une hôtellerie comme sur le perron du café Tortoni, il faisait de son individualité le centre de tout; quand on ne le regardait pas, quand on ne l'admirait pas, il se trouvait désœuvré, et, pour se distraire, il s'occupait à s'admirer lui-même. Il y a des jeunes gens qui passent leur vie à se murmurer perpétuellement aux oreilles ce refrain banal : je suis bien ! sans attacher jamais à ce mot une préoccupation d'avenir, un plan arrêté. Leur orgueil ressemble à celui des paons et des chevaux, qui sont fiers quand on les flatte, et se gonflent quand on les trouve beaux. C'est la coquetterie des femmes, moins la grâce, moins la finesse et le délié des formes, c'est quelque chose de bâtard, qui n'a de noms ni en Allemagne, ni en Asie, ni chez aucun peuple sérieux et grave.

Celui que l'hôtelière avait appelé si respectueusement M. le comte, continuait à lancer au plafond les bouffées de fumée qui s'exhalaient de sa cigarette. Quand il eut fini, il prit avec la même affectation qui caractérisait tous ses mouvements, le verre de vin de madère qu'on avait mis devant lui sur une petite table en acajou, et le huma lentement, goutte à goutte, comme s'il eût voulu par un gargarisme prolongé, faire disparaître jusqu'à la dernière trace l'odeur de tabac dont ses lèvres étaient imprégnées. Cela fait, il ferma les yeux, croisa l'une sur l'autre ses deux mains, et se mit à murmurer trois ou quatre mots d'un air italien : *la mia felicità.*

En ce moment, l'hôtelière entra, et vint l'avertir que la chambre de Monsieur était prête.

— Savez-vous, dit le jeune homme en secouant la tête comme un cheval qui s'éveille, que votre belle et patriotique ville de Strasbourg est tant soit peu bien ennuyeuse ? Com-

ment, à dix heures du soir, toute vie est arrêtée, tout mouvement cesse; dans votre hôtel même, pas une bouillotte à faire, pas une femme à qui causer, rien que du pâté de foie gras et la cathédrale pour toute distraction!

Un long bâillement accompagna ces paroles prononcées d'un accent grasseyant, et avec l'intention formelle d'imiter le ton dégagé et persiffleur des grands seigneurs d'autrefois. L'hôtelière ne répondit pas, soit que toute justification lui parût impossible, soit que son hôte lui semblât un trop grand personnage pour n'avoir pas toujours raison.

— Que sont devenues, reprit le jeune homme, ces trois magnifiques têtes de conseillers auliques qui ont englouti à dîner un si énorme plat de choucroûte?

— Couchés, dit l'hôtelière.

— Et ces deux énormes matrones à visage rubicond et qui ressemblaient à des forteresses garnies de leurs bastions et de leurs demi-lunes?

— Couchées.

— Et vous n'avez pas quelque petite nièce avenante et blonde, bonne à faire la conversation aux voyageurs qui s'ennuient?

Pour la première fois, la physionomie de l'hôtelière s'éclaira d'un mouvement de vanité blessée.

— Monsieur le comte, dit-elle gravement, je n'ai aucune petite nièce avenante et blonde; mais si j'en avais une, je ne la prêterais pas aux voyageurs; vous n'avez pas vu cela sur la carte, je crois.

— Magnifique, dit le comte, en sifflant entre ses dents, et d'un petit air d'ironie tout-à-fait remarquable; je suis sûr, madame, que votre mari, quand il vivait, devait être conseiller municipal en cette bonne ville de Strasbourg : vous avez des manières d'une dignité tout-à-fait mirifique ; donnez-moi donc un second verre de *madère*.

Avant que l'hôtelière n'eût le temps de répondre ou d'exécuter l'ordre qu'elle venait de

recevoir, les claquements réitérés d'un fouet et un bruit de grelots retentirent dans la rue; en même temps, la voix enrouée et criarde d'un postillon se mit à héler les gens de l'hôtel. L'hôtelière s'empressa de sortir, pendant que M. le comte, par un mouvement instinctif qui lui était habituel, passait encore une fois la main dans ses cheveux pour rassurer sa vanité contre les suites d'une aventure que peut-être il espérait vaguement; puis il se leva, et se posant devant la glace qui couronnait le chambranle de la cheminée, il défripa son habit, rajusta les deux bouts de sa cravate tombante, et sourit légèrement, d'un air qui voulait dire : Je puis me présenter devant une princesse du Nord.

Au bout de quelques minutes, deux domestiques entrèrent dans le salon de réception, les bras chargés de bagages dont, au premier coup-d'œil, il était difficile de deviner l'emploi précis. C'était d'abord une espèce de vitchoura garni de fourrures, qui semblait devoir ap-

partenir à quelque femme frêle et malade; puis un cabas en tapisserie, qui laissait voir les différents objets qui d'ordinaire concourent à la toilette d'une coquette : une espèce de toque en velours avec une torsade d'or, dès pantoufles garnies en dedans de satin, des foulards à dessins coquets, le tout exhalant une odeur d'eau de mousseline à faire pâmer d'aise une vieille marquise. Les deux domestiques posèrent encore sur des fauteuils trois ou quatre boîtes en bois de palissandre à incrustations, et qui, d'après leur forme, devaient nécessairement contenir des joyaux, et ces mille fantaisies luxueuses dont les femmes d'un certain monde aiment à s'environner. Pour cette fois, il n'y avait pas à douter, et M. le comte jeta de nouveau un regard à la glace, s'attendant de moment en moment à voir entrer quelque blanche et aristocratique figure, quelque noble châtelaine allemande regagnant en poste son domaine d'outre-Rhin. Cette hôtellerie, qui tout-à-l'heure lui parais-

sait si vide, sembla s'illuminer tout à coup d'un rayon d'espérance, elle avait désormais un but, une signification, elle devenait pour lui ce que toutes les hôtelleries étaient depuis long-temps dans sa pensée, le lieu classique des aventures galantes.

— Frédéric, dit en ce moment une voix frêle et comme souffrante, dites qu'on m'apporte une aile de pigeon et une demi-bouteille de vin du Rhin.

— C'est un homme, murmura le comte, qui, malgré l'accentuation molle de cette voix, ne pouvait pas l'attribuer à une femme.

Un homme, en effet, venait d'entrer dans le salon de réception; je dis un homme, quoiqu'à bien parler, on eût pu le prendre pour toute autre chose : il était enveloppé de la tête aux pieds dans une espèce de paletot en fourrure qui laissait à peine apercevoir, comme à travers les étroites ouvertures d'un masque de Venise, deux yeux gris et clignotants qui semblaient fatigués de la lumière. L'allure de ce

personnage, dont Henri Heine n'aurait pas manqué de faire une description très fantastique, exprimait de tous points la lassitude et la mollesse. Ses pieds, emmaillotés, pour ainsi dire, dans des pantoufles superposées les unes sur les autres, se traînaient sur le parquet plutôt qu'ils ne s'y appuyaient franchement. Avec son accoûtrement hyperboréen, on l'eût pu prendre pour quelque prince du pays des Esquimaux, visitant les glaces de son empire.

A son aspect, un paysan breton se fût signé par manière d'exorcisme, et un enfant de Paris l'eût montré au doigt comme une curiosité de mardi-gras. M. le comte le regarda d'un air d'étonnement, mais sans mélange d'ironie aucun; du premier coup-d'œil il avait évalué ce que pouvaient coûter les fourrures du nouveau venu, et la richesse pour lui était toujours éloignée du ridicule. Après le premier moment de stupéfaction, il se rassit de nouveau dans le fauteuil qu'il occupait auparavant, replaça

ses pieds sur les chenets, tira une seconde cigarette de son étui, et ne parla plus de monter à sa chambre : quoi qu'il en eût, sa curiosité était piquée.

Le nouveau venu, sans parler, avança à son tour un fauteuil à l'autre coin de la cheminée, et s'y installa. On n'entendit alors dans le salon que le bruit des pas des domestiques qui allaient et venaient, exécutant les ordres de leur maître, et les craquements du bois que la flamme consumait dans l'âtre. Le personnage fourré que nous avons dépeint fermait obstinément les yeux, et semblait absorbé dans une contemplation intime et maladive. Le comte quelquefois l'examinait à la dérobée, dépité au fond que l'étranger lui accordât aussi peu d'attention. A la fin, il se décida à rompre le silence.

— Monsieur, dit-il, avant de fumer j'aurais peut-être dû vous en demander la permission; vous paraissez souffrant, et je ne voudrais en rien vous être désagréable.

— Je fume moi-même, répondit la fourrure.

— Voulez-vous me permettre alors de vous offrir une cigarette en attendant le souper, qui probablement se fera long-temps attendre?

Pour la première fois, le nouveau venu se hasarda à ouvrir les yeux, puis il se balança quelques instants sur son fauteuil comme un homme qui hésite avant de faire une reconnaissance dont il doute encore. Se levant enfin, il tendit la main à son interlocuteur, et d'un ton plus ferme qu'il ne l'avait eu jusque-là :

— Voici bien, dit-il, la rencontre la plus imprévue, la plus extraordinaire, la plus *ébouriffante* qu'il soit possible d'imaginer.

— Quoi donc? demanda le comte ébahi en se levant à son tour, et en plongeant son regard dans l'étroite ouverture pratiquée au masque de l'étranger, afin d'y chercher le mot d'une énigme qu'il ne comprenait pas encore.

— Emilien de Terny à Strasbourg! continua l'autre.

En même temps il avait rabattu le collet fourré de son paletot.

— Alfred de l'Estorade! dit le comte, qui, dans l'homme masqué, venait de reconnaître un de ses amis.

Et tous les deux se serrèrent cordialement la main.

— Est-ce que tu t'apprêtes, reprit le comte de Terny, à visiter le pôle antarctique? tu as un costume à donner le frisson.

— Je vais à Saint-Pétersbourg.

— Bon! j'y vais aussi.

— Allons donc, c'est une folle gageure; est-ce que le café de Paris émigre? est-ce que le club jokei tremble sur sa base?

— Je vais à Saint-Pétersbourg, reprit le comte de Terny, parce que j'ai ouï dire que toute la bonne société française s'y donnait rendez-vous. Rome n'est plus dans Rome; l'invasion des bourgeois nous a gâté Paris.

La révolution de juillet a été pire pour la *fashion* que jadis les excursions des Normands pour la France.

— Moi, je suis en mission extraordinaire.

— Ambassadeur?

— A peu près.

— Et tu vas préparer quelque alliance princière, demander en mariage la fille du czar, peut-être?

Le diplomate hocha la tête d'un air mystérieux et ne répondit pas. Il n'y a pas un secrétaire d'ambassade qui ne sache le prix de ces silences calculés, de ces airs de tête discrets et fins à la fois, de cette affectation à cacher ce qui souvent n'existe pas. Il y a quelque soixante ans que Beaumarchais a défini la diplomatie; la diplomatie en est toujours restée au même point, c'est toujours la même importance dans les petites choses, la même finesse à faux, la même réserve à vide; c'est une négation continuelle, une science qui consiste à ne rien faire, ou à faire

en dix ans ce qu'un honnête homme ordinaire ferait en six mois. Parmi les jeunes gens attachés aux ambassades, il n'y en a pas un qui ne se propose M. de Talleyrand pour modèle; on leur a dit que ce prince des diplomates parlait peu et n'écrivait jamais, ils s'abstiennent donc de parler et d'écrire. La plus petite affaire qu'on leur confie prend à leurs yeux une importance outrée, ils ont l'air accablé, pliant sous le poids d'un fardeau immense, le vieil Atlas suait moins qu'eux à supporter le monde.

Depuis que le comte de Terny avait reconnu un de ses confrères (le dandysme est une confrérie) dans le personnage mystérieux dont l'entrée avait un instant excité sa curiosité, il portait attentivement ses regards sur les trois ou quatre boîtes que les domestiques avaient déposées sur les fauteuils. Cet attirail l'intriguait.

— Dis-moi donc, cher, reprit-il, ce que contiennent tous ces coffrets si luisants? sont-

ce tes correspondances amoureuses que tu emportes, ou tes instructions diplomatiques?

Sans répondre, Alfred de l'Estorade prit une petite clef cachée sous la forêt touffue de son paletot, et, avec un air d'insouciance sans mélange de prétention, il ouvrit une à une les différentes boîtes que son ami lui désignait du doigt. L'une de ces boîtes contenait tous les objets nécessaires à la toilette : des peignes et des brosses pour les cheveux, un fer à papillottes, des épingles noires, des rasoirs anglais contenus dans leur étui de maroquin rouge. Dans un autre apparaissait toute une parfumerie ambulante, des flacons d'eau de mousseline et de Portugal, de l'eau de lavande, du vétivert en poudre, des cosmétiques de toutes sortes. La troisième était la boîte aux sachets; sachets de toute espèce et de toutes grandeurs, sachets bleus, sachets jaunes, roses, rouges. Dans la quatrième enfin, se pressaient des cravates de satin chatoyantes, des bijoux, des bagues, des variétés de bino-

cles, de jumelles et de lorgnons. Quand le comte de Terny eut achevé de parcourir cet inventaire, il remua la tête quelque temps en silence, d'un air qui voulait être adorablement fin, et laissa tomber seulement ces deux mots du bout des lèvres :

— Petite maîtresse.

Ce mot d'ailleurs caractérisait assez bien le frileux voyageur. A force de soins, de propreté minutieuse, de recherche corporelle, Alfred de l'Estorade avait perdu tous les caractères distinctifs de l'homme. Sa figure pâle et maigre, encadrée par des favoris lisses et soyeux, ses membres affaissés, et jusqu'au dandinement perpétuel de sa taille, tout lui donnait une apparence de coquetterie et de faiblesse féminine. Sa voix était douce, mais sans timbre et sans ressort; ses mains d'une blancheur mate, n'accusaient ni la saillie des muscles, ni le gonflement du sang dans les artères. Il mangeait peu, et les cartes de ses dîners pouvaient passer pour des curiosités gastrono-

miques. Un jour il s'était fait servir au café de Paris le repas que voici :

Un potage au lait d'amandes.

Un ortolan rôti.

Deux biscuits à la cuillère.

Un pot de groseilles de Bar.

Une salade d'ananas au marasquin (c'est-à-dire trois très minces et très plates tranches d'ananas).

Ce jour là, il avait beaucoup regretté de ne pas avoir un verre de vin des Canaries.

Avec de pareilles habitudes, il était étonnant qu'Alfred de l'Estorade se résignât à courir les chances d'un voyage à Saint-Pétersbourg ; il avait jusque-là gagné tous ses grades dans la diplomatie au coin du feu et dans les salons du ministre ; on le citait pour l'excessive délicatesse de ses manières, pour la *morbidesse* de ses poses, pour la *désinvolture* exquise de sa personne. Mais jamais on ne l'aurait cru propre à figurer dans un nouveau congrès de Rastadt ou de Vérone. Aussi,

quand il quitta Paris, emportant ses bagages et se parant d'avance avec un merveilleux soin contre les inconvénients de la route, tous ses amis étaient demeurés stupéfaits. Chacun d'eux lui avait donné des conseils bienveillants, empreints pourtant, comme il est d'usage, d'une certaine teinte d'ironie.

— Couvre-toi bien, mon cher Alfred, lui avait dit l'un, ménage ta petite poitrine, ne va pas attraper un gros rhume, en respirant le soir l'air glacial des bords de la Néva.

— C'est un guet-à-pens, reprenait l'autre, les ministres veulent se débarrasser de toi, ils ont peur que tu ne leur voles leur portefeuille ou leur femme.

Quelques jours avant son départ il avait reçu la visite de marchands de toutes sortes, venant lui proposer, qui des gilets de flanelle, qui des bottes imperméables, qui des calottes en cuir de Russie, propres à garantir la tête de l'humidité, qui des peaux de mouton, remède assuré contre les affections de poitrine. Les

femmes du monde où il vivait s'étaient aussi apitoyées sur son compte, elles le plaignaient, elles le regrettaient, sans en pleurer pourtant; et personne en définitive ne s'expliquait le motif de cette brusque expatriation.

Cet étonnement, qui avait escorté Alfred de l'Estorade à son départ, le comte de Terny le partageait en ce moment.

— Que diable un homme comme lui, se disait-il, peut-il aller faire à Saint-Pétersbourg? Pourquoi n'a-t-il pas sollicité une mission à Naples, ou tout au moins à la cour de la reine d'Espagne?

Mais il n'osa pas formuler tout haut ces questions qu'il se posait tout bas. D'ailleurs un domestique venait de rouler auprès de son maître une petite table sur laquelle était servi le souper.

Le silence s'établit de nouveau entre les deux voyageurs.

Quand Alfred de l'Estorade eut mangé le plus délicatement du monde son aile de pigeon

et bu deux ou trois petits verres de vin du Rhin, ce fut lui qui reprit la parole :

— Depuis quand es-tu ici ?

— Depuis hier.

— Comment es-tu arrivé?

Le comte de Terny baissa la tête de l'air d'un homme dont la vanité souffre, et répondit piteusement :

— Par la diligence. Que veux-tu, mon cher, ajouta-t-il, il faut avoir des sentiments conformes à sa fortune; je n'ai que vingt mille livres de rentes, moi, et je ne peux pas voyager en chaise de poste à quatre chevaux comme un millionnaire... comme toi.

Cette allusion à sa fortune parut produire sur le diplomate une impression pénible, et toute contraire aux idées qu'elle aurait dû produire naturellement.

— Pauvre millionnaire que je suis ! dit-il en tirant de sa poitrine un gros soupir.

Le comte de Terny le regarda d'un air moitié rieur, moitié stupéfait.

— Est-ce que tu as éprouvé une faillite, est-ce que ton banquier est en mission à Bruxelles?

Alfred de l'Estorade soupira de nouveau.

— Décidément, continua de Terny, tu as du chagrin ; voyons, conte-moi un peu cela. Est-ce que les dames de la haute banque ne sont plus aussi humaines que par le passé? Est-ce que tu n'as plus cinquante mille livres de rente et des amours titrés au soleil?

Alfred de l'Estorade soupira une troisième fois.

— Encore! dit le comte en prenant un air de gravité qui s'accordait assez mal avec sa figure égrillarde et commune, je le vois bien, il y a du drame là-dessous, et je parie que tu emportes avec toi sur ton cœur quelque bouquet de violettes fané, souvenir doux et cruel à la fois.

— As-tu vu la cathédrale? demanda le diplomate avec l'intention bien évidente de détourner la conversation.

— Je l'ai vue.

— Qu'en penses-tu?

— Que c'est une cathédrale.

— Rien de plus?

— Non. Une cathédrale gothique, c'est-à-dire de petites tourelles, de petites aiguilles, de petits saints en pierre et en plâtre, des vitraux coloriés, des arceaux à pendentifs, enfin tout l'attirail ordinaire.

La tête d'Alfred de l'Estorade était retombée sur sa poitrine. Peut-être, après tout, y avait-il plus d'affectation que de réalité dans sa douleur. Il est des hommes qui s'étudient à être tristes, qui prennent du chagrin comme contenance, comme complément d'un habit bien coupé.

Le comte de Terny se décida brusquement à entrer en matière.

— Tu vas à Saint-Pétersbourg, dit-il, cela n'est pas naturel. Les frimas du Nord ne te vont pas; il faut que tu aies éprouvé quelque grave malheur. Allons, conte-moi tout. Bah!

ne sois pas plus mystérieux que tous les personnages de romans, qui ne demandent pas mieux que de dire à tous venants leurs aventures. Voyons, pourquoi quittes-tu Paris? Parle donc.

— Tu veux savoir, dit Alfred de l'Estorade d'un ton caverneux, le secret de ma vie?

— Tu vois bien que c'est un drame, dit le comte; tu parles comme on parle à l'Ambigu.

— Pis que cela, mon cher.

— Quoi donc?

— Une comédie, et une comédie où j'ai le personnage ridicule. Ecoute, comment voulais-tu aller à Saint-Pétersbourg?

— Par le bateau à vapeur de Hambourg, comme un bourgeois qui veut vivre d'économie.

— Tu viendras avec moi dans ma chaise de poste, et en route je te raconterai mon histoire. Est-ce convenu?

— Convenu. Maintenant veux-tu fumer une cigarette?

Les deux amis se mirent alors à aspirer simultanément des bouffées d'un tabac parfumé, en gardant le silence le plus absolu.

Quand minuit sonna, tous deux se retirèrent pour gagner leur chambre à coucher respective.

— A demain, dit Alfred à son ami.

Le lendemain, nous devons le dire pour l'honneur de nos deux héros, malgré les préoccupations graves qui les agitaient, ils déjeûnèrent assez copieusement : Alfred de l'Estorade fit sans doute un effort sur lui-même. Nous disons ceci pour prévenir nos lecteurs contre les idées par trop mélodramatiques qui pourraient leur venir. Nous les prions de croire qu'il ne sera question, dans ce récit, ni d'empoisonnement, ni d'inceste, ni de parricide, ni d'aucune de ces choses de mauvais goût qui depuis quelque temps envahissent la littérature.

LE RECIT.

II

Le lendemain, après déjeûner, le diplomate s'emprisonna de nouveau dans son cercle de fourrure; de son côté, le comte de Terny s'établit aussi commodément que possible dans son costume de voyage; ils s'assirent tous deux dans une bonne voiture bien chaude, plongè-

rent leurs pieds dans une chancelière, et quand le postillon eut touché ses chevaux et crié : En route !

— Commence, dit le comte.

Le diplomate commença ainsi :

— Tu partages, cher, un préjugé assez généralement répandu, à savoir, que la fortune est la source de tous les bonheurs, et l'argent l'unique Dieu de ce monde qui n'a pas de dieu. Tu crois qu'avec mes cinquante mille livres de rente je n'ai qu'à parler pour satisfaire tous mes désirs, que je domine toutes les femmes dans un salon comme tous les postillons sur la grand'route. Hélas ! c'est sans doute une consolation que le ciel a voulu donner aux misérables, de penser que l'amour n'est pas toujours le prix de l'argent, et que pour dix cœurs qui se vendent, il y en a dix au moins qui se donnent ; les plus flétris se vendent et se donnent à la fois.

On ne comprend pas assez le malheur d'être riche. Quand on est pauvre, et qu'une petite

fille vient vous dire : Je vous aime, on la croit tout d'abord, on se laisse aller naturellement à cette douce réalité qui vous caresse; il n'y a pas matière à doute, le don est nécessairement volontaire, on n'aime pas par intérêt un homme qui n'a rien; ceci me paraît une des vérités les plus incontestables qu'on ait jamais démontrées. Mais quand on est riche, mon Dieu, sais-tu ce qui arrive? on ne croit plus à rien, ni à la probité des hommes, ni à l'amour des femmes; dans chaque douce parole, l'homme riche voit un piége tendu à sa bonne foi, une embuscade contre sa fortune; la jeune fille la plus honnête et la plus candide devient pour lui une coquette de sang-froid, une spéculatrice éhontée, qui bâtit ses espérances de fortune sur les faiblesses des hommes, comme les agioteurs de la Bourse sur les péripéties de l'asphalte ou les actions des chemins de fer. Dans les moments du laisser-aller le plus enivrant, on se défie de soi-même et des autres; une voix mystérieuse et terrible nous jette sans

cesse au cœur comme un remords ce misérable refrain : Tu es riche ; on porte la main à sa bourse comme pour la défendre des voleurs, on se met en garde contre toutes les émotions naïves, on devient sec, égoïste, matérialiste à froid ; on arrive à ne plus regarder une femme que comme un cheval qui a son tarif, ses qualités appréciables à l'œil, ses vices redhibitoires, et quand on ne l'a payée que son prix, on dit : J'ai fait un bon marché. Alors, tout bonheur cesse, toute illusion s'en va, on est jaloux du premier venu qui passe dans la rue avec une redingote déchirée. On calcule d'avance le prix que doit vous coûter un baiser, un moment d'abandon, une tresse de cheveux qui se dénoue ; c'est un horrible supplice que celui-là ! On souffre quand on est trompé, et encore plus quand on ne l'est pas, car le malheur s'augmente alors du malheur de celle qui s'est donnée à vous et qu'on insulte, qu'on calomnie dans ses affections les plus pures et les plus désintéressées.

— Est-ce ce malheur-là, dit le comte de Terny, qui t'envoie en exil? En ce cas tu manques de logique et d'énergie; car si tes cinquante mille livres de rente te gênent, tu n'as qu'à parler, et je te déclare qu'il se trouvera bien des gens pour te débarrasser de ton fardeau, même au risque d'être supplicié comme tu as pu l'être.

— Ce malheur-là, reprit Alfred de l'Estorade, a pu être le mien pendant une époque de ma vie, mais ce n'est pas lui qui cause mon départ. Voici d'où vient mon malheur réel : d'une part, j'ai trop de fortune pour croire jamais à l'amour désintéressé d'une pauvre fille; d'autre part, j'en ai trop peu pour pouvoir payer tous mes caprices et satisfaire tous mes désirs. Les positions intermédiaires sont toujours mauvaises; je voudrais être riche comme un roi ou gueux comme un bohémien. Avec ma fortune bâtarde, je n'ai ni les jouissances du satrape qui s'endort bercé par les chants voluptueux de ses odaliques, ni le

bonheur du lazzarone qui partage avec sa maîtresse son plat de macaroni. Je n'ai pas assez de volupté pour oublier l'amour, pas assez d'amour pour m'empêcher de regretter les voluptés qui me manquent.

Le comte de Terny hocha la tête en regardant du coin de l'œil son interlocuteur, comme s'il eût voulu dire : Eh ! que diable ferais-tu, mon bon ami, avec tes formes grêles, ta voix enrouée, ta poitrine délicate, d'une douzaine d'odaliques circassiennes, aux épaules rebondies ! Ce torrent de voluptés que tu réclames inonderait ta poitrine et la briserait; pauvre fou, qui veut avaler un fleuve, et qui peut à peine boire un verre d'eau !

Du reste, les réflexions mentales du comte peuvent s'adresser à beaucoup de nos jeunes gens. C'est une pitié que d'entendre tous ces pauvres petits êtres, qui vont à midi se chauffer au soleil sur le perron du café de Paris, réclamer en énergumènes tous les plaisirs, toutes les jouissances, toutes les voluptés licites

et illicites que promet la débauche ; des enfants de cinq pieds, mon Dieu ! qui ont à peine le souffle, qu'une paysanne de la Beauce renverserait d'un coup de poing ; des embrions tout pâles et tout chétifs, empaquetés dans un corset, de crainte, sans doute, que leurs épaules ne se disloquent à l'air faute d'appui ; des pygmées ridicules qu'un verre de vin rend malades, et qui, pour avoir bu un jour une bouteille de vin de Champagne à leur dîner, s'en vont répétant pendant un mois : C'est une belle chose que l'ivresse !

— De sorte que, dit le comte de Terny tout haut cette fois, tu te trouves placé entre un double écueil, torturé également par les deux tranchants d'un dilemme fatal, trop ou trop peu. Hélas ! n'est-ce pas le sort de l'homme : trop par son origine, trop peu par sa faute, se souvenant toujours et espérant toujours ? Pascal a dit, je crois, quelque chose d'à peu près semblable : misère de roi dépossédé. Pour moi, si je me livre jamais, ce dont Dieu

me garde ! à la littérature dramatique, je ferai très certainement un drame intitulé : le malheur d'être riche.

Alfred de l'Estorade avait tiré d'une des cavités pratiquées dans son paletot un flacon de sels anglais qu'il respirait silencieusement.

— Eh bien ! dit le comte, à quand la suite?

Le diplomate remit alors son flacon dans sa poche, et reprit ainsi, sans digression préliminaire.

— Tu as connu madame de Vas Concellos, toi ; tu l'as vue quelquefois dans sa loge aux Italiens, je n'ai donc pas besoin de te dire si elle était belle : certes, jamais femme n'a trôné aux Bouffes d'une façon plus éclatante; jamais Rubini n'a été applaudi par de plus belles mains; jamais les cheveux de mademoiselle Julia Grisi n'ont pâli devant des cheveux plus noirs et plus veloutés. Te la rappelles-tu, un jour de représentation à bénéfice? elle avait une robe de velours blanc épinglé, décolletée sur la poitrine, et garnie d'une angle-

terre de six pouces qui retombait sur une gorge toute espagnole ; ses cheveux, lissés en bandeau des deux côtés du front, dessinaient harmonieusement l'ovale du visage, et faisaient ressortir la couleur irréprochable de deux sourcils pleins de promesses. Toutes les femmes, ce jour-là, étaient caparaçonnées comme des chevaux de corbillard, des plumes se balançaient sur leurs têtes, des diamants brillaient à leur front, chaque cheveu avait sa perle ; on pouvait se croire, en les regardant, dans la boutique d'un orfèvre hollandais. Elle seule, elle, madame de Vas Concellos, ne portait pour toute coiffure qu'un camélia blanc, et pourtant, entre toutes ces femmes étincelantes, elle étincelait comme un astre au milieu de ses satellites.

Un sourire moqueur erra sur les lèvres du comte de Terny.

— Tu me permettras de te faire observer dit-il, que cette dernière comparaison est passablement usée; quel est le poète qui n'ait comparé sa maîtresse au soleil, et Dieu sait à

quelles femmes ce malheureux soleil a été quelquefois comparé.

— Misérable, dit le diplomate avec un mélange de colère véritable et d'abandon calculé, me laisseras-tu continuer à mon aise et sans éplucher mes comparaisons? Ecoute et tais-toi, voilà tout ce que je te demande.

— Une dernière question, reprit le comte, et je me tais. Je parie que c'est la robe de velours blanc et le camélia dans les cheveux qui t'ont séduit?

— Et quand cela serait, répondit le diplomate, on reproche à tort à la littérature actuelle de se faire couturière et d'habiller avec trop de soin les femmes qu'elle met en scène; le costume n'a-t-il pas une immense influence sur nos goûts, sur nos amours, sur nos passions? Oseras-tu contester que telle femme qui nous enivre en robe bleue, nous ennuirait en robe noire? N'est-ce pas quelquefois la couleur d'un ruban, la pose d'une fleur, qui nous séduit et nous captive? Il y a

tel homme qui n'aimera jamais qu'une robe blanche, tel autre qu'une mantille noire garnie de dentelles ; celui-ci est amoureux d'un brodequin de satin turc, celui-là d'une pantoufle rose fourrée d'hermine. Les femmes sont un thême que la toilette varie à l'infini , et souvent les variations ont plus d'importance que le fond. Toi , par exemple, je t'ai vu faire la cour à une jeune femme très bien placée dans le monde, et qui s'habille admirablement bien, madame de Sombrune; veux-tu que je te dise ce que c'est que cette femme-là, un manche à balais , perché sur une pincette. Il n'y a ni chair, ni muscles, ni os, et de plus elle est, ne te mets pas en colère, bossue , mais radicalement bossue, comme une femme qu'on traite depuis deux ans à l'établissement orthopédique de Chaillot.

Le comte de Terny réprima un mouvement de dépit, et se contenta de demander avec sang-froid :

— Qui t'a dit cela?

— Sa couturière.

— Mon très cher, reprit le comte, je te prie d'observer que si nous allons toujours de ce train là, nous arriverons à Saint-Pétersbourg, que ton histoire ne sera pas finie. C'est un plaidoyer en faveur de monsieur de Balzac que tu viens de faire.

— Oui, et je maintiens, que tous ceux qui prétendent reproduire les accidents du cœur humain, ne doivent pas rougir d'aller demander des renseignements dans les ateliers de couture; rie qui voudra de cette observation, et la trouve niaise, tant pis pour les faits, si les faits sont niais. Du reste, ces réflexions ne peuvent pas s'adresser à madame de Vas Concellos, c'est une femme celle-là qui domine sa parure, et que sa parure ne domine jamais; elle est assez belle pour se passer de toilette.

Quoi qu'il en soit, nous sommes donc au Théâtre-Italien, le public écoutant les roulades de son ténor favori, il signor Rubini; moi, les yeux fixés sur la loge de ma belle dame, et

n'écoutant rien, ne voyant rien qu'elle. Pendant l'entre-acte tous les regards se fixèrent sur elle comme les miens, et je ne puis dire alors ce qui se passa en moi : j'étais jaloux de tous ces hommes qui avaient le droit de la contempler comme moi, d'admirer comme moi l'éclat de ses cheveux, les tons chauds et vivaces de sa carnation, la chute de ses épaules, la cambrure de sa taille, les mouvements de sa main agaçant le rebord de la loge avec un certain mouvement d'impatience. Pourtant, malgré ma préoccupation, il y eut un moment où je sentis dans le côté droit comme un coup de bâton vigoureusement appliqué ; mais je me dois la justice de dire que je ne me retournai même pas, je ne perdis pas une seconde de l'extase où j'étais plongé. Un instant après, nouveau coup de bâton dans le côté droit, plus prononcé, plus violent que le premier. Cette fois, je levai le bras avec colère, comme pour repousser énergiquement une agression dont je ne cherchais pas même à deviner la

cause ni l'auteur. Une troisième fois, une nouvelle douleur plus vive que les deux autres me fit tressaillir. Je doute qu'un saint, élevé jusqu'au septième ciel, eût pu résister à une sensation pareille coup sur coup répétée. Je me retournai, et j'aperçus à ma droite un grand jeune homme assez mal mis, habit bleu râpé boutonné jusqu'au menton, et qui, par son attitude et ses gestes, ressemblait bien à la plus extraordinaire création d'Hoffmann. Il avait un genou posé sur la banquette, la tête et le cou tendus vers la loge de madame de Vas Concellos, et à chaque instant tout son corps *soubresautait* comme le corps d'un épileptique. Ses cheveux noirs se dressaient à pic sur sa tête, et de grosses gouttes de sueur découlaient le long de son visage. Chaque fois qu'une convulsion le prenait, je l'entendais répéter d'une voix cassée et comme en dedans :

— Qu'elle est belle !

C'était lui qui, à trois reprises, m'avait si vigoureusement labouré les côtes :

— Monsieur, lui dis-je, quel que soit votre degré d'admiration, ce n'est pas, je crois, une raison suffisante pour assassiner vos voisins; j'ai le corps sensible, monsieur.

— Qu'elle est belle! reprit-il sans tourner la tête, sans me regarder, sans m'avoir entendu.

Cette étrange monomanie avait vaincu la mienne; d'ailleurs mon amour-propre était en jeu, et, pour un instant, je cessai de penser à madame de Vas Concellos.

— Monsieur, repris-je en le tirant par le bras et en accentuant plus fortement ma voix, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que votre coude me gêne singulièrement, et que je ne suis pas fait pour vous servir de plastron.

Cette fois-ci il se retourna, mais sans m'avoir entendu; car fixant sur moi un œil sans regard:

— N'est-ce pas, monsieur, dit-il, qu'elle est bien belle?

En le voyant, je le reconnus: c'était un de mes camarades de collége; il se nommait Jacques Patru. Pour lui, ma vue ne lui avait

produit aucune impression ; il s'était retourné de nouveau vers madame de Vas Concellos, et recommençait ses bonds épileptiques, ses exclamations frémissantes et aussi ses coudoiements d'énergumène. J'avais le côté droit contusionné.

Ici le narrateur reprit son flacon de sels et le respira de nouveau, comme si le souvenir de ses anciennes douleurs les eût renouvelées.

— Je vous avoue, mon cher diplomate, dit le comte de Terny, que je ne vous croyais pas un si grand faiseur de romans ; votre Jacques Patru est posé d'une façon excentrique, qui doit intéresser singulièrement en sa faveur toutes les âmes sensibles. Depuis que vous avez prononcé son nom, ce n'est plus vous qui êtes le héros de l'histoire, c'est lui.

— Ecoute la suite, dit Alfred ; et il reprit :

— J'avoue que quand le second acte de *Don Juan* fut fini, j'éprouvai un vif mouvement de satisfaction. Je montai lestement au corridor des premières loges, afin de voir

sortir madame de Vas Concellos, et de lui dérober, s'il était possible, un regard au passage. En arrivant près de sa loge, je fus violemment heurté par un homme qui se précipitait comme un furieux. Quel était cet homme? tu l'as déjà deviné, Jacques Patru. Après quelques minutes d'attente, la loge s'ouvrit, madame de Vas Concellos passa auprès de moi et me salua.

— Tu la connais donc ? interrompit le comte.

— Tu verras. Tout heureux du regard qu'elle m'avait accordé, j'étais étourdi, comme ivre, lorsque j'entendis derrière moi une voix aiguë et stridente, comme le cri d'un chat qui s'étrangle, qui glapissait ces mots :

— Qu'elle est belle !

C'était encore Jacques Patru. Cette fois je le regardai en face, d'un air furieux et bien déterminé à subir les dernières conséquences de l'impertinence que je croyais lui faire. Mais lui me prit le bras, et m'entraînant à sa suite

avec une force dont je ne pus me rendre compte :

— Vous êtes mon ami, vous me comprendrez. N'est-ce pas que cette femme est belle à bouleverser les sens, à faire perdre la raison? N'est-ce pas que Dieu n'a pas dans son paradis des anges plus beaux qu'elle? Si vous en doutez, monsieur, je serai obligé de vous en demander raison, nous nous battrons... Savez-vous que si un homme était aimé d'une pareille femme, il pourrait devenir illustre et glorieux entre tous les hommes; il deviendrait un grand poète, un grand musicien, il aurait des idées d'un autre monde, que les hommes ne peuvent pas avoir. L'amour d'une pareille femme au cœur, c'est un garant d'immortalité, c'est une auréole de génie au front!

Il s'arrêta, comme essoufflé par la longue exclamation qu'il venait de faire, et puis, d'une voix haletante et étouffée, il répéta son refrain avec une légère variante :

— Oh! elle est bien belle!

Pendant ce temps, j'étais toujours cloué à son bras; il marchait vite, j'étais obligé de marcher vite. Nous étions sur les boulevards; un air frais nous fouettait le visage, et des billes de grésil rebondissaient sur mon paletot. Tout à coup Jacques Patru s'arrêta, et me repoussant fortement du bras :

— Mais, au fait, qui êtes-vous? je ne vous connais pas. Allez-vous-en; je n'ai pas besoin de vous.

Les symptômes de folie étaient évidents; la figure de Jacques était toute bouleversée; ses regards brillaient d'un feu sombre et m'envoyaient la menace. J'eus pitié de lui, et voulus essayer de le ramener à un état plus tranquille.

— Comment! tu ne me reconnais pas, mon pauvre Jacques? lui dis-je. Tu as oublié ton ancien camarade de classe, ton ami, Alfred de l'Estorade?

Il passa la main sur son front, comme pour en écarter un souvenir dominateur qui absor-

bait toute sa raison ; puis, peu à peu ses traits s'affaissèrent, ses muscles se détendirent, sa figure, d'incandescente qu'elle était, devint pâle. Il secoua le haut de son corps comme un homme éveillé en sursaut, et qui rappelle à lui sa présence d'esprit encore mal affermie, puis, il me tendit la main et me dit :

— Tiens, c'est toi ! Bonjour.

Je pressai la main qu'il me tendait, et ne répondis pas. Lui, il garda quelque temps le silence ; puis il me reprit le bras, et de l'accent d'un désœuvré qui cherche à tuer le temps :

— Tu te promènes? dit-il.

— Oui ; et toi?

— Où sommes-nous?

— Nous sommes rue Neuve-Vivienne, en face du concert...

— Sale établissement, dit-il avec plus d'énergie que je ne lui en aurais supposé, on n'y a jamais fait que de la détestable musique. Du reste, vois-tu, la musique est morte ; M. Musard et la contredanse l'ont tuée. Ces gens-là

ne travaillent que pour les jambes; pour le cœur, ils ne s'en soucient pas plus que d'un verre de piquette après dîner. Il n'y a au monde qu'un seul endroit où l'on fasse de la musique, le Conservatoire.

— Et les Italiens, observai-je.

— Pouah! fit-il avec un singulier accent de mépris, ce sont des vielles mal organisées, ces gens-là; j'aime mieux un flageolet de village que M. Rubini; voilà-t-il pas un beau mérite de lancer une note dans l'espace, et de la tenir pendant deux minutes durant pour la faire pleuvoir en cascades de trilles? Ce n'est pas là chanter, vois-tu! Un enfant qui se gargarise produira le même effet. Tu vois bien, *Don Juan*, j'aimerais mieux l'entendre chanter par un magister de village qui saurait le plain-chant, que par ton Rubini, qui substitue je ne sais quelles fioritures aux mélodies si bien écrites par Mozart. Qu'on me donne la partition avec deux chandelles, et, en la lisant, j'éprouverai plus de plaisir qu'à l'entendre

écorcher par tous ces chanteurs qui diffament Mozart, et le défigurent en le façonnant à leur manière. Pauvres gens, qui s'avisent d'encadrer dans une garniture de coquillages un diamant royal !

— Allons, allons, mon cher, dis-je en essayant de calmer l'exaltation qui le reprenait, tu y mets de l'exagération ; tu ne méprises pas si fort les Italiens, car aujourd'hui même tu y étais.

— Comment sais-tu cela? me dit-il en me pinçant le bras avec véhémence.

— Parbleu je t'y ai vu, et si bien que tu m'as donné pendant plus d'une demi-heure d'énormes coups de coude dans les côtes.

A ces mots il partit d'un grand éclat de rire, naïf et joyeux comme celui d'un enfant qui vient de faire une niche.

— Vraiment, vraiment ! répétait-il ; oh la bonne plaisanterie !

Je le regardais rire avec le plus grand sang-froid du monde, mais non pas sans étonne-

ment. Tout à coup son hilarité s'arrêta, comme une machine dont les ressorts craquent, il reprit son air sérieux et grave, mêlé d'exaltation au dedans :

— Aujourd'hui, dit-il, c'est différent; c'était beau, c'était sublime!

— Et Rubini a bien chanté, n'est-ce pas?

— Admirablement.

— Et mademoiselle Grisi, sur le corps de son père assassiné, a poussé des cris du plus haut pathétique?

— Du plus haut pathétique, répéta-t-il.

— Et Lablache, comme toujours, a crié à faire trembler les vitres?

Il ne me répondit pas cette fois, son regard avait de nouveau une expression fixe.

— De qui me parles-tu, dit-il?

— De Rubini, de Grisi, de Lablache.

Il se mit à rire, mais cette fois d'un rire étouffé, et répondit :

— Je ne les ai pas entendus.

— Mais tu me disais que Rubini avait bien chanté, que Grisi...

— Oui, c'était beau, c'était sublime, c'était magnifique!

Et se penchant à mon oreille, il me souffla ces mots :

— L'as-tu vue, elle?

— Madame de Vas Concellos?

— Qui, madame de Vas Concellos?

— Cette dame en robe de velours blanc. Tu l'aimes donc bien?

En ce moment il se dégagea de mon bras, et me serrant le col entre ses deux pouces :

— Qui t'a dit cela, cria-t-il, malheureux! tu m'as dérobé mon secret.

Tout en me dégageant doucement de ses deux mains qui m'étreignaient, j'essayai de le calmer par de douces paroles, moitié pour lui, moitié pour moi. J'avais pitié... et peur.

— Allons, mon ami Jacques, ne suis-je pas ton camarade? si j'ai ton secret, je le garderai.

Il se calma, et m'entraînant à sa suite :

— Je veux tout t'avouer, dit-il; oui, je l'aime comme jamais on n'a aimé; avec elle, vois-tu, avec son amour, je sens que j'irais loin, bien loin; sans elle, je mourrais inconnu, sans avoir rien fait. Tu parles de musique, moi aussi, je suis musicien, non pas à la façon de tous les ménétriers de bastringues qui font des saltarelles à faire danser les ours et les Auvergnats, mais à la façon de Weber, de Mozart, de Beethoven, de Gluck, quatre grands musiciens ceux-là, et les seuls. Quand je me frappe le front, vois-tu, je sens qu'il y a là quelque chose, je sens que l'harmonie veut s'en échapper et qu'elle me dévore; mais sans *elle*, je ne puis rien! oh! si elle voulait!

— Et où l'as-tu vue? lui demandai-je.

— Mon histoire, reprit-il d'un accent très naturel cette fois, est semblable à peu près à celle d'un homme raisonnable, et la plus simple et la plus commune de toutes les histoires. Je l'ai rencontrée une première fois

aux Tuileries, par une journée de printemps, quand les marronniers commencent à reverdir, quand le soleil commence à rayonner.

— Comment était-elle mise?

J'avais voulu appliquer là ma théorie sur l'influence des toilettes, j'avoue que sa réponse était faite pour me déconcerter.

— Je ne sais pas, dit-il naïvement; tout ce que je sais, c'est que ce jour là, je la suivis tant que je pus la voir, elle monta dans un équipage à deux chevaux, et je courus pour la suivre aussi vite que les chevaux; malheureusement l'haleine me manqua trop tôt, je tombai épuisé dans un fossé des Champs-Elysées, et j'y restai jusqu'au soir. Il y a huit jours, je l'ai revue dans son équipage, l'équipage s'arrêta à la porte du théâtre Italien, j'entrai au théâtre; depuis ce jour-là, je suis retourné deux fois au théâtre, deux fois elle y était; hier j'ai loué une stalle à l'année, et je l'ai payée en vendant tous mes habits, tous mes meubles, voire un piano, que j'aimais bien, pourtant;

mais n'importe, j'ai une stalle aux Italiens. Je sais bien, vois-tu, ce que les gens raisonnables vont me dire : je suis employé dans un bureau, je gagne douze cents francs par an, c'est la misère, cela; eh bien, je mangerai du pain sec, je boirai de l'eau, je n'y tiens pas, moi; je coucherai par terre si on veut, qu'est-ce que ça me fait? j'ai une stalle!

Je ne pourrais te dire l'accent qu'il donna à ces dernières paroles : il y avait en lui à la fois tant de bonhomie et d'exaltation, tant de laisser-aller d'enfant et de fièvre d'artiste; sa voix accentuait si merveilleusement toutes ces trivialités de la misère qu'il venait de me raconter, que, malgré moi, les larmes m'en vinrent aux yeux; sur ma parole d'honneur, j'ai pleuré.

— A propos, reprit-il après un instant de silence, tu la connais donc, toi? Dis-moi son nom, je te le demande à genoux.

— Elle se nomme madame de Vas Concellos, comme j'ai déjà eu l'honneur de te le dire.

— Oh ! dit-il, ce n'est pas un nom musical ; elle doit avoir un autre nom ; dis-moi son nom d'enfant.

Je ne pouvais répondre à ce qu'il me demandait, attendu que j'ignorais moi-même le nom d'enfant de madame de Vas Concellos ; il me secoua le bras d'un air furieux, et me cria : Tu refuses de me le dire?

Ma foi, j'eus encore peur ; je crus sentir de nouveau l'empreinte de ses deux mains sur mon col, et je répondis à tout hasard :

— Elle se nomme Emilie.

Ma réponse parut le satisfaire ; il se calma et ne me fit plus de questions. Tout ce que j'avais vu de sa passion, ou, si tu l'aimes mieux, de sa monomanie, me faisait pitié. Je voulus essayer de l'arracher à ses folles illusions, et je lui racontai l'histoire de madame de Vas Concellos, à peu près comme je vais te la raconter à toi-même.

Le comte de Terny avait écouté tout ce qui précède en silence ; mais cette fois l'occasion

de placer une ou plusieurs observations se trouvait trop belle pour qu'il la laissât volontairement échapper.

— Prends haleine, dit-il au diplomate, tu racontes comme un ange, et je te déclare un des plus habiles narrateurs que j'aie jamais entendu. Ton monsieur me paraît le fou le mieux conditionné qu'il soit possible d'imaginer; votre reconnaissance amenée par d'énormes coups de coude dans ton côté est tout-à-fait dramatique. Madame de Vas Concellos, d'une autre part, a un attrait mystérieux qui doit singulièrement captiver l'attention des femmes malades. Quant à toi, tu me parais jouer jusqu'à présent un rôle parfaitement secondaire, et je m'en afflige, car j'attendais mieux de toi. Maintenant mets en tête de ton récit : Madame de Vas Concellos, et continue.

— Qu'il soit fait selon ta volonté, je mets en gros caractères, à la tête de mon récit :

MADAME DE VAS CONCELLOS,

et je commence :

Je ne saurais pas te dire positivement, à la manière des romanciers du dix-huitième siècle, qui prenaient leurs héroïnes au berceau, en quelle année, quel jour, et à quelle heure précise madame de Vas Concellos est née. Quoique je la connaisse, et qu'avant la rencontre aux Italiens que je viens de te dire, j'aie déjà été admis à l'honneur de me présenter chez elle, les renseignements que j'ai sur son compte sont très vagues et très peu positifs. L'ami qui me conduisit chez elle pour la première fois ne la connaissait pas autrement que comme une femme parfaitement belle, menant grand train, excellant dans cette science qui atteste très certainement d'éminentes facultés, la science de dépenser son argent.

Parmi les gens riches, vois-tu, il y a la même différence que parmi les gens nobles. On a beau faire, la distinction des races est encore une réalité : on ne confond pas encore un duc de l'empire avec un marquis de l'OEil-de-Bœuf;

de même, dans la manière de laisser tomber son argent ou de le jeter avec retentissement, il y a une différence sensible, qui trace une ligne profonde de démarcation entre deux individus également opulents et libéraux. Madame de Vas Concellos avait au suprême degré cet instinct de la dépense sans affectation et sans faste, ce goût des choses les plus recherchées, qui paraît tout ordinaire tant il est facile et naturel. Il semblait que cette femme eût à sa disposition un trésor inépuisable, tant elle caressait ses caprices et les satisfaisait royalement. Sa toilette portait l'empreinte de cette magnificence dont nos femmes de la banque n'ont aucune idée, c'est-à-dire la richesse unie au laisser-aller. Quoique parfois elle portât des robes d'un prix excessif, elle n'était pas gênée par elles, elle ne s'en occupait pas; et, en montant en voiture, vous l'eussiez vue s'asseoir naturellement, comme une ouvrière qui ne craint pas de friper sa robe de tous les jours. Dans les magasins où elle

allait, ses emplettes étaient bientôt faites; elle ne demandait jamais le prix d'une chose, et disait seulement : Portez cela chez moi. Et puis, signe caractéristique des gens bien nés, sa vie intérieure était aussi opulente et luxueuse que sa vie extérieure : on voyait bien que cette femme s'inquiétait peu de savoir si on la regardait; elle vivait sa vie propre, elle obéissait à la loi de sa nature, se laissait aller au courant de ses désirs; comme d'autres naissent blondes ou brunes, elle était née millionnaire. Tout ce qu'on raconte de plus fantastiquement éblouissant en fait de fantaisie féminine, elle en était le résumé et comme le symbole. Semblable à Cléopâtre, elle eût volontiers fait dissoudre une perle dans un verre, pour avoir seulement le plaisir de dépenser un million en une seconde. Les dépenses, pour elle, n'étaient pas un moyen, c'était un but; mieux encore, une nécessité organique.

Je vais te citer un trait qui la peindra mieux

que toutes mes paroles. La première fois que je la vis, c'était chez un bijoutier du Palais-Royal où je marchandais une bague. Depuis un quart-d'heure, le bijoutier et moi, nous nous tenions à une différence de vingt francs, et aucun de nous ne voulait céder à l'autre. Madame de Vas Concellos entra, et sa présence suspendit un instant notre discussion. Elle montra du doigt un magnifique collier de diamants qui brillait au travers des carreaux de la montre, et, d'un ton dont je ne pourrais te rendre le sans-façon :

— Combien cela? demanda-t-elle.

Le bijoutier parut étourdi de cette demande ainsi jetée à l'improviste. Le collier dont il s'agit était la plus belle pièce de son magasin; une de ces valeurs long-temps inertes, qui n'ont presque jamais cours dans le commerce, et dont la vente marque comme un événement signalé. Le bijoutier ne répondit donc pas d'abord; mais, prenant le collier, il le remit à madame de Vas Concellos, en lui faisant

observer que tous les diamants, d'une grosseur médiocre d'ailleurs, étaient de l'eau la plus pure, et que pas un n'était taché ; puis il fit remarquer l'élégance et la solidité de la monture, la légèreté de la croix, qui pendait enchâssée dans un encadrement d'or mat. Je remarquai que ces détails paraissaient intéresser assez peu madame de Vas Concellos. Pendant que le bijoutier se livrait à ces digressions qui lui paraissaient nécessaires, un petit bâillement à peine dissimulé trahit l'ennui qu'elle en éprouvait.

— Je vous demande, dit-elle, le prix de cela.

Le bijoutier, cette fois, ne crut pas devoir ajouter de nouveaux détails à ceux qu'il avait déjà donnés, et se contenta de répondre en rougissant, comme si le prix exorbitant qu'il allait dire l'eût effrayé d'avance pour la belle acheteuse :

— Quatre-vingt mille francs.

— Vous porterez cela chez moi, dit madame

de Vas Concellos; et en même temps elle lui remit sa carte de visite, lustrée et brillante.

Le bijoutier balbutia quelques mots; il ne s'attendait guère à voir accepter si facilement le prix qu'il demandait. Les acheteurs avaient l'habitude de le débattre avec lui; moi-même j'en étais une preuve assez convaincante. Comme il était à moitié honnête, et qu'il avait fait son collier quatre-vingt mille francs, sous la réserve d'être marchandé, l'acquiescement subit de madame de Vas Concellos l'effraya et lui causa presque un remords.

— Madame, lui dit-il, peut-être trouverez-vous mon prix un peu cher; mais, si vous vouliez prendre la peine de marchander, j'en diminuerais sans doute la totalité de cinq mille francs, de dix mille francs au besoin.

Madame de Vas Concellos fit une petite moue dédaigneuse; et, regardant le bijoutier avec un de ces airs de tête superbes que je n'ai jamais connus qu'à elle, et que je remarquai alors pour la première fois :

— Gardez votre collier, monsieur, dit-elle, je n'en veux plus.

Elle sortit, laissant le bijoutier douloureusement ébahi.

Cette femme avait été blessée qu'on la crût capable de marchander ; elle avait considéré comme une insulte la remise de dix mille francs que le bijoutier avait voulu lui faire. Pour moi, j'étais non moins stupéfait. Cette beauté si puissante, si dominatrice, et si délicate à la fois ; cette taille souple, ces mouvements d'une dignité sans égale, ces façons de reine, qui laisse tomber l'or de sa main sans le compter, et s'indigne qu'on veuille fermer ses doigts ouverts pour le répandre, tout cela me paraissait d'un effet neuf et piquant. Dans notre vie parisienne, en effet, si mesquine et si bornée, nous ne sommes pas habitués à ces grands types de prodigalité dont la régence a emporté avec elle les dernières traces. Chez nous, on compte ce qu'on donne, on écrit sur un livre de dépense tout ce qu'on a payé dans la

journée : les romans de miss Henriette Martineau ont mis l'économie domestique à la mode.

Pourtant le bijoutier gagna quelque chose à l'apparition de cette belle et grande dame, qui ressemblait à mes yeux au génie de la dissipation personnifié : je n'osai plus marchander la bague dont j'avais envie, et je la payai cent écus, au moment où le bijoutier allait me l'accorder pour 280 francs.

Depuis ce temps, je cherchai madame de Vas Concellos dans les promenades, dans les spectacles ; mais le difficile était de faire connaissance avec elle. J'y parvins pourtant. Dans sa maison, remarquable d'ailleurs par un luxe dont je ne m'étais jamais fait l'idée, je rencontrai plusieurs hommes de la plus haute distinction, des jeunes gens riches et titrés, pleins de cette aristocratie dans les manières, qui, à notre époque de nivellement, est encore une exception ; des étrangers chargés de tous les honneurs qui peuvent flatter la vanité humaine. Mais, pour des femmes, je n'en vis

jamais une. Comme madame de Staël, comme madame Roland, elle présidait seule à cette réunion d'hommes choisis, réchauffant d'un regard la conversation lorsqu'elle venait à languir; parlant peu, mais avec tant d'à-propos, que sa parole retentissait encore longtemps après qu'elle avait parlé. Tous les hommes qui l'entouraient la traitaient avec le plus profond respect. On n'osait même pas la flatter et lui dire qu'elle était belle, ce qui est peut-être le plus grand témoignage de crainte respectueuse qu'on puisse donner à une femme.

Dans cette société, je passai presque inaperçu. Madame de Vas Concellos s'occupait de tout le monde en général, de personne en particulier. Elle me montrait de la politesse, mais rien de plus; et j'avais beau vouloir mettre en usage ces petits manéges, ces agréables et savantes combinaisons que les roués d'un siècle transmettent éternellement aux roués du siècle suivant, elle semblait ne pas

se douter de mes secrètes intentions, et, comme font les grosses mouches, elle rompait d'un coup d'aile les toiles d'araignée que j'avais si habilement tendues sur son passage. Par élévation d'esprit ou par insouciance, certaines femmes échappent avec la plus merveilleuse facilité aux manœuvres de la séduction. Etait-elle au rang des unes ou des autres? je ne sais pas encore. Du reste, voici tout ce que j'appris sur ses antécédents : elle avait été la maîtresse en titre d'un des plus riches souverains de l'Europe, lequel? on ne le disait pas. Seulement quelques-uns de ceux qui la connaissaient plus particulièrement parlaient avec enthousiasme du train qu'elle avait mené, de l'argent qu'elle avait englouti. Dans le temps de sa gloire, disait-on, elle avait été jusqu'à dépenser un million et demi par an. De là lui était venue cette habitude de jeter l'argent sans le compter, qu'elle conservait encore, en dépit des changements qui s'étaient opérés dans sa situation.

Voici à peu près comment je racontai à Jacques Patru l'histoire de madame de Vas Concellos, et voici, je m'en souviens, ce que j'ajoutai :

Quinze cent mille francs par an, cela donne cent vingt-cinq mille francs par mois ; cent vingt-cinq mille francs par mois produisent un revenu de quatre mille cent cinquante et quelques francs par jour. Or, tu vois, mon pauvre Jacques, qu'il te faudrait à peu près quatre années de tes revenus pour payer la dépense d'une seule de ses journées.

Pendant tout mon récit, Jacques ne m'avait pas interrompu ; sa figure seule avait exprimé les diverses émotions qui s'étaient succédées dans son âme. A cette dernière observation, il ne répondit pas encore immédiatement. Il se mit à rire aux éclats, d'un rire aigre et sauvage ; et, quand son rire fut un peu calmé, il s'écria, en syncopant chaque mot, comme un malade dans le paroxysme de la fièvre :

— C'est vrai au moins, cela ; ce compte est

juste : quinze cent mille francs par an font bien quatre mille cent cinquante et quelques francs par jour, et quatre fois douze cents francs en font quatre mille huit cents.

Et il se reprit à rire d'une façon plus discordante encore que la première fois.

— Ah! elle a été la maîtresse d'un roi! Ah! c'est une femme qui foule des millions aux pieds! Tant mieux, je lui en donnerai, moi.

— Sur tes économies? lui demandai-je, ne pouvant résister au plaisir de faire une mauvaise plaisanterie.

Il baissa la tête tristement, appuya sur sa main son front brûlant, et dit en soupirant :

— C'est vrai!

Puis tout à coup, se frappant le front vivement, et me quittant le bras :

— Adieu, dit-il, j'ai mon idée.

J'avais aussi la mienne.

LA MANSARDE.

III

Ici, nous sommes obligés d'interrompre le récit de l'Estorade : tant qu'un autre que lui a été mis en scène, nous avons pu le laisser parler sans crainte, mais en lui permettant de continuer, nous craindrions qu'il n'altérât la vérité des faits. C'est chose impossible à un

homme d'oublier sa vanité blessée et ses passions mécontentes, en racontant une histoire qui le touche. Dans notre bouche les faits sont sans doute les mêmes, mais nous nous réservons le droit de les présenter à notre façon, sous leur point de vue véritable, et si, dans le cours de ce récit, Alfred de l'Estorade se montre ridicule ou odieux, nous n'aurons pas pour lui les mêmes ménagements qu'il eût été obligé d'avoir pour lui-même. Nous le laisserons donc continuer son récit à sa manière, et nous le continuerons à la nôtre. L'exposition est faite, les personnages vous sont connus, vous les avez vus parler, agir, passer devant vous; maintenant le drame commence, et, de notre autorité privée, nous nous constituons dramaturge. Pourtant nous ne voudrions pas que ce dernier mot vous induisît trop complètement en erreur; cette sorte d'intérêt grossier qui résulte de l'accumulation des faits et d'une série de combinaisons matérielles ne nous a jamais convenu. Ceci posé, et, toutes réserves

faites, nous commençons à notre tour.

Alfred de l'Estorade avait son idée, et la voici : depuis quelque temps il avait étudié plus attentivement et de plus près la vie de madame de Vas Concellos; il l'avait, pour ainsi dire, espionnée dans son intérieur et en déshabillé. Or, le résultat de ses observations et de ses inductions diverses était celui-ci : que sous le masque de splendeur éblouissant qu'elle affichait, madame de Vas Concellos cachait une gêne qui croissait de jour en jour, et consumait pièce à pièce les débris encore éblouissants de sa fortune d'autrefois; d'autre part, il était revenu à notre diplomate, sans aucune certitude précise pourtant, que la belle et noble dame était tourmentée par de nombreux créanciers, et qu'elle faisait chaque jour un pas de plus sur cette pente glissante qui conduit les femmes à la misère. Au demeurant, cette conclusion était facile à tirer : qu'elle qu'eût été la munificence posthume de ses amours royales, on ne pouvait pas suppo-

ser qu'elle pût constamment suffire à satisfaire un goût de dépense aussi prodigieusement développé. De quelque couleur que la rupture fût parée, la rupture n'existait pas moins; comme il arrive à toutes les royautés déchues, la liste civile de madame de Vas Concellos avait dû déchoir avec elle: pour nous servir du langage d'Alfred, elle se trouvait en disponibilité, et chacun sait que le traitement des gens en disponibilité est réduit au moins de moitié, si ce n'est des trois quarts.

Appliqué aux femmes, ce principe devait avoir une extension plus grande encore : donc, il était impossible qu'en continuant à vivre aussi largement que par le passé, madame de Vas Concellos ne fît de larges brèches au capital qu'elle avait en propre, et ne le réduisît bientôt à néant. Cette conviction donnait de l'assurance à Alfred; il s'enorgueillissait dans ses 50,000 livres de rente, qui d'abord, et en face d'un instinct de dépense aussi colossal, lui avait paru si misérable. Comme l'abbé

de Bernis, il commençait à dire avec une impudence bien entière, bien complète : j'attendrai. L'amour extravagant de Jacques Patru, ou plutôt son inconcevable monomanie, n'était pas un motif suffisant pour l'arrêter dans ses prétentions, il en riait maintenant. Chaque soir il calculait avec bonheur ce que le jour qui venait de s'écouler avait dû ôter encore à la fortune croûlante de madame de Vas Concellos ; il marquait dans son esprit le terme prochain de sa chute à elle, et de la réalisation de ses espérances à lui.

Alfred de l'Estorade était un parvenu, le *de* qui précédait son nom n'était rien moins qu'un véritable titre nobiliaire : son père, je crois, avait été tapissier : donc, comme tous les parvenus, il était sec, froid, égoïste, ne manquant pas d'esprit, mais de cet esprit qui distingue les hommes de notre époque, sans charme, sans vie ; comme tous les parvenus encore, il avait une haute idée de sa fortune, et s'y établissait avec orgueil. L'habitude des

conquêtes faciles lui avait donné une très mauvaise opinion des femmes, et, par contre, une excellente opinion de lui-même. C'était déjà beaucoup qu'à l'égard de madame de Vas Concellos il se contentât de dire : j'attendrai; de toute autre il aurait dit : elle m'attendra. Non pas pourtant qu'il ne se sentît pris d'un amour violent et véritable; mais l'amour, quoi qu'on en dise, ne transforme pas toutes les natures; ce n'est pas un habit universel, qui va à toutes les tailles, et qui façonne de la même manière toutes les figures; on aime comme on est, le pédant avec son pédantisme, le sot avec sa sottise, le fat avec sa fatuité, le parvenu avec son orgueil de valet endimanché.

Devant madame de Vas Concellos, Alfred était ébloui, écrasé, vaincu, il s'oubliait; elle absente, il reprenait possession de sa personnalité, et se livrait alors à ces petits calculs que nous avons reproduits plus haut. La misère de cette femme était pour lui un marchepied; il s'en servait pour se grandir, il rui-

nait madame de Vas Concellos et la rapetissait à plaisir pour la mettre à son niveau; je crois même qu'il la marchandait. A mesure que ses espérances prenaient du corps, il rétrécissait le cercle qu'il avait tracé autour de cette si belle et, bientôt, si malheureuse femme, au moins à ce qu'il croyait. Déjà il avait obtenu le droit de lui rendre visite seul, et sans introducteur obligé; ses visites, d'abord rares, devenaient de plus en plus fréquentes. Un jour enfin, l'occasion lui parut si favorable pour livrer un assaut décisif à cette forteresse déjà minée souterrainement, qu'il y succomba.

Madame de Vas Concellos était seule, dans un petit boudoir bleu, à demi éclairé et parfumé doucement. Sa noble figure se dessinait dans le pénombre comme une de ces têtes à la Vélasquez empreintes de mélancolie et de force à la fois. Alfred de l'Estorade se faisait aimable, se pavanait dans les gentillesses de son esprit; la conversation était montée sur

un ton presque familier ; tout allait le mieux du monde, à ce qu'il paraissait ; seulement il s'étonnait encore que cette femme le tînt ainsi, malgré lui, à distance; il se sentait cloué sur son fauteuil sans oser bouger. Au milieu de la conversation, la porte du boudoir s'ouvrit, un homme grossièrement vêtu, la figure commune, se présenta hardiment devant madame de Vas Concellos, et lui demanda le paiement d'un mémoire qui lui était dû.

Ce moment fut pour Alfred un moment de joie inespéré, sa proie lui était livrée.

— Je n'ai pas d'argent, dit madame de Vas Concellos en plaçant négligemment sa tête sur le coussin du divan où elle était assise ; vous reviendrez.

Le créancier ne se tint pas pour battu ; c'était la troisième fois qu'il revenait ainsi, son mémoire à la main, et pour la troisième fois on voulait l'éconduire ! Il était citoyen français, connaissait ses droits, et il saurait, disait-il, se faire rendre justice.

— Insolent ! murmura madame de Vas Concellos.

— Tout ce qu'il vous plaira, madame, dit le marchand avec cette impudence du boutiquier parisien qui ne doute de rien, et que les flatteries des journaux ont habitué à se regarder comme un personnage important. Mais voici mon mémoire, et je tiens à ce qu'il soit payé aujourd'hui même. J'ai détaillé article par article ce qu'on me doit, et si madame veut jeter les yeux sur cette note, elle verra que je ne lui demande pas plus qu'il ne m'est dû.

Madame de Vas Concellos repoussa de la main la note que le marchand lui présentait.

— Vous reviendrez, répéta-t-elle avec un léger accent de dépit ; et à combien se monte le total de votre note ?

— A vingt mille francs, dit le marchand. En voici le détail :

Pour avoir tendu la chambre de madame en satin blanc, avec franges

et liserets d'argent. . . . . . . ci. 6,000 f.
Pour six fauteuils, dits à la Voltaire, garnis en crin première qualité, et recouverts en toile de Perse, quinze cents francs.. . . . . ci. 1,500
Pour avoir tendu une alcove avec flèches, écussons, armoiries, en gros de Naples blanc, deux mille cinq cents francs, ci. 2,500
Pour un couvre-pieds en points d'Angleterre, dix mille francs. . . . . ci. 10,000

— Assez, assez, murmura madame de Vas Concellos qui avait écouté les détails du marchand les yeux fermés, la figure pâle, les lèvres amèrement contractées ; ne voyez-vous pas que vous me faites mal, monsieur ? c'est un guet-apens, c'est un meurtre; encore une fois, vous reviendrez.

— Je ne reviendrai pas, madame, répondit l'obstiné brocanteur. Je resterai ici jusqu'à ce qu'il vous plaise de me solder, ou alors,

j'emporterai ma marchandise : je ne connais que cela, l'argent ou les meubles.

Cette scène prenait un air de gravité véritablement alarmant. Madame de Vas Concellos rougissait et pâlissait successivement; les mouvements irréguliers de sa poitrine trahissaient le dépit et la douleur qu'elle éprouvait. Elle ressemblait à une reine insultée dans son palais en l'absence de ses gentilshommes. Alfred de l'Estorade triomphait, il crut que le moment était venu d'interposer l'autorité de sa parole entre la grossièreté du manant et la faiblesse orgueilleuse de la grande dame.

— Monsieur, dit-il d'un ton qu'il voulait rendre digne, ne voyez-vous pas que votre résistance est déplacée? Madame vous dit de revenir, vous reviendrez.

— Est-ce vous qui payez les dettes de madame? dit le marchand. Non, alors je n'ai pas affaire à vous, de quoi vous mêlez-vous?

— Je vous ordonne de sortir, dit Alfred.

Le marchand se prit à sourire : c'était un

gros gaillard vigoureux et trapu, qui ne put s'empêcher de comparer le ton hautain de celui qui parlait avec ses formes grêles et son apparence d'enfant.

— Tout beau, mon gentilhomme, dit-il; prenez garde de vous donner un enrouement à crier de la sorte. Vous m'ordonnez de sortir; moi, je vous ordonne de vous taire.

Et il s'établit sur un fauteuil en serrant les poings.

Madame de Vas Concellos sonna, deux domestiques entrèrent.

— Voulez-vous, dit-elle en désignant le marchand, reconduire monsieur?

— On ne me reconduira pas, cria celui-ci.

— On vous emportera, dit un des deux domestiques en le saisissant par les jambes, tandis que l'autre lui étreignait les bras.

— Je me plaindrai au procureur du roi.

La porte du boudoir se referma et l'on n'entendit plus rien.

Il se fit un instant de silence.

Madame de Vas Concellos eut de la peine à se remettre de son agitation.

— Et ne pouvoir pas payer ce misérable ! dit-elle ; tant d'humiliation pour une misère !

— Si madame voulait accepter mes services, dit Alfred en minaudant, je serais heureux de lui être agréable.

— Vous avez 20,000 francs? dit-elle vivement en tendant la main comme un enfant qui demande un bonbon à sa mère. Donnez-les moi.

— Je ne les ai pas là, dit Alfred, mais je passerai chez mon banquier et chez mon notaire, et j'ai tout lieu d'espérer qu'avant huit jours l'affaire pourra s'arranger.

— Un banquier, un notaire, huit jours ; mais c'est tout de suite que je veux 20,000 f.

— J'irai trouver ce rustre, dit Alfred, je lui parlerai, il attendra. Quant à moi, j'estime que ce jour est un des plus beaux de ma vie.

Alfred était radieux, il se croyait sûr de cette femme, le service qu'il lui promettait

paraissait immense à ses yeux, c'était une prodigalité de roi. L'assurance qui lui avait manqué jusque-là lui vint tout à coup, il s'approcha de madame de Vas Concellos, et lui prit la main. Celle-ci le regarda fixement comme si elle eût voulu sonder les derniers replis de son âme.

— Que me voulez-vous? dit-elle.

Alfred quitta la main qu'il tenait, et baissa les yeux sous ce regard.

— En vérité!... reprit-elle en modulant ce mot avec une puissance d'ironie indescriptible, à laquelle l'ironie de son sourire ajoutait encore.

Alfred balbutia quelques phrases sans suite, il était interdit, décontenancé, atterré.

Sans cesser de sourire, madame de Vas Concellos sonna une seconde fois. Cette fois-ci, une femme de chambre parut; madame de Vas Concellos se leva, prit dans une armoire à glace un châle soigneusement plié, et s'adressant à la femme de chambre :

— Lucie, dit-elle, vous n'avez pas de châle pour cet hiver, prenez celui-ci, je ne veux pas que vous ayez froid aux épaules.

— Un cachemire des Indes! dit la femme de chambre confuse et rougissant.

— Prenez toujours.

La femme de chambre sortit.

— Monsieur, dit madame de Vas Concellos en se tournant vers Alfred, il faut que je sois bien pauvre pour être si peu généreuse. Ce cachemire ne m'a coûté que trois mille francs.

Sur l'esprit d'Alfred, qui, malgré ses prétentions à l'élévation des idées et à l'ampleur des habitudes, n'avait pas moins conservé les traditions roturières de son origine, cette leçon, tombant de si haut, produisit immédiatement un effet violent. Devant cette femme, il se retrouva de nouveau petit et misérable, cette prodigalité dont il venait d'être le témoin l'effrayait et l'écrasait; cette femme lui paraissait une folle ou une reine. Il fut un mois sans se présenter de nouveau chez madame de Vas Concellos;

ses désirs s'étaient changés en instincts de vengeance, son amour-propre froissé appelait de tous ses vœux une revanche éclatante, il voulait rendre humiliation pour humiliation, blessure pour blessure, et recherchait incessamment par quel côté il aurait prise sur son orgueilleuse adversaire.

Un jour qu'il se promenait au hasard, portant toujours sa cicatrice au-dedans de lui, un homme le heurta violemment, au point que le contre-coup fit tomber son chapeau qui roula dans la poussière.

— Butor! murmura Alfred.

— J'ai crié gare, dit l'homme; tant pis pour ceux qui ne se dérangent pas.

— Imbécile!

Un éclat de rire aigu et bruyant comme le cri d'une lime qui mord les dents d'une scie accueillit cette dernière exclamation; Alfred, qui venait de ramasser son chapeau, fixa enfin les yeux sur le malencontreux auteur de cette

catastrophe, et il reconnut son ancien camarade de collége Jacques Patru.

— Parbleu, dit-il en souriant avec un reste de dépit, c'est une fatalité; il paraît, mon cher, que toutes nos reconnaissances doivent s'opérer par gestes. La première fois, c'est ton coude qui m'a valu ta rencontre, cette fois-ci, c'est ta poitrine, et certes l'une n'est pas plus douce que l'autre.

Un grand changement s'était opéré dans Jacques Patru; sa figure, déjà pâle et maigre quand nous l'avons vu la première fois, s'était amaigrie encore et tirée; les pommettes de ses joues s'alongeaient de chaque côté; son front, dégarni de cheveux, laissait voir à découvert des rides précoces, sillons que tracent la pensée ou la misère; ses yeux, encadrés dans un cercle noir, accusaient de longues veilles et de douloureuses insomnies; son regard avait quelque chose de vacillant et de louche comme la lueur incertaine d'une lampe qui s'éteint; sa mise aussi était en rapport

avec cet extérieur quasi-monastique ; elle en était venue aux derniers confins de l'indigence : un chapeau gris à poil ras, à rebords rétrécis, s'emboîtait à peine sur le dessus de la tête, et ressemblant à une de ces coiffures indiennes tressées en jonc et noircies par le soleil ; son habit bleu, rapé et blanchi sur toutes les coutures, regrettait deux ou trois boutons absents, et un maigre pantalon de nankin, retenu sous la botte par deux longues ficelles en guise de dessous-de-pied, donnait à ce costume un cachet de délabrement presque impossible à décrire. Il portait sous le bras un carton vert à moitié recouvert, et s'harmonisant par ses déchirures avec l'étrange individu qui le portait ; une mauvaise cravate noire roulée autour du cou complétait cet ensemble de joueur ruiné ou de professeur d'écriture à la retraite.

Alfred de l'Estorade, un peu remis de sa commotion, détailla avec la sagacité d'un homme du monde, habitué à juger ses semblables selon leur mise, tous ces diagnostics

de détresse incurable, et, pour ainsi parler, de phthisie intérieure.

— Que diable es-tu donc devenu? demanda-t-il à Jacques en promenant son regard de l'extrémité du chapeau à la pointe des bottes; et où vas-tu dans un pareil accoûtrement?

— Silence, dit Jacques Patru en lui saisissant le bras violemment. J'ai mon idée, silence!

Celui-ci le regarda de nouveau d'un air moitié ironique, moitié compâtissant, et hocha silencieusement la tête comme pour dire: Décidément l'esprit n'y est plus.

— Je n'ai pas une minute à perdre, reprit Jacques, mes moments sont comptés. Adieu. J'ai mon idée. Adieu!

Et il se mit à fuir raide et droit comme une machine locomotive, au risque de renverser tous les passants qui venaient à sa rencontre.

Cette fuite précipitée, ces quelques mots entrecoupés et prononcés d'une voix sourde, cette figure marquée au cachet de la folie,

cette apparence de délabrement, tout cela excita la curiosité du diplomate; il s'était amusé souvent à voir au bois de Boulogne deux chevaux anglais lancés au galop et luttant de vitesse; il lui parut que la folie d'un homme comme Jacques Patru était bien chose aussi curieuse à examiner qu'une course de chevaux. C'était un spectacle comme un autre; et dans un temps où tout devient spectacle, la curiosité n'y regarde pas de si près. Il se jeta dans un cabriolet précipitamment, et dit vivement au cocher en lui montrant de loin Jacques Patru qui filait le long des maisons :

— Suis cet homme.

La course fut longue. On était dans la rue Vivienne; Jacques Patru tourna lestement à gauche, traversa la place des Victoires, et là sa vitesse redoubla; débarrassé des angles, qui jusque-là avaient obstrué son passage au tournant des rues, il suivit avec persévérance une ligne droite qui, commençant à la rue des

Fossés-Montmartre, aboutissait à la rue Neuve-St.-Eustache.

— Notre maître, si c'est une joûte, il faut le dire, observa le cocher, mais j'ai bien peur que vous ne perdiez le pari; mon cheval est déjà éreinté, et notre homme court comme un lièvre qui entend les chiens à ses trousses.

— Suis toujours, disait Alfred.

Le cocher fouetta son cheval, et on traversa ainsi la rue Neuve-St.-Eustache, la rue Bourbon-Villeneuve et la rue Sainte-Appoline. Arrivé dans la rue St-Martin, Jacques Patru enfila lestement la rue du Grenier-St.-Lazare, tourna à droite, puis à droite encore, et s'échappa dans une petite rue obscure en plein soleil, espèce de ruban placé entre deux rangées de hautes maisons enfumées.

— Arrête, dit Alfred au cocher en plongeant son regard dans l'étroite ruelle.

Le cheval renaclait et tremblait sur ses membres comme un cheval poussif, des flots de sueur inondaient ses flancs, son œil abattu et

morne dénonçait sa fatigue, il était visiblement au bout de ses efforts; un pas de plus, et c'était fait de lui.

— Je puis vous certifier, dit le cocher en ouvrant le tablier du cabriolet, que je n'ai jamais vu un coureur pareil à celui que vous venez de me montrer, il rendrait des points a tous les chevaux de place de la ville de Paris.

Alfred, en entrant dans la rue que nous avons indiquée, jeta un coup-d'œil sur sa toilette, comme s'il se fût étonné, lui le fashionable, de se trouver perdu dans une pareille contrée. Figurez-vous un élégant du monde parisien se trouvant tout à coup transporté, en toilette de bal, au milieu d'un désert, la tête encore pleine des sons harmonieux de l'orchestre, le cœur encore gonflé de ces mille impressions que le parfum des fleurs et l'aspect des femmes nous jettent en passant.

Les maisons de la rue étaient alignées comme des factionnaires, et toutes avaient la même teinte, toutes se confondaient dans la

même uniformité obscure ; le long des hautes murailles se dessinaient d'étage en étage d'étroites lucarnes garnies de barreaux de fer comme les fenêtres d'une prison. Ici le soleil et l'air n'avaient jamais dû pénétrer ; une immobilité de plomb pesait sur cette ruelle, qui ressemblait à un ravin ; tout était mort, silencieux ; quoiqu'on fût en plein jour, on n'entendait aucun bruit, si ce n'est par intervalle la mesure d'un air populaire qu'un ouvrier sifflait d'une voix éreintée.

En contemplant un pareil spectacle, le diplomate éprouva un instant de frayeur et de resserrement, un instant il oublia Jacques Patru et ses velléités de curiosité pour ne plus songer qu'à cet ensemble de misères, abrégé de toutes les misères humaines. Il avait lu quelquefois dans les romans la description de certains quartiers obscurs et malsains ; mais toujours à côté de l'ombre brillait un rayon de soleil, auprès du désespoir l'espérance montrait un coin de sa figure souriante et gra-

cieuse : c'était une petite fenêtre encadrée par des volubilis, une giroflée jaune étalant sa chevelure d'or dans un pot de grès, un brin d'herbe, un peu de mousse sur les toits, quelque chose enfin de vivifiant comme la figure épanouie d'une jeune fille ou le sourire d'un vieillard; mais dans cette rue, rien, pas une branche d'arbre, pas un atôme de soleil, ni nature, ni homme, rien que le silence et le froid.

— Voici, se dit Alfred de l'Estorade, en regardant une à une toutes les maisons de la rue, un singulier spectacle, et que peut-être beaucoup de Parisiens ignorent; mais pourquoi diable ce Jacques Patru a-t-il été se loger là, et non ailleurs? Il a son idée, parbleu je voudrais bien savoir quelle peut être l'idée d'un homme qui porte des dessous-de-pieds de ficelles, et loge dans une pareille rue? Et pas un concierge pour demander sa demeure, pas un signe qui puisse vous guider, toutes les maisons se ressemblent, toutes les fenêtres

sont étroites, toutes les vitres jaunes, et pas une figure derrière ces vitres.

Il se décida pourtant à courir les hasards d'une aventure que ses antécédents lui faisaient trouver très romanesque; il n'était pas fâché d'avoir à raconter à ses amis les détails de sa pérégrination aventureuse, et comme quoi il avait découvert dans Paris un pays complètement ignoré des géographes. Il s'enfonça donc intrépidement dans une petite allée à porte bâtarde; mais, après avoir fait dix pas, il fut obligé de s'arrêter, la nuit était complète, il n'y voyait rien. Alors il se rappela le cri de hèlage des bateliers sur la Seine, et se mit à crier :

— Holà hé, de la maison? Holà hé? viendra-t-on quand j'appelle?

Personne ne répondit; seulement, dans les étages supérieurs, une voix d'homme enrouée et fausse continua après son appel un refrain qui lui arriva à l'oreille, comme un murmure à peine perceptible.

— Il chante, dit Alfred en souriant; que le diable soit de ces Parisiens, enfermez-les au fond d'un puits, et la première chose qu'ils songeront à faire, c'est de chanter.

Il se décida, cette réflexion faite, à avancer de nouveau en tâtonnant, et en essuyant des deux côtés, avec ses gants blancs, l'humidité qui suintait le long des murs. A la fin il sentit sous ses doigts une corde à puits qui servait de rampe, et son pied heurta la première marche de l'escalier.

— Je suis plus heureux que je ne comptais, pensa-t-il, je ne croyais trouver qu'une échelle. Pourquoi Jacques Patru habite-t-il une pareille caverne !

Arrivé au premier étage, il s'arrêta devant une petite porte, enfoncée et presque dissimulée par deux marches extérieures, qui semblait conduire plutôt à une cave qu'à une chambre habitée ; il prêta l'oreille et finit par entendre une espèce de frémissement sourd, comme serait celui d'une araignée filant sa

toile. Il frappa à la porte ; un pas lent retentit sur les carreaux, et sans qu'il eût rien pu distinguer, la porte tourna sur ses gonds, et une voix de femme, enrouée comme celle du chanteur (car l'enrouement paraissait être le signe caractéristique de tous les habitants de cette maison), lui jeta ces mots en même temps qu'un petit souffle asthmatique effleura sa figure :

— Qui est là, et que voulez-vous ?

— Je voudrais d'abord une lanterne, dit Alfred de l'Estorade en riant à demi, est-il possible qu'à midi vous restiez chez vous sans lumière ?

Cette plaisanterie ne réussit pas au diplomate, et la porte se referma violemment sur lui sans lui laisser le temps de parlementer plus longuement.

— Madame, madame, au nom du ciel, répondez à mes questions.

Pas de réponse.

— Ne voyez-vous pas que je suis égaré,

perdu dans un labyrinthe inextricable ? Rien.

— Connaissez-vous Jacques Patru ?

Un léger bruit se fit entendre de nouveau dans la chambre, et la même voix qui avait déjà murmuré quelques mots, reprit ainsi la parole :

— Quand on fait des questions, au moins faut-il les faire poliment, que demandez-vous, voyons ?

— Je demande si vous connaissez un jeune homme appelé Jacques Patru ?

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il doit être employé, dit Alfred, à moins qu'il ne soit musicien.

— Connais pas. Attendez pourtant, il y a au cinquième étage un pauvre diable qui m'a demandé hier un peu de lumière pour monter chez lui ; si c'est celui-là que vous cherchez, tâchez de venir un peu à son aide, car il en a bien besoin, le pauvre chérubin !

— Porte-t-il un habit bleu blanchi sur les

coutures, un chapeau gris, et, en guise de dessous-de-pieds, de longues ficelles tressées qui ressemblent à des cadenettes de hussards?

— C'est bien cela, dit la vieille femme, montez au cinquième, et si vous avez une pièce de vingt sous, donnez-la lui.

Alfred de l'Estorade monta encore quatre étages, et se trouva sur un palier à peine éclairé par un rayon de clarté douteuse qui s'échappait par l'ouverture d'une porte entre-baillée. Sans frapper, sans appeler cette fois, il poussa la porte, et aperçut auprès d'une petite lucarne, garnie de papier presque noir en guise de carreaux, un homme travaillant sur ses genoux, la tête penchée sur un volumineux cahier de papier à musique, qu'il remplissait de *noires* et de *blanches* avec un incroyable acharnement. Dans la chambre, on n'apercevait aucun meuble, ni lit, ni secrétaire, ni chaise autre que celle sur laquelle l'habitant de cette mansarde était assis. Seulement, dans le fond, en regard de la fenêtre,

une petite table en bois, noircie et enfumée, se dressait sur des étais inégaux, dont quelques bourres de papier rétablissaient l'égalité.

Au bruit que fit le diplomate en entrant, Jacques Patru, car c'était lui, ne retourna même pas la tête, et le fashionable, à l'aspect d'une misère aussi caractérisée, éprouva un sentiment de pitié qui domina un instant tous ses autres sentiments, même celui de la curiosité; il se représenta son ancien camarade privé d'air, de lumière, de nourriture peut-être, se calcinant entre quatre étroites murailles sans papier, sous les plombs du toit; dans l'été respirant par bouffées une chaleur malsaine comme dans les cachots de Venise; dans l'hiver, nu, grelotant, sans feu, sans habits presque, et obligé de noircir du papier et de s'échauffer les doigts en écrivant. Il s'avança d'un pas pour voir la figure de Jacques, et la retrouva la même qu'il l'avait vue, toutefois avec les différences que lui prêtaient les combinaisons du jour. Ce qui dominait en elle,

c'était une apparence de macération intime, de jeûne monastique et enthousiaste, de réclusion fiévreuse et tourmentée. Le long de ses joues des rides descendaient comme sur la peau d'un vieillard; ses petits yeux fauves avaient contracté, probablement par suite d'un travail immodéré, une habitude de clignotement qui ressemblait à un tic. Devant lui, sur le rebord de la lucarne, était étalé un cahier de musique sur lequel il jetait continuellement les yeux pour en copier les notes, car à peine si, dans cette chambre nue et obscure, la lumière du jour arrivait assez pour lui en donner la facilité. Il avait fallu que ses yeux s'accoutumassent par degrés à percer les ombres, à deviner le jour perdu dans un crépuscule factice. Il risquait certainement de devenir aveugle avant un an.

UN SOLITAIRE DANS PARIS.

IV

Alfred de l'Estorade contemplait ce singulier spectacle, et cherchait plutôt à retenir son souffle et à dissimuler sa présence qu'à interrompre le travail de Jacques Patru. Peut-être sa présence produirait-elle sur celui-ci un mauvais effet? qui pouvait savoir où pourraient

aller les écarts d'imagination d'un pareil homme? Alfred se souvenait des bourrades du Théâtre-Italien et des doigts nerveux du copiste de musique imprimés sur son cou. Jacques ne bougeait pas. Les deux pieds haussés sur les barreaux de sa chaise, afin de se faire une espèce de pupitre de ses genoux, il écorchait le papier obstinément, et l'on n'entendait que le bruit des deux becs de sa plume qui criaient aigrement. Par quel hasard en était-il donc venu à cette extrémité? comment d'une existence de commis à 1200 fr. avait-il passé à une existence si laborieusement stérile, si fatalement empreinte d'un cachet de misère?

Un quart-d'heure se passa ainsi; Jacques, qui pendant ce temps n'avait pas fait un mouvement et restait accroupi comme un magot de porcelaine, se redressa brusquement, laissa tomber ses pieds sur le plancher, posa le papier à musique sur le rebord de la croisée qui lui servait de console, et se trouva debout, en respirant de l'air de satisfaction d'un enfant

qui vient de finir un pensum ; mais soit que l'attitude penchée qu'il avait conservée si longtemps eût brisé et endolori ses membres, soit que la tension trop soutenue des nerfs ophthalmiques eût produit chez lui un éblouissement passager, il fut obligé de se rasseoir, en portant la main à ses yeux comme un homme qui va tomber.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il avec un accent douloureux, ne pouvez-vous donc pas m'envoyer un air pur pour me rendre les yeux meilleurs ? voulez-vous donc m'empêcher d'exécuter ma résolution et me prendre le bonheur que je me ménage ?

Il y avait à gauche en entrant une poutre en forme d'arceau, qui étayait le plafond, mansardé d'ailleurs et dont le plâtre, entamé par l'humidité, laissait voir des lattes pendantes et mal jointes ; Alfred s'était caché derrière cette poutre, et n'osait pas faire un mouvement, mais il écoutait avec une sorte d'anxiété croissante les paroles énigmatiques

de Jacques : du reste, depuis leur première entrevue, la voix du pauvre copiste s'était considérablement altérée ; on eût dit, tant elle était enrouée, que les sons s'échappaient de sa poitrine, comme à travers un crible en lambeaux ; c'était quelque chose d'étouffé et d'aigu à la fois, de sourd et de retentissant ; c'était comme le son d'une petite clarinette se détachant de temps en temps sur les notes voilées d'une ophicléide.

Jacques se leva une seconde fois, et s'avança d'un pas mesuré et solennel vers la petite table qui occupait le fond de la chambre. A peine le jour arrivait-il jusque-là, et l'obscurité en cet endroit était presque complète. Pourtant l'Estorade le vit s'agenouiller et baisser la tête comme un homme qui prie. Devant quelle image, visible ou invisible, s'agenouillait-il ainsi ? Où était le symbole de cette croyance, amour ou religion, qui se produisait d'une façon si enthousiaste? Alfred de l'Estorade, en alongeant le cou pour mieux

saisir les objets à travers l'obscurité, s'adressa plusieurs fois de pareilles questions; mais le corps de Jacques interceptait la lumière entre lui et le mur; il fut obligé de s'en tenir à des inductions morales sur l'objet de ce culte inconcevable. Etait-il donc possible que l'idée de madame de Vas Concellos bouleversât à ce point la tête du pauvre diable? Le peu de raison qui lui restait encore par intervalle, lors de leur première entrevue, avait-il disparu? Jacques Patru l'employé, le mélomane, l'amoureux, était-il décidément et incurablement fou?

La voix de celui-ci se fit entendre de nouveau, en s'élevant par degrés comme les sons d'un orgue qui prélude :

— N'est-ce pas, disait-il, que tu m'aimeras un jour, et que tu me tiendras compte de l'amour que j'ai pour toi? N'est-ce pas que tu voudras bien me dire en me souriant et en me tendant la main : Travaille, Jacques, deviens un grand musicien, un grand artiste; et je

le deviendrai quand tu me le diras, je le deviendrai parce que je le suis, parce que je n'ai besoin que d'un mot, d'une étincelle pour éveiller en moi l'harmonie qui dort dans mon âme.

— Fou, pensait Alfred tristement, fou à n'en plus douter !

Jacques Patru dressa subitement les oreilles comme un cheval qui entend un bruit inconnu, et s'arrêta pour en connaître la signification.

— Hein ! que me voulez-vous ? vous êtes criarde, vous êtes fausse, vous me déchirez les oreilles, laissez-moi donc !

Et il portait ses deux mains à son front, ainsi qu'un enfant qui est poursuivi par des abeilles et qui cherche à se débarrasser de leurs morsures.

Puis, avec une profonde tristesse, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine :

— Oh ! dit-il, c'est un dur métier que je fais là ! Depuis quatre mois, toujours copier

de la musique, toujours avoir devant les yeux des *noires* et des *blanches*, des *croches*, des *doubles-croches*, des *dièzes*, des *bémols*, c'est quelque chose d'horrible; aussi quand je me repose, mon repos est troublé, les notes que j'ai reproduites ont l'air de prendre un corps, je les entends bourdonner à mes oreilles et crier d'une voix discordante; elles se déguisent en mélodies de toute nature, je les vois qui s'agitent devant moi, qui s'entrelacent, qui se mêlent sans s'accorder jamais, en confondant tous les tons; c'est un chaos. Encore, encore, tiens, les voilà!

Il se leva, debout, l'œil fixe, et mit les deux doigts de chaque côté dans ses oreilles, pour échapper à l'affreux concert que son imagination créait.

— J'ai beau me boucher les oreilles, je les entends toujours, les voilà qui s'entrecroisent maintenant, et qui dansent autour de moi; voulez-vous finir votre ronde infernale? attendez, je vais vous mettre en fuite.

En disant cela, il se redressa ainsi qu'un adepte des sciences occultes qui s'apprête à faire une évocation ; et, en étendant les bras devant lui, il répéta par trois fois ce mot :

Emilie, Emilie, Emilie !

Puis sa figure se rasséréna, son front se dégagea des nuages qui l'obscurcissaient, ses membres semblèrent s'assouplir, un demi sourire glissa sur ses lèvres comme un rayon de soleil sur un rameau desséché, et il se mit à dire d'un air de triomphe :

— Je savais bien, moi, que je les chasserais !

Alors, en signe de reconnaissance, il s'agenouilla de nouveau devant la petite table où Alfred l'avait vu, et murmura quelques paroles indistinctes qu'il était naturel de prendre pour des paroles de remerciements. Puis il tourna peu à peu la tête de gauche à droite, lentement et comme en mesure ; on eût dit que sa tête cette fois obéissait à un magnétisme musical qui réveillait toute son attention

et absorbait toutes ses facultés; sa figure s'épanouissait par degrés, passant par toutes les phases du plaisir, écoutant avec délire le crescendo qui éclatait en ce moment dans l'orchestre de son cerveau.

— A la bonne heure, dit-il, voilà du chant, voilà des mélodies! Oh! les douces voix qui proclament notre bonheur! comme ces hautsbois soupirent doucement, comme cette petite flûte gazouille et sautille, comme ces violoncelles expriment bien le bonheur; le bonheur, image grave et qui doit avoir au moins une larme dans les yeux.

Il se leva de nouveau et promena sa main de droite à gauche comme un chef d'orchestre qui conduit ses musiciens à la baguette; tantôt, avec une impatience nerveuse, il semblait presser la mesure et saccader le mouvement; tantôt il arrondissait doucement l'avant-bras, le corps en avant, la tête penchée, comme s'il eût voulu, par son attitude même, exprimer le dessin de quelque modulation mélan-

colique et sévère; tout à coup il s'arrêta, pour réfléchir un moment, et dit à voix basse :

— Chut ! la voici, c'est elle !

Et alors du ton d'un amoureux qui déploie devant sa bien-aimée toutes les caresses et toutes les séductions de son langage :

— Emilie, dit-il, je suis riche maintenant, je ne suis plus le pauvre jeune homme que vous avez connu autrefois, j'ai des diamants à mettre dans vos beaux cheveux, j'ai des robes magnifiques à vous donner, des cachemires d'Orient à faire envie aux reines; venez avec moi, venez : je vous conduirai dans mon palais, un palais magnifique que j'ai fait construire au bord d'une rivière, dans un pays délicieux, où l'air est parfumé, où les gazons sont toujours verts, où le ciel est toujours bleu; vous marcherez sur des tapis de fleurs, vous aurez des esclaves à vos ordres, des forêts d'orangers vous apporteront le tribut de leurs émanations; vous prendrez des bains dans des salles de marbre éclairées d'en haut par un

jour mystérieux, les bengalis chanteront sous votre fenêtre et les oiseaux de paradis viendront becqueter le bout de vos ongles rosés; vous jouirez de toutes les délices, de tout le bonheur de la terre, et moi je ne demanderai en échange que ce que vous voudrez bien me donner, un peu de votre cœur pour prix de tout le mien.

Après cette longue tirade, débitée d'un ton emphatique et convaincu, il s'arrêta, et peu à peu, les images de bonheur qui semblaient avoir passé successivement sur sa figure, s'éloignèrent comme une troupe d'oiseaux que le vent disperse; sa figure redevint calme et presque triste, il passa la main sur son front, et, comme un homme qui s'éveille, il dit :

— J'ai rêvé. Est-ce que je suis fou?

Cette fois sa voix était redevenue naturelle et simple; il se trouvait dans l'intervalle qui sépare les moments lucides des moments de folie, et sentait confusément, au reste d'émotion qui l'agitait, à l'excitation fébrile de ses

nerfs qui survivait au délire même, que son esprit venait de s'abîmer en extravagantes visions.

— Travaillons, dit-il, j'ai perdu du temps!

Et il se rassit sur sa chaise dans la même position où nous l'avons déjà vu, le cahier de musique sur les genoux, et de nouveau il en parcourut les lignes avec une incroyable opiniâtreté. Or, pour expliquer à nos lecteurs les différentes scènes que nous venons d'indiquer, il est nécessaire de revenir quelque peu sur le passé, et de décrire physiologiquement les symptômes et les accidents divers de cette étrange maladie dont nous connaissons les effets maintenant.

Le lendemain même du jour où Jacques Patru avait rencontré Alfred de l'Estorade, et s'était enfui en disant : — J'ai mon idée ! il avait quitté la petite chambre modeste, mais propre, qu'il occupait dans le haut de la rue des Martyrs, et vendu le peu de meubles et d'habits qui lui appartenaient; son mobilier se

composait à peu près ainsi qu'il suit : une couchette, deux matelas, une commode, un secrétaire et quelques chaises, dont il se défit pour la somme de cent écus. Il chercha alors une rue bien étroite, bien obscure, où le prix des locations fût presque réduit à rien.

Une fois établi, il s'était présenté chez tous les chefs d'orchestre de Paris, leur demandant de la musique à copier, et, depuis ce moment, il avait travaillé sans relâche, ne sortant qu'une demi-heure par jour pour aller reporter l'ouvrage fait et solliciter de l'ouvrage à faire. De sa vie matérielle, il s'en occupait peu; ses habits tombaient en lambeaux; et, avec un petit pain de deux sous arrosé d'un verre d'eau, il passait sa journée toute entière. Par suite de ce travail excessif et de ces privations continuelles, le sang s'était rapidement porté au cerveau, comme il arrive dans les congestions cérébrales, ses artères battaient avec violence, ses tempes se gonflaient, sa figure, tantôt devenait pâle et livide, tantôt ardente

et pourprée. Peu à peu l'exaltation naturelle de son esprit s'était convertie en une fièvre intense qui paralysait sa raison et troublait la lucidité déjà altérée de ses pensées. Sauf quelques moments où la mémoire et le sentiment réel de la vie lui revenaient, il vivait dans une atmosphère de nuages et de ténèbres; dans certains instants de fatigue, les notes qu'il copiait prenaient une voix et presque une figure, tantôt se groupant en un chant ricaneur, tantôt s'isolant en longues fusées chromatiques; il entendait à la fois tous les timbres d'un orchestre discordant, le cri déchirant des violons, les ronflements de la basse, les sons fêlés de la clarinette, et alors ses membres tremblaient, la sueur lui coulait du visage, ses veines semblaient prêtes à se rompre et à livrer passage au sang qui bouillonnait dans ses vaisseaux; mais il n'en persistait pas moins dans sa résolution, et sa folie s'accroissait de son opiniâtreté.

Quelquefois, le soir, lorsque le dos penché à

la clarté d'une maigre chandelle qui projetait sur les murs ses teintes blafardes, il prolongeait son travail du jour, il avait d'étranges visions : c'étaient mille tableaux bizarres et confus qui se succédaient comme dans un kaléidoscope ; les hommes et les choses prenaient dans son esprit des couleurs fantastiques et des proportions surnaturelles ; d'autres fois il poursuivait quelque gracieuse mélodie qu'il était toujours près d'atteindre et qu'il n'atteignait jamais. Tantôt il voyait devant lui un palais étincelant de dorures et de clartés, des jardins superbes, des cascades diamantées, des fleurs et des oiseaux d'un autre monde ; puis, au moment où il mettait le pied sur le seuil de cette terre promise, de cette irritante chimère, le palais s'écroulait : cascades, fleurs, ombrages, tout disparaissait, et les oiseaux s'envolaient en sifflant.

Au fond de tout cela, son amour pour madame de Vas Concellos demeurait fixe et immuable ; il était devenu avare comme un

vieux père qui amasse une dot pour sa fille. A mesure que le temps se passait, son besoin de privations et la force qu'il lui fallait pour les supporter semblaient s'augmenter; le cercle de ses jours allait, pour ainsi dire, en se rétrécissant, et il sortait encore moins souvent que de coutume, non pas que la honte de se montrer en public dans un état de délabrement trop remarquable fût devenue moins perceptible pour lui, mais il rêvait un accroissement de travail, et s'y livrait avec une énergie extraordinaire.

Le seul accident véritablement remarquable de cette existence en dehors de toutes les combinaisons et de toutes les hypothèses, fut celui que nous allons raconter :

Un jour, en passant sur le boulevard devant l'étalage d'un marchand de gravures, il aperçut une Sainte-Thérèse, et cette vue le frappa subitement; il s'arrêta, contemplant dans une extase muette les traits de la sainte; il resta une demi-heure environ, pensif et silencieux,

devant cette image. Soit réalité, soit caprice de son imagination frappée, il avait cru reconnaître dans la gravure quelques-uns des traits de madame de Vas Concellos. Au bout d'une demi-heure, il se dressa sur ses talons, selon son habitude, et portant vivement la main à sa poche, il entra dans la boutique du marchand.

— Combien vendez-vous cette gravure, dit-il?

— Quarante sous, monsieur.

Il fit un mouvement de l'avant-bras comme pour tirer la monnaie qu'on lui demandait; mais, au même instant, une idée fatale lui traversa l'esprit, sa main retomba, il balbutia quelques mots d'excuse et sortit de la boutique sans emporter la gravure. Le lendemain, il revint encore devant l'étalage, et, cette fois, sa contemplation prit le caractère d'une attention plus sérieuse et d'une véritable analyse; il semblait vouloir décalquer dans son esprit les lignes qu'il apercevait sur

le papier, il prenait ses mesures du regard, se gravait dans la mémoire les effets d'ombre et de lumière, les contours de la face, l'encerclure des yeux, les méplats des tempes et de la bouche ; le surlendemain il fit de même, et ainsi pendant huit jours.

Alors, dans sa chambre, enfermé à clef, contrairement à ses habitudes, avec ce sérieux des fous qui, pour les gens sensés, est le spectacle le plus affligeant du monde, il se livra à ce qu'il appelait sa grande œuvre. Il pétrit longuement dans ses doigts de la mie de pain, et composa, tant bien que mal, une figure qui, dans sa conviction, devait ressembler à la Sainte-Thérèse et, par contre-coup, à madame de Vas Concellos. En vérité, c'était quelque chose d'informe, un pitoyable jouet d'enfant.

Une fois l'idole créée, il la plaça debout sur une petite table du fond, et chaque jour il s'agenouillait devant elle, tantôt lui adressant des prières comme à une sainte, la traitant

avec tout le respect mystique d'un disciple de Jansénius; tantôt lui parlant le langage caressant d'un amant idolâtre. Dans ses moments de délire, il s'imaginait voir la figurine s'agiter, lui tendre les bras, l'appeler, et alors c'était des élans convulsifs, des pleurs de joie, des exclamations de bonheur; pour celle qu'il aimait, il inventait les noms les plus doux, les caresses de mots les plus bizarrement amoureuses. Puis, l'accès passé, il se sentait redevenir faible, de grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues, et il se disait, comme Alfred de l'Estorade venait de le lui entendre dire :

— J'ai rêvé, est-ce que je suis fou?

Il se remettait à travailler, et le lendemain il recommençait.

Au fond, c'était une idée fixe qui le dévorait, une de ces idées qui grandissent de jour en jour et bourdonnent dans un cerveau malade au point de le faire éclater; c'était l'amour poussé jusqu'à la monomanie, et, par suite

des fatigues du corps, devenu semblable à une lésion organique.

La scène dont Alfred de l'Estorade avait été témoin était le résultat quotidien de cette maladie que nous venons d'exposer et de décrire aussi fidèlement que possible ; il en était ressorti, pour le diplomate, cette conviction douloureuse et inévitable d'ailleurs, que la folie de Jacques Patru avait pris des développements incurables. Il le regarda quelque temps encore en silence, toujours caché derrière la solive qui lui servait d'abri, et se demanda s'il était sage d'intervenir dans une pareille situation.

Pourtant, et quoique l'égoïsme fût le fond de son caractère, il se reprocha intérieurement ce mouvement de lâcheté. Si Jacques Patru était misérable, n'était-ce pas un devoir de venir à son secours? Or, pour lui, la misère de Jacques Patru était avérée ; ses discours incohérents et vagues ne lui avaient pas même donné les lumières insuffisantes que notre récit

vient de donner au lecteur, il s'en tenait aux propos de la vieille femme du premier étage : Si vous avez une pièce de 20 sous, donnez-la lui, car il en a grandement besoin. Il avança donc la tête au niveau de l'angle que la poutre formait au-dessus de lui, et d'une voix douce et amicale prononça ce mot :

— Jacques.

Celui-ci tourna vivement la tête.

— Ne te mets pas en colère, continua Alfred, qui se rappelait toujours les habitudes gesticulatrices de son camarade, je viens ici en ami.

— Je n'ai pas le temps de t'entendre, dit Jacques en se remettant à son ouvrage, va-t'en.

— Mais, mon ami, ne repousse donc pas ainsi l'intérêt que je te porte.

— Je n'ai pas besoin de toi, dit Jacques ; sais-tu copier la musique? fais-moi un rôle, veux-tu?

— Mon pauvre Jacques, dit Alfred, voyons, écoute-moi. Il se passe en toi quelque chose

d'extraordinaire, tu souffres, confie-moi tes souffrances.

— Va-t'en au diable, dit Jacques continuant toujours à écrire.

— Pourquoi t'enfermer comme un hibou loin du soleil? si c'est de l'argent qui te manque, n'as-tu pas des amis? veux-tu de l'argent? parle.

A cette dernière question, Jacques se leva en ricanant de l'air victorieux d'un enfant qui se prépare à faire une surprise à sa mère, il prit Alfred de l'Estorade par la main, le tira silencieusement avec lui jusqu'à l'autre extrémité de la chambre, se baissa, prit une boîte en bois blanc, et faisant résonner victorieusement un grand nombre de pièces de monnaie de toutes sortes, confondues pêle-mêle dans l'intérieur de la boîte :

— Vois-tu, dit-il, il y a 1000 francs là-dedans.

— Et que veux-tu faire de ces 1000 fr.?

— J'ai mon idée, répondit Jacques mystérieusement.

— Tu es un homme étrange avec ton idée! dit Alfred. Et quelle est ton idée?

— Tu veux la savoir? c'est pour me la voler peut-être; veux-tu t'en aller, voleur!

Alfred crut encore sentir en ce moment l'empreinte des doigts osseux de Jacques Patru, par prudence il ne jugea pas à propos de se faire réitérer l'avertissement, et se retira précipitamment.

— Dans un an, lui cria Jacques Patru, j'aurai 1,500 écus, voilà mon idée.

Une fois descendu dans la rue, Alfred eut besoin de respirer pour se remettre un peu de l'étonnement et de l'espèce de terreur qu'il venait d'éprouver. La folie est pour les hommes une chose terrible, même quand elle est douce et mélancolique; on s'apitoie sur le lit d'un malade, on est épouvanté devant la loge d'un fou. Peut-être est-ce à ce sentiment qu'il faut attribuer l'usage

des Orientaux de considérer les fous comme des êtres privilégiés de Dieu ; la folie nous semble le renversement de toutes les lois naturelles, et alors nous nous rappelons instinctivement que celui-là seul qui peut tout créer, peut aussi tout détruire.

Cependant Alfred de l'Estorade ne se tint pas précisément pour battu, il retourna chez Jacques Patru, et toujours il le trouva le même, c'étaient les mêmes privations, le même travail excessif et sans bornes, la même irritation d'esprit et de corps, la faim et le délire combinés.

Un jour, il s'avisa d'y mener un médecin, mais dès que Jacques Patru aperçut un étranger dans sa chambre, il devint furieux, et l'introducteur, par mesure de sûreté, fut obligé de prendre la fuite avec celui qu'il avait introduit.

Cette situation se prolongea huit mois. Alfred avait pris le parti de renoncer à une cure qui lui paraissait désormais impossible,

lorsqu'un jour il rencontra Jacques Patru sur le boulevard, mais Jacques Patru métamorphosé. Sa figure était reposée et calme, et respirait ce sentiment de satisfaction qu'on éprouve, lorsqu'après un long labeur, on rentre dans le désœuvrement; sans être recherchée, sa mise était propre, l'habit noir qu'il portait dessinait assez élégamment sa taille, la chrysalide semblait avoir brisé sa coque pour devenir papillon. Ce fut Jacques Patru lui-même qui, cette fois, aborda le diplomate :

— J'ai 1,500 écus, dit-il en lui parlant avec cet aplomb des monomanes qui suppriment toutes les circonstances de lieux et de temps.

— Et qu'en veux-tu faire, demanda Alfred?

— Ne m'as-tu pas dit qu'il fallait à madame de Vas Concellos 1,500 écus à dépenser par jour?

A cette question inattendue, Alfred de l'Estorade eut peine à contenir le besoin de rire qui lui vint; pourtant il se contint,

et du ton le plus sérieux qu'il put prendre :

— Eh bien, dit-il?

— Eh bien, j'ai mon idée : un jour ! je le sais, rien qu'un jour ! mais n'importe, c'est assez !

— Et après, demanda Alfred, que feras-tu?

— Dam ! dit Jacques, c'est tout simple, je mourrai !

LE REVE RÉALISÉ.

V

Les dernières paroles de Jacques Patru : *Dam! après je mourrai*, contenaient une résolution si énergique qu'elles frappèrent l'esprit d'Alfred de l'Estorade. Ainsi la monomanie de Jacques Patru n'était point apaisée, comme sa métamorphose semblait l'indiquer

d'abord. Ainsi, après avoir allumé dans sa tête une inconcevable ardeur au travail, après l'avoir aidé à supporter les plus terribles épreuves, et à dompter pendant un an les atroces souffrances de la faim et du froid, son exaltation amoureuse, parvenue à son dernier période, pouvait lui faire jouer son avenir en un jour. Avoir son amour ou mourir, tel était le but qu'il s'était proposé. Mais comment devait-il atteindre ce but? Comment, avec la misérable somme d'argent qu'il avait si péniblement amassée, espérait-il séduire madame de Vas Concellos? C'était une pâle et éphémère fusée qui voulait lutter de clarté avec le soleil. De pareilles réflexions amenèrent Alfred de l'Estorade à conclure que Jacques Patru était définitivement fou; et alors le diplomate se retrouva. Toujours dépité de la leçon injurieuse qu'il avait reçue, il crut enfin entrevoir l'occasion de se venger. Il combina long-temps à part lui de petits moyens fort peu ingénieux au fond, mais qu'il crut ravissants. Il évoqua

tous ces souvenirs de rouerie galante qui ont passé des romans de Crébillon fils aux *arie di bravura* des Frontins d'opéra-comique ; il rejeta les uns, adopta les autres, et en vint enfin, après deux heures de flatterie intime, à s'arrêter à un plan qu'il déclara sublime et d'une exquise originalité.

Tout fier de ce triomphe où lui seul avait vaincu et où lui-même s'était couronné, bercé encore par les songes enchanteurs de l'amour-propre, Alfred de l'Estorade voulut immédiatement mettre à exécution son magnifique projet. Avant tout, il lui fallait Jacques Patru : c'était là l'auxiliaire qu'il voulait employer, c'était l'allié qu'il devait trahir. Pendant huit jours, il le chercha par tout Paris. En vain était-il retourné dans la mansarde où il l'avait découvert autrefois ; en vain avait-il fait sentinelle des heures entières dans la rue étroite et triste que Jacques avait si long-temps habitée ; en vain s'était-il enquis de lui, avec la plus grande politesse cette fois, auprès de la

vieille fileuse qui croyait Jacques si misérable : il y avait un mois que Jacques n'était revenu, avait-elle répondu ; elle pensait qu'il était mort de misère au coin de quelque borne. Alfred commençait à désespérer. Le filet si bien ourdi, où il devait prendre madame de Vas Concellos, se romprait-il à la première maille? Fallait-il renoncer à une intrigue si bien inventée , à une victoire si flatteuse? Cette crainte tourmentait déjà le plus fin et le plus habile des diplomates, lorsque le hasard, qui seul l'avait servi jusqu'alors, vint encore une fois à son secours.

Un soir que, pour la dixième fois peut-être, il faisait le guet sur le boulevard des Italiens, ne regardant, contrairement à son habitude, que les hommes, suivant à la course ceux qui passaient rapidement, interrogeant chaque ami qu'il rencontrait, et leur donnant le signalement de Patru, même sans espérer qu'on eût remarqué celui qu'il désirait si vivement, son attention fut tout à coup arrêtée par le

galop rapide d'un cabriolet. A peine Alfred avait-il eu le temps de braquer son lorgnon sur la voiture qui brûlait le pavé, et pourtant il lui avait semblé reconnaître Jacques Patru dans cette voiture. Notre diplomate ne perdit point une minute à délibérer; il partit, et ce fut à son tour à courir dans Paris. Heureusement pour le frêle et maladif jeune homme, la course ne fut pas longue. Vers le milieu de la rue Laffitte, le cabriolet s'arrêta, et Patru en descendit, tout morose et tout abattu, aussi triste qu'un malheureux qui renonce à sa dernière espérance. Alfred de l'Estorade, essoufflé et haletant, l'aborda tout à coup :

— Et ton idée? dit-il en supprimant les phrases intermédiaires qui servent d'ordinaire à amener les interrogations.

— Mon idée? Elle est nulle, impraticable, répondit Patru.

— Comment! tu ne songes plus à madame de Vas Concellos? Tu perds de gaîté de cœur

les profits de ton sacrifice? Tu refuses de poursuivre l'accomplissement de tes rêves?

— Hélas! je me suis trompé, dit Jacques Patru en sanglotant; j'ai cru qu'après un an de souffrance et de macérations, la porte du bonheur me serait ouverte; j'ai cru que, moi aussi, je pourrais atteindre à la félicité céleste. Insensé que je fus! mon ange a détourné les yeux de moi; il m'abandonne. Je n'ai plus qu'à mourir!

Alfred de l'Estorade, à ces derniers mots, comprit que la folie de Jacques Patru était plus intense que jamais; aussi reprit-il avec triomphe :

— Eh bien, je veux te sauver, moi; ce que tes efforts n'ont pu faire, je le ferai : je te mènerai chez *elle*.

— Oh! merci! s'écria Jacques en saisissant les deux mains d'Alfred de l'Estorade; puis il ajouta avec une effusion croissante : Va, ne crois pas que je sois indigne de paraître devant elle! Voilà deux ans que je ne pense qu'à elle;

pour elle, j'ai affronté les mépris du monde; pour elle, j'ai bravé toutes les tortures de l'esprit et du corps; pour elle, je me suis condamné à la solitude, au jeûne, à la prière. Et puis, quand je suis sorti de cette tombe où je m'étais enfermé avant le temps; quand, plein de joie et d'espérance, j'ai voulu lui apporter mon cœur, purifié de toute idée qui n'était pas *elle*, je n'ai pu ni l'atteindre ni la voir presque. Tout-à-l'heure encore je la poursuivais, et elle m'a échappé!

Alfred semblait ému par l'expression vraie et poignante de la douleur de Jacques; il garda quelques instants le silence, et enfin, répétant la promesse qu'il lui avait déjà faite :

— Console-toi, dit-il, je te mènerai chez madame de Vas Concellos. Mais que voulais-tu faire, continua-t-il d'un ton plus dégagé, des quinze cents écus que tu as gagnés si laborieusement?

— Que sais-je! répondit Patru avec plus de calme; j'avais fait un beau songe. Je vou-

lais lui offrir une fète où j'aurais appelé à mon aide toutes les merveilles de la terre : les parfums de l'Orient et les arts de l'Occident; les fleurs, les perles, l'harmonie des oiseaux, la danse des femmes, toutes les beautés d'ici-bas, je les aurais jetés pêle-mêle à ses pieds; amour, bonheur, richesse, j'aurais tout dépensé en un jour!

— Pauvre fou, avec quinze cents écus! pensa Alfred; et il reprit, en serrant la main de Jacques : Espère donc maintenant; cette fête, tu la donneras, et j'en serai l'ordonnateur.

Le lendemain de cette entrevue, Alfred de l'Estorade présenta Jacques Patru à madame de Vas Concellos. Jacques Patru fut reçu par madame de Vas Concellos avec grâce et dignité, et accueilli avec un grand empressement et une sorte de respect par tous ceux qui étaient présents à cette réception. Un murmure approbatif s'était échappé des divers groupes qui remplissaient l'appartement, au moment où Jacques Patru avait apparu dans le salon; on s'était levé à son entrée; tous ceux devant les-

quels il était passé s'étaient inclinés comme devant le génie ou la puissance ; et bientôt, après avoir salué la maîtresse de la maison, Jacques Patru s'était vu entouré de complaisants qui s'évertuaient à lui plaire. S'il discutait, on était immédiatement de son avis. Eût-il émis l'opinion la plus extravagante, on l'aurait trouvée sensée ; eût-il dit la parole la plus sotte, on l'aurait déclarée charmante. Cet accueil, loin de produire un effet fâcheux sur l'esprit de Jacques Patru, l'avait au contraire encouragé dans son projet, et avait pour ainsi dire doublé ses facultés réelles. Il fut donc véritablement spirituel, éloquent même parfois. Il soutint avec une verve audacieuse des paradoxes contre l'industrie et en faveur des arts. Le succès le plus étrange couronnait tous ses discours, et madame de Vas Concellos elle-même semblait applaudir parfois le nouveau venu si choyé, si caressé par la foule.

Or, voici l'explication de cet étrange succès : Alfred de l'Estorade, que nous savons si pro-

fondément rançunier, avait trouvé enfin l'occasion de se venger des dédains de madame de Vas Concellos, et l'avait saisie avec promptitude. Le plan qu'il avait si savamment imaginé, qu'il avait si soigneusement préparé, il en avait ce jour-là commencé l'exécution, et jusqu'à présent il réussissait à merveille. Voyez quelle avait été son adresse : pour mystifier à la fois beaucoup de ses amis et madame de Vas Concellos, il avait donné à Jacques Patru des millions ; il en avait fait un de ces créoles dont la fortune est sans limites, dont les désirs sont aussitôt satisfaits que formés, dont l'amour de la dépense est poussé jusqu'à la prodigalité biblique de l'enfant prodigue. Il lui avait acquis d'immenses prairies américaines, des sucreries, des cafeteries, des domaines de toute espèce, dont un cheval au galop n'aurait point fait le tour en une semaine, et dont les revenus se montaient, bon an mal an, à un million d'écus; on peut croire même qu'il avait été jusqu'à le gratifier d'une mine d'or au classique Pérou.

Toutes les exagérations avaient paru excellentes à Alfred de l'Estorade, et devant le conduire à son but dans un temps très rapproché. En Italie, toujours selon le dire de notre diplomate, Jacques Patru possédait une villa délicieuse au bord de l'Adriatique ; sur les monts qui dominent le Rhin, un manoir féodal ; dans les montagnes d'Ecosse, un donjon gothique que Walter Scott avait décrit ; en France enfin, à la porte de Paris, une propriété toute royale. C'était la liste de Leporello ; seulement, en place de maîtresses, Alfred de l'Estorade y avait lu des noms de châteaux.

Ces diverses indiscrétions avaient d'ailleurs été faites avec assez de tact : tantôt c'était à propos de la fortune d'un autre qu'il augmentait celle de Jacques Patru, tantôt c'était en gémissant sur la médiocrité de ses propres rentes qu'il avouait le chiffre considérable de celles de son ami ; une autre fois, il critiquait un parc qu'il venait de parcourir, et, après

en avoir tracé un d'une magnificence fantastique, à la fin de sa description il nommait Jacques Patru comme l'heureux possesseur de ce Paradis. Alfred de l'Estorade jouait sans cesse le rôle du chat dans l'histoire du marquis de Carabas; et il ne le jouait pas en vain, car madame de Vas Concellos était aussi crédule que le roi du conte de Perrault. Il résulta donc de tous ces manéges qu'au bout de huit jours, Alfred de l'Estorade n'avait plus qu'à présenter Jacques Patru chez madame de Vas Concellos pour le faire recevoir comme un prince des *Mille et une Nuits*. Et voilà pourquoi nous avons vu le diplomate si impatient de trouver le pauvre monomane, si dévoué à son service; et aussi voilà pourquoi, la fièvre amoureuse de Jacques aidant, les rôles avaient été si bien remplis dans cette comédie.

Plusieurs jours se passèrent durant lesquels Jacques Patru se reprit à l'espérance, grâce à l'habileté qu'Alfred de l'Estorade employait pour cacher à son ami la véritable cause qui le

faisait si bien voir par madame de Vas Concellos. Un matin cependant Jacques entra chez Alfred, la figure pâle, les traits décomposés, l'abattement empreint sur toute sa personne. Sa folie, qui semblait se calmer peu à peu, avait-elle augmenté tout à coup? Un nouvel accès, plus violent et plus funeste que les précédents, était-il imminent? Alfred voulut s'en assurer.

— Qu'as-tu donc? dit-il à Jacques, en le traitant encore comme au temps de sa monomanie, et en arrivant, sans préparation et sans transition, au fait de son discours.

— Je suis bien malheureux! répondit Jacques en soupirant.

Puis, après un instant de silence :

— Certes, continua-t-il, tu m'as rendu un grand service en me conduisant auprès de celle que j'aime à l'égal de Dieu; mais, je ne sais, il me semble qu'elle ne m'aimera jamais, *elle*; et puis, je n'ose pas lui avouer mes pensées, je suis gêné par ce monde qui a toujours les

yeux sur moi, dont l'admiration me pèse, dont l'encens me fatigue. Si je pouvais la voir comme je l'avais rêvée, dans un jardin superbe, avec des fleurs autour de nous et le concert des oiseaux sur nos têtes! Si je pouvais la voir ainsi, j'épuiserais en un instant ma part de bonheur terrestre; et après, heureux et résigné, j'irais l'attendre au ciel.

Nous y voilà, pensa Alfred; et, prenant un air de protection douce et bienveillante :

— Ecoute, je t'ai dit que je serais l'ordonnateur de la fête que tu as rêvée, et ce n'était point là une vaine promesse. J'ai réfléchi longtemps au moyen de te ménager le jour de bonheur qui doit, pour toi, compenser toutes les souffrances de ta vie; j'ai conçu un projet qui sera bientôt mûr. Tu seras roi pour un jour d'un magnifique domaine, et je m'engage à t'amener la bienheureuse femme qui a su t'inspirer une passion si exclusive, si rare à notre époque. Ne t'inquiète point, du reste, de détails mesquins et indignes de toi. Envoie-

moi les 1,500 écus que tu destinais à te procurer toutes ces jouissances éphémères, je me charge de tout; quant à toi, mon poète, remonte planer au-dessus des nuages, d'où tu ne redescendras que pour régner.

A mesure qu'Alfred de l'Estorade parlait, la figure de Jacques se rassérénait, l'espérance et l'amour rendaient aux lignes de son visage leur pureté primitive, et ce fut la joie dans le cœur qu'il quitta son ami pour ne le revoir qu'au jour de sa félicité.

Il suffit d'un mois à Alfred de l'Estorade pour réaliser le rêve de Jacques Patru. Il conta, à sa manière, la monomanie de l'artiste à un de ses amis véritablement millionnaire celui-là, lui vanta le spectacle qu'il préparait; seulement il réclama de lui la salle où la pièce devait être représentée. Le millionnaire se prêta volontiers à cette folie, et il offrit au diplomate, pour un jour, son château, son parc, ses équipages, ses domestiques; en un mot, les décors et les comparses.

Par une belle journée d'été, vers deux heures de l'après-midi, une calèche à quatre chevaux noirs menés à grandes guides, sortit de Paris par la barrière d'Enfer. Deux domestiques à livrée verte galonnée d'argent étaient assis derrière le brillant équipage que conduisait avec facilité un jeune homme mis avec la plus parfaite élégance : un habit bleu, arrondi sur les hanches (mode nouvelle en 1836), faisait ressortir sa taille menue mais délicate ; un pantalon blanc, un gilet de soie d'une coupe merveilleuse, une chemise de la toile la mieux tissue, un jabot en dentelle de Malines, un chapeau gris à longs poils qui s'ébouriffaient au vent, et les gants blancs de rigueur complétaient l'habillement de ce modèle de la *fashion* parisienne. Auprès de lui se tenait raide et respectueux un troisième domestique qui, à sa livrée légèrement variée, pouvait passer pour le cocher, tout prêt à remplacer son maître à la moindre fatigue qu'eût montrée ce dernier. Le maître n'eut pas le temps, du

reste, d'éprouver un instant de lassitude, car l'amble des chevaux était si rapide et si régulier qu'ils eurent en moins d'une demi-heure dépassé Bourg-la-Reine, et monté la côte de Sceaux. Leur train ne diminua pas de vitesse en traversant la petite ville, et il eût fallu un œil bien exercé pour distinguer au passage l'admirable personne qui était mollement étendue dans le fond de la voiture. Cette calèche, conduite par Alfred de l'Estorade, et qui roulait alors sur le sable fin d'un parc magnifique, amenait madame de Vas Concellos au château que nous allons décrire.

Entre Fontenay-aux-Roses et le Plessis, au pied d'une colline boisée dont les allées à haute futaie descendent de différents points vers un parterre de fleurs artistement disposées, est assis un château à l'italienne aussi grandiose qu'élégant. Son péristyle à colonnes d'ordre composite, ses douze fenêtres du premier à lignes prolongées et à sculptures pleines de caprices et de goût à la fois, ses croisées du

second ornées à la façon Renaissance, sa toiture en terrasse garnie de vigne vierge forment un ensemble qui doit satisfaire en même temps les amateurs de l'art et du comfort. Si d'abord la vue est flattée par l'harmonie des diverses parties de cette délicieuse habitation, on comprend ensuite avec plaisir au second coup-d'œil que l'intérieur doit être composé d'une de ces longues galeries-salons et de plusieurs de ces petits appartements qui l'emportent de beaucoup sur les grandes salles carrées et hautes de plafond qu'habitaient le gentillâtre de Picardie aussi bien que le prince du sang royal sous Louis XIV.

L'intérieur, en effet, répond à l'idée qu'on s'en est faite. Le rez-de-chaussée est divisé en trois pièces oblongues, une salle à manger à colonnes en marbre blanc, à parquet en mosaïque, à plafond lambrissé d'or, une salle de billard aux panneaux peints à fresque, et un office rempli de bahuts en ébène, où la porcelaine vieux-Sèvres joûte de coquetterie et

de *rococo* avec la porcelaine de Chine la plus délicieusement grotesque. Le premier n'est composé que d'une galerie de tableaux flanquée de deux chambres de repos, l'une tendue en soie bleue, l'autre en châlis blanc. Dans cette galerie, les paysages de Salvator-Rosa sont côte à côte avec ceux de Paul Huet, les sublimes prairies flamandes de Paul Potter n'écrasent pas de leur supériorité la vallée d'Auge peinte par Brascassat, des portraits de Titien regardent sans dépit la délicieuse odalique d'Ingres, une *Cène* de Paul Véronèse côtoye sans l'écraser la *Procession de la madone du Cimabué*, par Eugène Goyet, et le *Triomphe de Trajan* de Delacroix ne pâlit pas en face d'une bataille de Rubens. Au second, c'est le mystère, c'est l'amour : des boudoirs en rotonde meublés de sofas, et dont les jalousies baissées, les rideaux épais, les portières en tapisserie ne laissent parvenir aucun bruit du dehors, des *retiri* parfumés et éclairés de jour comme de nuit par des bougies de diverses couleurs, en

un mot de quoi satisfaire aux désirs les plus extravagants de la coquette la plus capricieuse.

Madame de Vas Concellos n'accorda qu'un regard distrait à une partie des richesses que nous venons d'énumérer. Après avoir salué avec une grâce enchanteresse Jacques Patru qui l'attendait sur le perron du château, après lui avoir débité du bout des lèvres quelques compliments d'une politesse exquise, madame de Vas Concellos accepta avec empressement le repos que Jacques Patru lui offrit, pour se remettre des fatigues d'un voyage de quarante-cinq minutes. Elle traversa rapidement la galerie, se dirigea vers le boudoir bleu qu'elle entrevoyait de loin, et s'arrêtant sur le seuil :

— Messieurs, dit-elle aux deux cavaliers qui l'avaient accompagnée jusque-là, je suis à vous dans une heure.

C'était une reine qui congédiait ses courtisans.

Alfred de l'Estorade et Jacques Patru la quittèrent ensemble.

Quand ils furent descendus dans le parc, ce fut Jacques Patru qui parla le premier.

— Qu'elle est belle! dit-il, mais qu'elle est fière!

— Que veux-tu, cher, répondit Alfred, il faut la prendre comme elle est. Puis, avec un ton dégagé, et dans l'intention évidente de détourner la conversation, il ajouta : A propos, comment trouves-tu ce château?

— Fort beau, répondit Jacques réprimant un reste d'émotion, mais fort insignifiant; excellent pour ce que j'en veux faire, détestable pour ce que j'en ferais s'il m'appartenait.

— Que veux-tu dire? Explique-toi, continua Alfred.

— Rien de plus facile, reprit Patru. Cet édifice est beau comme ligne d'architecture, ses proportions me semblent bien gardées; mais que signifie l'intérieur? Des salles énormes pour des laquais, des salons vides d'intérêt pour les maîtres; du luxe et puis encore du luxe, et point de vraie richesse. Que

dis-tu, toi-même d'une belle tête sans esprit?

— Es-tu fou d'apprécier ainsi un lieu délicieux, plein d'élégance et de comfort?

— Mais, ce comfort, à quoi sert-il pour la véritable vie de l'homme, celle de l'âme, du génie? à tout émousser, tout affaiblir, tout éteindre, à favoriser les lâchetés de l'existence physique, à féminiser l'homme.

— Cher, tu t'abuses singulièrement, ce comfort sert à toutes les jouissances du corps et des sens, et ce bien-être, à son tour, réagit sur l'âme et le génie; il rend l'âme plus calme et plus tendre, il rend le génie plus libre et plus actif, car il le dégage de tous les embarras matériels qui l'entravent dans les conditions inférieures. Ne sais-tu pas, toi, poète, artiste, que le comte de Buffon n'écrivait ses belles pages qu'en manchettes de point d'Angleterre, et que le chevalier Gluck faisait répéter ses opéras en habit de soie et en épée à gros nœud de ruban?

— Je sais aussi que Mozart et J.-J. Rousseau

ont fait leurs chefs-d'œuvre dans un cinquième étage. Il est vrai qu'ils les eussent également composés dans un château, s'ils eussent été plus riches. Le génie nous suit partout, dans un cachot ou sur le trône. Mais je suppose l'un ou l'autre propriétaire de ce beau domaine, Mozart, par exemple ; que penses-tu qu'il aurait fait de cette vaste salle à manger, dont les colonnes en marbre blanc soutiennent un si beau plafond ?

— Parbleu, répondit Alfred en riant, ce que tu en ferais toi-même : une salle de concert, n'est-ce pas ?

— Eh ! oui, une salle de concert, un temple à tous les sentiments divins qui naissent de l'harmonie !

— Et où dînerait-on, avec tes concerts ? demanda Alfred.

— Où l'on voudrait, où l'on pourrait ! s'écria Jacques s'échauffant par degrés. Qu'importe le corps quand l'âme est ravie dans les cieux, quand l'homme n'appartient plus à la

terre ! Oui , j'y ferais une salle de concert , et là je rassemblerais les musiciens les plus habiles, je réveillerais les chefs-d'œuvre des Léo, des Durante, des Pergolèze, des Marcello, des Gluck ; on les exécuterait devant *elle* et moi ; nous serions tous deux seuls devant notre orchestre immense ; nous éprouverions ensemble les impressions tendres ou sublimes , ensemble nous nous élancerions sur les ailes de la mélodie jusqu'aux régions célestes, nous en descendrions ensemble pour planer avec l'harmonie sur tous les phénomènes de la nature , les torrents , les tempêtes, les mers soulevées , les volcans en courroux ! Conçois - tu ces sensations , ce délire , et la félicité de deux êtres sympathiques qui les éprouvent à la fois !...

— Fort bien , fort bien , interrompit Alfred, mais je trouve passablement égoïste de les goûter seuls avec ta belle.

— Tu me calomnies trop vite , je n'ai pas tout dit : j'ai plus d'amour pour mes semblables que tu ne penses. Après avoir savouré

ces délices, j'en ferais un moyen d'éducation public et de bonheur national. La musique est une source de jouissances dont l'accès est à peu près interdit au peuple; et pourtant quelle influence elle aurait sur lui, sur sa moralité, sur sa civilisation, si on savait employer cet art à propos, et le faire agir sur ses organes!

— Ah! te voilà législateur! bravo, bravissimo!

— Et pourquoi pas? serais-je donc le premier qui eût employé ce moyen pour rassembler les hommes, les policer, leur imposer des lois bienfaisantes? Sans parler des Orphée, des Amphion, de toutes ces traditions mythologiques dont vous riez, vous autres, aujourd'hui; la harpe des Bardes n'était-elle pas sacrée en Ecosse, comme le psaltérion en Palestine? Mais, à tout prendre, j'ai de moins hautes prétentions, moi : je dis seulement que je rassemblerais de temps en temps le peuple de mon voisinage, que je leur ferais entendre de la musique par gradation de science et

d'élévation, selon les progrès de leur intelligence, commençant par le simple pour arriver au composé. A mesure qu'ils comprendraient et qu'ils se montreraient sensibles, je les initierais à des œuvres plus savantes, et je les amènerais ainsi jusqu'à sentir les beautés de Don Juan, du Freyschutz et de Guillaume Tell.

— Mais voilà vraiment une idée admirable; et si, par hasard, ils allaient aimer mieux le plain-chant de la paroisse ou le vaudeville du cabaret?

— Peut-être au commencement, répondit Jacques, sans relever l'épigramme d'Alfred, mais peu à peu le goût s'infiltre, les sens obtus se dégagent, s'éveillent, se passionnent; ce qui n'était qu'un bruit devient un langage, qu'une sensation un sentiment, qu'une habitude un plaisir. Mon petit peuple élève son intelligence jusqu'à ces jouissances immatérielles, devient meilleur, plus doux, plus religieux; son éducation musicale est commencée, et mon village devient un village modèle

en France; le tout, grâce à la musique et à mon institution des concerts progressifs. Ne trouves-tu pas que ce résultat vaut bien celui des dîners splendides?

— Mille fois mieux sans doute, et pourtant je regrette que mon nouvel Amphion, après avoir charmé les oreilles de son peuple, ne l'invite pas à quelque rafraîchissement sur l'herbe. Les pelouses de ce parc pourraient bien servir...

— Tu crois plaisanter, Alfred; eh bien! si j'étais le possesseur de ce château et de la grande fortune qu'il suppose, oui je donnerais de ces fêtes champêtres; j'y assortirais la musique convenable, et les hautbois de la Suisse y feraient entendre les ranz des vaches les plus naïfs, tandis qu'on s'abreuverait du lait de mes étables.

— Cher berger du Lignon, quel dommage que tu ne sois pas né sur le fleuve de Tendre aux beaux jours de d'Urfé et de l'aimable Scudery!

— Tu ne me regardes que d'un côté, repartit Jacques, c'est plus commode pour la plaisanterie; mais sache que ce tendre pasteur deviendrait bientôt un généreux guerrier, un sévère moraliste. Tantôt les fanfares de Gluck éclateraient au milieu des délices du parc, et l'air : *Votre général vous appelle* changerait tous ces plaisirs en enthousiasme belliqueux; tantôt je ferais tonner devant ce peuple heureux *la marche au supplice* d'Hector Berlioz, et, au lieu de courir un jour à des spectacles sanglants comme une troupe de Cannibales, il frémirait de la cruauté des bourreaux et apprendrait à haïr les tyrans.

— Mais ce que tu dis est vraiment prodigieux, tu réalises tous nos opéras. Et ces longues écuries si bien remplies, si bien tenues, qui sont dans l'aile qui suit la salle à manger?

— Changées en jolies chambres. Dans chacune d'elles un pupitre au lieu d'un ratelier.

— J'entends, tes musiciens...

— Auraient là leurs appartements, inter-

rompit Jacques vivement; ne valent-ils pas mieux que des chevaux de course ; et le club Jockey ne doit-il pas faire place à celui des arts?

— Rien de mieux. Et ces larges serres dans l'autre aile du bâtiment?

— Je les laisserais pour les femmes : il y a sympathie entre elles et les fleurs; ce sont, les unes et les autres, les plus belles créations de Dieu.

— Charmant! s'écria Alfred en ne dissimulant plus sa gaîté ; j'estime que tu ne ferais pas mal un rôle de petit prince d'Allemagne dans un vaudeville de M. Scribe. Mais réponds-moi, cher, crois-tu que tout ce faste des beaux-arts, si agréable aux yeux et aux oreilles, contribue pour beaucoup au bonheur de son possesseur?

— Il contribue du moins à l'honneur de sa vie, quand il n'est que riche; et à sa gloire, lorsqu'il a du génie,

— Eh quoi! tu te paies encore de ces grands mots! reprit Alfred en riant. Qu'est-ce que la

gloire, je te prie? Je pensais que tu avais laissé tomber ces idées creuses sur le seuil du collége. Postérité, gloire, immortalité! ah! ah! ah! quelle illusion! Crois-moi, la plus solide des renommées est celle dont on jouit de son vivant, et surtout la renommée de l'opulence. Ainsi Fouquet sous Louis XIV, Bernard sous la Régence, Beaujon sous Louis XV, Thelusson sous Louis XVI, et trois ou quatre banquiers de nos jours...

— Oses-tu bien confondre, dit Patru avec une sorte d'indignation, ces renommées-là avec la gloire? Que m'importe qu'on me nomme dans cent ans, si ce n'est avec admiration? Qu'est-ce que la renommée de la richesse auprès de celle du génie? Et puisque tu cites des opulents célèbres, quel homme de cœur n'aimerait mieux avoir été Racine que Fouquet, Voltaire que Bernard, Gluck que Beaujon, et Grétry que Thélusson?

— Cher, ne t'échauffe donc pas; j'ai le plus profond respect pour la gloire et pour les ta-

lents qui la donnent, répondit Alfred redevenant diplomate; mais encore une fois le comfortable a du bon, et la richesse qui le procure n'est pas sans charme.

— O siècle du positif! interrompit encore une fois Patru avec chaleur; siècle d'or et de boue, que la langue que tu parles est âpre à mes oreilles! Alfred, tu ne me convertiras point. Je vis de l'imagination, de la pensée, de l'idéal : ce sont là mes aliments, et ils ne s'achètent pas, ceux-là! Je suis plus riche que toi : je vis pour *elle*... c'est mon principe et ma fin, c'est mon ressort et ma flamme. Sans l'art plus d'idées dans mon cerveau; sans *elle* plus de sentiment dans mon cœur!

Aussi, ajouta-t-il après un moment de silence, et d'un air profondément convaincu :

— Aussi j'y suis bien décidé, aujourd'hui la vie, et demain la mort.

LA TRAHISON.

VI

Durant cette longue conversation, Alfred et Jacques avaient parcouru une partie du jardin anglais, qui s'étendait, avec la variété de ses plantations et par les mille sinuosités de ses allées, jusqu'à un quart de lieue environ du château. Quand ils revinrent sur leurs pas,

ils aperçurent, à la fenêtre du boudoir bleu, la noble et belle figure de madame de Vas Concellos. Ce leur fut comme un signal de retour : ils rentrèrent. Aussi bien les invités commençaient à arriver, et la présence de Jacques Patru devenait nécessaire. Les invités étaient pour la plupart des habitués du salon de madame de Vas Concellos : quelques gentilshommes sans emploi, mais non sans une certaine fortune ; des parasites à vingt mille francs de rente, sorte de gens qui ont assez d'aisance pour avoir voiture, pour être habillés richement, pour mener un certain train au dehors, mais qui n'ont ni domaines ni propriétés, ni maisons de ville, ni maisons de campagne, qu'on reçoit, mais qui ne reçoivent jamais ; enfin des désœuvrés, c'est-à-dire de beaux jeunes gens frisés, pommadés, lustrés, épinglés avec soin, bien cravatés et bien sanglés, race impérissable qui s'est appelée, selon les temps, petits-maîtres, beaux-fils, incroyables, et qui s'intitulent maintenant *dandies*.

Jacques fut fort embarrassé des félicitations qu'on lui prodigua. Il commençait à sentir que son rôle serait difficile, et ce rôle lui répugnait d'ailleurs. Comment répondre à ces mille questions qu'on lui faisait de toutes parts sur la valeur de son château ? Comment affronter ces flatteries qui ne revenaient qu'à des millions fictifs ? Comment accepter ces remercîments qu'il ne méritait que pour un jour ? Quelle gratitude exprimer pour ces offres de service qui ne s'adressaient qu'à un coffre-fort absent ? Heureusement Alfred de l'Estorade comprit la position perplexe où se trouvait Jacques Patu, et vint le délivrer de la lourde reconnaissance de ses invités. En homme habile, il sut dérouter la curiosité : ses réponses évasives, son langage des roués de bon ton, ses expressions, finement entremêlées de louanges et d'ironie, maintinrent les plus acharnés ; et bientôt on le laissa libre aussi, et chacun alla se placer auprès de madame de Vas Concellos, dont la beauté et l'esprit, joints à une

aisance parfaite, attirèrent comme toujours l'attention générale. Elle sembla donc réellement présider à la fête, et son amour-propre flatté permit à Jacques Patru de s'éclipser, et, au milieu de cette foule, de ne s'occuper que d'elle seule.

Tout allait selon les désirs d'Alfred de l'Estorade : le dîner, habilement commandé, splendidement servi, la salle magnifique où il se donnait, le parfum des fleurs qui entouraient la table, le fumet des plats, les fumées du vin, tout ce luxe matériel, si nul aux yeux d'un seul, si goûté par chacun des invités, occupa la plus grande partie d'une soirée qu'Alfred voyait s'avancer avec joie, que Jacques voyait s'écouler avec douleur.

Le dîner achevé, Patru, dont la figure pâle et mélancolique contrastait vivement avec les visages incandescents des convives, prit pour la première fois la main de madame de Vas Concellos, et la conduisit dans un salon, où un concert était préparé, et

dont les fenêtres ouvertes laissaient voir la resplendissante illumination du parc. Puis, comme il se sentait trop ému pour prodiguer devant tous un encens banal à une femme qu'il adorait saintement, il alla se mêler à un groupe qui écoutait un quatuor de Beethowen. Alfred, au contraire, vint hardiment se placer sur le canapé où s'était assise madame de Vas Concellos, en s'efforçant de détourner son attention de la musique pour l'arrêter aux galanteries qu'il lui débitait en abondance. Au quatuor succéda l'inévitable chanteur de romances, dont la vue impressionna péniblement Jacques Patru, mais qui fut salué par l'assemblée d'un murmure d'approbation. Le chanteur conquit tous les suffrages, moins cependant celui de Jacques Patru.

Depuis quelques instants même ce dernier donnait des signes non équivoques d'impatience ; ses mains se promenaient sur ses genoux avec acharnement; ses joues étaient

devenues pourpres; ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé. Enfin, quand l'impitoyable chanteur eut terminé son chapelet, lorsque sa dernière roulade eut été se perdre dans les applaudissements de l'assemblée, Jacques s'élança impétueusement au piano, et sans donner le temps aux chuchottements de s'apaiser, il lança ses doigts sur le clavier, qui retentit aussitôt d'accords larges et majestueux. Bientôt le silence se rétablit; la brusque apparition du virtuose et son visage inspiré piquaient la curiosité des auditeurs, et chacun prêtait l'oreille avec une merveilleuse attention. Après un prélude brillant, dans lequel les notes élevées s'entresuivaient avec une rapidité et une précision admirables, tandis que des basses vigoureuses asseyaient l'harmonie, on entendit sortir un chant simple, naïf, passionné; celui-là n'appartenait pas à Jacques Patru : c'était le chant de Zerline au second acte de Don Juan. Mais cette mélodie semblait s'exhaler de l'âme de Patru; ces accords

délicieux devenaient les siens tant il les disait avec amour. Un murmure de plaisir sortit de toutes les bouches, et fut aussitôt réprimé par la crainte de perdre une seule de ces notes magiques. Patru ne s'était pas mis au piano pour faire admirer son talent. Dans tout ce monde qui l'entourait, il ne voyait qu'une seule personne ; c'était à elle qu'il voulait parler, et il empruntait à la musique ce qu'elle a d'expression suave et amoureuse, pour lui faire comprendre un secret que ses lèvres n'avaient pas osé lui révéler. Bientôt à ces phrases touchantes succédèrent des phrases capricieuses et comme entrecoupées de plaintes et de soupirs ; puis vint un *andante* dont la mélodie indécise était, dans la pensée de l'artiste, l'expression d'une douce et vague espérance. Une larme brilla sous la paupière du malheureux Patru ; mais ici son regard, qui se détachait à chaque instant des touches de son piano pour aller se reposer sur la belle figure de mada-

me de Vas Concellos et y puiser l'inspiration, venait d'être douloureusement frappé : il l'avait vue distraite et livrée toute entière à la conversation de l'Estorade. En un instant ses doigts s'arrêtèrent; il laissa lourdement tomber ses bras à ses côtés, et inclina la tête sur sa poitrine.

Le dialogue vif et animé qu'échangeaient entre eux l'Estorade et madame de Vas Concellos ne les occupait pas tellement qu'il empêchât les sons du piano d'arriver à leur oreille comme un murmure confus, et l'interruption subite de ce bruit leur fit détourner rapidement la tête. L'Estorade courut vers Jacques Patru, et, lui prenant la main, il la serra fortement en s'écriant, de manière à être entendu de tous les assistants :

— Pauvre garçon, il a succombé comme un devin sous le dieu qui l'agitait!

Les applaudissements que la surprise avait retenus éclatèrent aussitôt de toutes parts; les uns applaudissaient parce qu'ils étaient

émus, les autre parce qu'ils se faisaient un devoir de le paraître, et tous croyaient à l'heureuse influence de ces bravos sur les fibres de l'artiste. Patru sortit enfin de son assoupissement, mais son regard demeura morne et abattu : il n'avait rien entendu, il ne se rappelait rien. Il quitta le piano comme il eût quitté un siége placé dans le coin le plus reculé du salon, sans se soucier du spectacle qu'il donnait, sans penser même qu'il se donnait en spectacle. L'Estorade l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée qui livrait un passage à l'air frais de la nuit et aux émanations parfumées du jardin ; alors seulement Patru parut se reconnaître.

—Que te disait-elle, lui demanda-t-il d'une voix altérée? au moins te parlait-elle de moi?

— Je puis te le jurer, mon cher Jacques, c'est de toi que nous causions.

En ce moment, madame de Vas Concellos s'avançait vers eux, le sourire sur les lèvres, mais sa démarche était visiblement

empruntée, et dans son sourire il y avait à la fois de l'ironie et de la pitié. Cette femme, qui possédait si parfaitement les habitudes du grand monde, cette femme qui louait mieux qu'une autre, qui mieux qu'une autre savait dire ces jolis riens qui semblent quelque chose parce qu'ils partent d'une bouche charmante et s'adressent à l'amour-propre, paraissait hésiter cette fois à rompre le silence. Cependant n'était-elle pas le premier personnage de la fête ; et lorsque chacun des invités avait payé son tribut d'éloges, ne devait-elle pas à son tour quelques paroles de remercîment à l'artiste ? Enfin elle laissa lentement tomber ces mots que Jacques écoutait en frémissant :

— Monsieur Patru, cette soirée a été un enchaînement continuel de merveilles, de surprises ; vous y avez mis le comble en nous faisant connaître votre talent. J'avais ouï parler de votre supériorité musicale, mais j'étais loin de m'attendre à trouver en vous un

grand artiste dans toute l'acception du terme.

Ces derniers mots furent prononcés plus lentement et avec une inflexion de voix toute particulière. Pour ceux qui n'étaient point dans le secret, madame de Vas Concellos parut ainsi appuyer sur la note sensible de la phrase ; sa véritable intention ne pouvait être comprise que de l'Estorade qui eut besoin de toute sa diplomatie pour retenir un sourire de contentement. Quant à Jacques, il était retombé dans son abattement, non pas qu'il cherchât un sarcasme caché dans les paroles qui lui étaient adressées, mais parce qu'il voyait s'évanouir sans retour le bonheur qu'il avait rêvé. Ce jour pour lequel il avait sacrifié le repos et la santé, ce jour était venu, il s'était écoulé, il touchait à sa fin, et que lui avait-il rapporté pour prix de ses sacrifices ? qu'avait-il obtenu de son idole ? quelques remerciements et de froides félicitations sur ce qu'elle n'avait ni compris, ni même écouté.

Cependant l'impression produite par cette scène ne s'était pas encore dissipée ; les assistants se regardaient entre eux, et chacun semblait demander à son voisin quelle contenance il devait garder dans une occasion que n'avait point prévue le code de la politesse et des salons. Madame de Vas Concellos fit remarquer à l'Estorade cette position délicate.

— De grace, monsieur, lui dit-elle à voix basse, conduisez quelqu'un au piano, faites dresser des tables de jeu, occupez les yeux et les oreilles, je suis lasse du pitoyable rôle que nous jouons.

L'Estorade jouissait du dépit de madame de Vas Concellos ; sa vengeance avait réussi, mais il n'entrait pas dans ses vues de la pousser plus loin. Satisfait de lui être devenu nécessaire, il s'inclina gracieusement devant elle et s'empressa d'accomplir ce qui lui était demandé. Il excusa son ami auprès des invités ; il mit tout sur le compte d'un système nerveux extraordinairement sensible; puis il alla pren-

dre la main à un grand jeune homme à l'air languissant, aux cheveux blonds et bouclés, qui ne fit de résistance que juste ce qu'il en fallait pour se faire prier. Ce grand jeune homme était un génie de salon, il composait des mélodies à la façon de Schubert, il en composait beaucoup, et en le mettant au piano Alfred savait qu'il l'occuperait long-temps. La bouillotte, le wicht ne manquèrent point de partisans, et madame de Vas Concellos se plaça elle-même avec empressement à une table d'écarté.

Alfred de l'Estorade revint alors vers Patru, toujours insensible à ce qui se passait autour de lui.

— Eh bien! cher Jacques, ne te sens-tu pas rafraîchir par cette brise qui caresse ton front? l'éclat de ces verres de couleurs qui chatoient au milieu de la verdure n'a-t-il pas réjoui tes yeux et ramené le calme dans ton cœur?

— Que disait-elle?

— Mon Dieu, ce qu'elle t'a dit à toi-même,

à toi le héros de cette fête comme elle en est la reine.

— Oh ! oui, jamais je ne l'avais vue aussi belle ; mais pourquoi a-t-elle détourné de moi ses regards ? Je les trouvais si doux, je sentais si bien, sous leur influence, mon génie éclore et l'harmonie ruisseler sous mes doigts ! Alfred, je ne lui ai pas encore parlé ; il faut que je lui parle : tout ceci va finir, et que serai-je demain pour oser lever mes yeux sur elle ? Il le faut, te dis-je, sans elle je ne puis rien !

Et l'Estorade sentit sa main délicate craquer sous l'impression convulsive qu'il connaissait déjà.

— Parle-lui donc si tu peux, dit-il en se dégageant de son étreinte ; mais quittons cette fenêtre, et reparais au milieu de tes invités, car vraiment, à nous voir ainsi tous les deux, on croirait que c'est moi qui suis l'amphytrion.

Alfred de l'Estorade sourit intérieurement à cette épigramme que Jacques n'était pas en état de comprendre ; puis il alla se mêler aux

groupes, tandis que le pauvre musicien s'asseyait machinalement en songeant aux moyens d'entretenir madame de Vas Concellos.

Minuit allait bientôt sonner; déjà les brillantes illuminations pâlissaient, et chaque minute apportait un nouveau vide dans la symétrie des ifs et des guirlandes de feu : d'ailleurs des éclairs nombreux sillonnaient au loin l'horizon, et la brise qui tiédissait annonçait l'approche d'un orage. Chacun des invités saisit avec empressement l'occasion de mettre fin à cette soirée, et prit poliment congé de l'hôte. Au demeurant, qu'avaient à regretter tous ces gens? ils avaient eu des mets délicats, des vins recherchés, un concert, une illumination ; il n'en était pas un qui ne dût être satisfait.

Mais quel événement avait donc amené un changement dans l'attitude et les sentiments de madame de Vas Concellos? Pourquoi cette femme qui, pendant tout le jour, avait paru se laisser entraîner si bénévolement au cours de ses impressions, semblait-elle revenue tout

à coup à son état de froideur et d'immobilité naturelles? Pourquoi ce cœur blasé, qui pour un instant s'était repris aux douces illusions de la jeunesse, venait-il de revêtir de nouveau cette cuirasse de glace, enveloppe ordinaire de tous les cœurs flétris ou trompés? Toutes ces questions se pressaient dans la tête de Patru : il ressemblait à un homme qui, ayant gravi quelque haute montagne et embrassé de l'œil, au sommet, une campagne riante, des arbres en fleurs, des ruisseaux sinueux se détachant sur le fond des prairies, découvrirait tout à coup, à deux pas de lui, un abîme béant prêt à l'engloutir. L'énergie fébrile qui l'avait soutenu jusque-là l'abandonna enfin; il s'approcha encore de la fenêtre comme pour reprendre haleine.

Le parc était désert, les visiteurs avaient fui, fatigués et rassasiés de la journée; le ciel lui-même, comme s'il eût participé à cette lassitude, grondait sourdement par intervalles; après avoir, pendant tout le jour, étalé com-

plaisamment ses tons éclatants et dorés, ses franges ruisselantes de lumière, son bleu d'azur inondé de pourpre, il se faisait sombre et nuageux ; tout était noir et triste ; on n'entendait que le frissonnement des feuilles et, de temps en temps, les roulements lointains du tonnerre ; l'air était lourd, par intervalles seulement le vent poussait ses raffales à travers les arbres, et fouettait le visage du pauvre artiste sans le rafraîchir. Au contact d'une main qui se posa sur son épaule, Jacques Patru se retourna et ressentit une sorte de frisson involontaire en apercevant madame de Vas Concellos souriant, mais d'un sourire dont il ne put deviner le sens.

— Eh bien, lui dit-elle, il paraît, monsieur, que vous n'êtes éloquent qu'à l'aide d'un clavier ; pour s'exprimer votre âme a-t-elle toujours besoin d'une langue notée ? Voyons, parlez-moi donc, monsieur ; est-ce que vous avez peur la nuit ?

Ces paroles tombaient sur le cœur de Jac-

ques Patru comme autant de gouttes d'eau glacée. L'exaltation naturelle de sa tête était trop peu en rapport avec cette plaisanterie mondaine, avec ce sarcasme finement déguisé que certains salons parisiens réclament comme une arme à leur usage. Il balbutia quelques paroles inintelligibles pendant que madame de Vas Concellos reprenait, presque sans attendre sa réponse :

— Faites-moi donc au moins, monsieur, les honneurs de votre salon; n'êtes-vous pas ici chez vous? y avez-vous dépensé dans la journée tant d'imagination qu'il ne vous en reste plus pour la finir? Dites-moi, monsieur, vos pensées en musique, si cela vous convient; si vous ne savez pas parler, chantez, au moins.

Patru ne répondit pas.

— Alors, monsieur, continua madame de Vas Concellos, puisque vous ne paraissez pas disposé à me garder plus long-temps, permettez-moi de me retirer. M'offrirez-vous au moins votre main? Allons, monsieur, le génie

n'exclut pas la politesse. Il y a parmi les musiciens des gens bien nés. Gluck était chevalier.

Patru fit un geste de désespoir, et ne trouva dans sa détresse qu'un seul mot :

— Madame !

— Désirez-vous donc que je reste ? Parlez alors. En vérité, vous faites un emploi trop général du silence. Alors permettez-moi de faire les honneurs de chez vous. Voici un fauteuil, monsieur.

Elle approcha un fauteuil de la croisée, et fit signe à Patru de s'asseoir :

— Causons, monsieur, reprit-elle.

— Oh ! oui, je veux vous parler, s'écria Patru.

Mais tant de pensées se heurtaient dans sa tête, tant d'impressions long-temps contenues demandaient à se faire jour à la fois, que sa bouche était incapable de leur livrer passage. Jacques Patru se trouvait en tête à tête avec madame de Vas Concellos, et il avait oublié ces prières d'amour, ces mots brûlants, ces

protestations passionnées qu'il prodiguait jadis à l'informe image pétrie par ses mains.

— Sans *elle* je ne puis rien, dit-il en se frappant douloureusement le front.

Puis il fixa les yeux sur madame de Vas Concellos : elle faisait un geste d'impatience et de dédain.

— Et elle ne m'aime pas ! continua Jacques d'une voix altérée, tout va finir et je vais retomber dans les ténèbres ! Oh ! que faut-il donc faire pour attirer sur moi ses regards? dites-le moi, par grâce, madame? Mon âme et mon corps, j'ai tout usé pour vous ; que puis-je sacrifier encore?...

Madame de Vas Concellos avait depuis quelques minutes les yeux fixés sur les aiguilles de la pendule en bronze florentin qui décorait la cheminée du salon : les aiguilles marquaient minuit. Alors saisissant le bras de Jacques Patru :

— Voyez, monsieur, il est minuit; vous m'aviez *louée* pour la journée, et maintenant je suis libre.

Il y avait, lorsqu'elle prononça ces mots, tant de mépris sur son visage, tant d'ironie dans son regard, qu'un éclair de raison traversa l'âme du malheureux artiste.

— Expliquez-vous, madame, dit-il en arrêtant madame de Vas Concellos qui se levait.

— Vous êtes l'auteur de la comédie, et vous demandez que je l'explique. Est-ce donc moi qui ai voulu tromper et séduire? est-ce moi qui ai caché les haillons de la misère sous un manteau d'écarlate emprunté pour un jour? Mais voici M. de l'Estorade; si vous avez besoin d'explication, questionnez-le, car c'est lui qui m'a tout appris.

Alfred de l'Estorade rentrait alors au salon; Jacques Patru s'élança vers lui, les poings serrés avec force l'un contre l'autre. Ses traits étaient bouleversés, on pouvait compter les battements de son cœur par le battement des veines de son front. Le diplomate frissonna, et malgré la présence d'une femme, il perdit contenance.

— Tu te jouais donc de moi, misérable! cria Jacques.

Il ne put en dire davantage, il ne put franchir en entier l'espace qui le séparait de l'Estorade, et, avant de l'atteindre, il tomba à la renverse, pâle, haletant, sans connaissance.

LA VEILLE DE LA RUINE.

VII

Les choses avaient repris leur cours ordinaire : madame de Vas Concellos était rentrée dans sa vie de luxe, de dissipation et d'attente. Alfred de l'Estorade continuait à la voir de temps en temps avec des alternatives de galanterie et de sarcasme mitigé; madame de

Vas Concellos ne devinait point le mot de l'énigme, et le diplomate était trop fin (conséquence naturelle du métier qu'il exerçait) pour avoir la maladresse de le lui dire; Jacques Patru seul était disparu de la scène. Jamais, depuis le jour de son apothéose, le nom de l'artiste n'avait été prononcé; madame de Vas Concellos se taisait par dédain ou par oubli peut-être (l'oubli, dernier terme du dédain); Alfred se taisait, parce que son honneur se trouvait engagé à se taire, et qu'il n'était pas assez fort, quoique fin et diplomate, pour n'avoir point de remords.

Les soirées de madame de Vas Concellos se faisaient plus brillantes que jamais; à ces soirées hebdomadaires, tout ce que la société compte d'hommes élégants et distingués, c'est-à-dire tous les désoeuvrés qui, sûrs du présent et de l'avenir, ne cherchent qu'à passer le temps gaîment, se pressaient autour d'elle avec tout l'enthousiasme qu'excite ordinairement une femme belle, qu'on sait ne pas être

invincible et qu'on voudrait vaincre. Jacques Patru n'était plus qu'un épisode insignifiant dans cette existence toute tissue de prodigalités et d'imaginations féeriques. La trame s'était renouée ; l'onde, un instant troublée par le jet d'un caillou, avait repris son cours tranquille; l'idole s'était replacée sur son piédestal, et elle attendait. Je ne vous affirmerai pas qu'elle fût heureuse, mais, en vérité, je ne prendrai pas sur moi de vous la déclarer misérable; je sais bien que, pour engager à la vertu et pour détourner du vice, on a inventé ce mot-ci : la honte; mais j'ai vu tant de ces femmes que le monde méprise porter légèrement leur couronne d'épines, et monter gracieusement leur Calvaire, qu'en pareil cas, je crois que le mieux est de s'abstenir, et de laisser aux siècles futurs la charge de décider la question. Je dois dire, du reste, que rien ne trahissait en madame de Vas Concellos la moindre indécision, le moindre doute. Quoiqu'on affirmât que sa position devenait de plus

en plus inquiétante, qu'elle en était réduite aux expédients, aux atermoiements, aux promesses, aux prières mêmes, choses horribles pour une pareille femme, et qui expliquent le suicide, toujours est-il qu'elle n'en conservait pas moins son sang-froid ; elle se drapait avant de tomber sans doute, mais si bien que l'œil le plus exercé n'eût pu distinguer la comédie de la réalité. Comme les gladiateurs romains, avant de mourir elle adressait son salut et son sourire au public.

Alfred de l'Estorade était un des plus opiniâtres à observer les phases périclitantes de cette fortune qui croulait. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, par suite des obstacles qu'il avait rencontrés, son caprice était devenu une idée fixe; il avait désiré autrefois madame de Vas Concellos, maintenant il la voulait, il la voulait à tout prix! Aussi avait-il calculé admirablement ses moyens stratégiques ; la poursuivre de ses empressements, c'était maladroit, il aurait eu l'air piqué au jeu, l'amour-propre

de cette femme devait triompher. Avec une profondeur digne des plus grands modèles en ce genre, il se renferma dans une réserve toute diplomatique : il parlait peu et avait bien soin qu'on ne surprît jamais son regard tourné vers celle qu'il convoitait. S'il y avait eu d'autres femmes qu'elle dans le salon de madame de Vas Concellos, il n'aurait pas manqué de papillonner autour de ces femmes. Impossible, je pense, d'être plus adroit, et tous ceux qui connaissent la marche des passions ne manqueront pas d'applaudir à cette recette qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas moins sûre.

Un mercredi (c'était le mercredi que madame de Vas Concellos recevait habituellement), elle jugea à propos de donner à sa réception hebdomadaire plus de solennité que de coutume ; toute sa maison prit pour ce soir-là un air de fête ; sur les marches des escaliers, des orangers s'échelonnèrent et formèrent comme une double rampe de parfums et de fleurs ; le salon fut illuminé, des candelabres

pendaient au plafond, des girandoles brillaient au pourtour de la tapisserie ; dans tous ces apprêts, il y avait un air de parti pris et comme de décor qui n'était pas ordinaire. Alfred de l'Estorade ne manqua pas de venir à cette soirée ; seulement, et pour faire suite au système qu'il avait adopté, il arriva l'un des derniers : cet homme avait la manie de la finesse. Le salon était rempli ; madame de Vas Concellos apparaissait plus magnifique et plus admirable que jamais ; jamais cette belle figure que nous avons décrite n'avait eu plus d'éclat, de transparence et d'entraînement. Sa toilette ressemblait à celle que nous lui avons déjà prêtée : une robe de velours épinglé blanc et un camélia dans ses cheveux noirs. A demi-couchée sur un sofa, elle écoutait cinq ou six jeunes gens groupés autour d'elle : les écoutait-elle? je ne sais, mais elle leur répondait. Sa main balançait un bouquet de violettes encadrées dans un cordon d'œillets de Hollande, et de temps en temps elle en effeuillait un par distraction.

Cette femme, ainsi vêtue, avec son attitude nonchalante, ses sourires gracieux, envoyés à la ronde comme les libéralités d'une reine à son peuple, reproduisait une image qui n'est plus de nos jours, et que les traditions du directoire nous ont léguée ; seulement ici le directoire était devenu plus chaste, plus imposant, plus noble sans cesser d'être séduisant.

Alfred de l'Estorade ne s'approcha pas du groupe, il voulait qu'on l'appelât. Un petit homme, vêtu de noir, qui n'avait pas encore paru dans le salon de madame de Vas Concellos, le prit par le bras sans façon, et le fit pirouetter sur le talon de son soulier verni. Ce petit homme était maigre, étriqué, dans sa tournure comme dans sa toilette. Un physionomiste aurait trouvé en lui des analogies frappantes avec le renard et le chat : son habit remontait dans les épaules et s'amincissait en pointe vers le bas, son pantalon noir descendait à peine à la cheville, et laissait voir dans tout leur éclat de magnifiques bas blancs,

encadrés dans des souliers évidemment neufs, sur lesquels s'épanouissait une énorme rosette de taffetas, signe distinctif des premiers communiants. En voyant cette figure grotesque, Alfred de l'Estorade eut de la peine à réprimer un sourire, malgré tout l'aplomb qu'il prétendait avoir.

— Monsieur? dit le petit homme d'un air mystérieux.

— Monsieur? dit Alfred de l'Estorade.

— Je voudrais vous parler, monsieur.

— Parlez-moi, monsieur.

C'était au masculin la scène de Suzanne et de Marceline dans le *Mariage de Figaro.*

— Vous êtes, monsieur, un des amis de madame de Vas Concellos?

— Comment entendez-vous cela?

— Je l'entends comme on doit l'entendre; je ne prétends pas dire...

Le petit homme s'arrêta.

Alfred de l'Estorade le regarda entre les yeux avec circonspection. A force d'être fin,

nous devons dire que parfois Alfred devenait bête.

— Après, monsieur?

— Je ne sais si je dois continuer, dit le petit homme, que le ton bref et imposant du diplomate effrayait.

— Continuez.

— Au préalable, je désire savoir si vous m'accordez la première conclusion que j'ai posée : êtes-vous un ami de madame de Vas Concellos?

— Cela, monsieur, ne s'appelle point une conclusion, mais des prémisses ; quoi qu'il en soit, conclusion ou prémisses, je vous l'accorde.

— Très bien, monsieur. Madame de Vas Concellos se trouve, par suite de folles dépenses, dans une position gênante, j'oserai même dire très gênante.

— Et que prétendez-vous que je fasse à cela?

— Mais, monsieur, reprit le petit homme, on m'avait insinué que vous vouliez beaucoup

de bien à la dame susnommée; et comme vous êtes riche...

Alfred de l'Estorade ne le laissa pas finir sa phrase, et fut enchanté de deviner la fin d'une énigme qu'un écolier aurait comprise avec quatre mots de moins.

— Je vois ce que vous voulez, monsieur.

Et il s'arrêta pour réfléchir. D'une part, acquitter les dettes de madame de Vas Concellos sans la prévenir, mais en ayant soin qu'elle n'ignorât pas le secret, cela lui paraissait d'une délicatesse parfaitement habile; mais de l'autre les possibilités inconnues du bilan l'effrayaient. Avant de s'engager, il voulut savoir à quoi il s'exposait.

— Combien donc doit-elle? demanda-t-il à son interlocuteur.

— Presque rien pour un homme comme vous, dit celui-ci; cent mille francs au plus.

Alfred de l'Estorade fit une légère grimace, et quitta le bras de l'inconnu.

— Eh bien, monsieur?

— Cent mille francs, monsieur !

— Au plus, monsieur. Que ferez-vous ?

— Je ne paierai pas, monsieur.

— C'est fâcheux, car alors nous serons obligés de saisir demain.

— Saisissez, monsieur.

— Nous saisirons.

Ils se séparèrent ainsi.

La soirée était plus délicieuse que jamais. Madame de Vas Concellos rassemblait tout ce qu'elle avait de charmes et de beauté, comme un avare, qui, avant de rendre le dernier soupir, contemple une fois encore tous ses trésors, et les éparpille devant lui.

— Décidément, se dit Alfred de l'Estorade, cette femme est trop cher.

Et pourtant elle lui semblait bien belle ; pourtant il eût été bien heureux que son regard s'abaissât sur lui exclusivement, pourtant il eût trouvé pour elle des éloges bien enthousiastes, des remerciements bien ardents, de l'amour plein ses deux lèvres, il aurait chanté

sa beauté en vers, il l'aurait décrite en prose; il l'aurait adorée, elle, cette femme qu'on allait *saisir*, à genoux et les mains jointes. Mais cent mille francs, cent mille francs, quand il ne possédait que 50,000 livres de rentes, lui, un diplomate qui par état devait être blasé sur toutes les illusions de la jeunesse, un esprit-fort, un des lévites du grand-prêtre de la rouerie aristocratique. La vanité est au moins de moitié dans l'égoïsme, il avait peur d'être ridicule à ses propres yeux.

Peu à peu, le groupe qui s'était formé autour de madame de Vas Concellos s'augmentait de presque tous les assistants. Dans un salon présidé par une femme, il est rare que les hommes ne gravitent pas comme des satellites vers cet astre principal qui les domine de toute sa force attractive. La conversation s'échauffait par degrés, les voix se croisaient, les paradoxes contradictoires se heurtaient en passant; on se fût cru dans un bureau d'esprit du dix-huitième siècle ou dans une succursale

de l'hôtel Rambouillet. Quoi qu'on en dise, l'hôtel Rambouillet n'est pas mort : comme au temps de Molière, nous avons nos précieuses ridicules, nos beaux-esprits de commande, nos débitants de paroles redondantes, qui prennent pour des idées je ne sais quel cliquetis de mots et de syllabes, une espèce de jargon qui n'est employé que dans de certains lieux et à certaines heures, un argot de convention qui ne s'applique qu'à certaines intelligences. Le langage a comme toujours sa franc-maçonnerie, et les adeptes seuls en ont la clef ou croient l'avoir. Dans ce temps-ci plus qu'en tout autre, le lieu commun règne et gouverne, la rhétorique a envahi le monde; il y a certains mots qui ont cours absolument comme les pièces de monnaie, parce que c'est l'usage, et dont la valeur ne consiste que dans l'idée qu'on s'en fait.

Si on voulait résumer notre époque, la statistique progressive en serait facile à faire : à force de généraliser les choses, on les obs-

curcit; l'éducation nivelle tout comme l'habit, et la supériorité naturelle ne peut se faire jour à travers les fouillis de phrases dont on a soin d'entraver sa marche. Vous avez quelquefois écouté de ces discussions sonores qui retentissent si harmonieusement aux oreilles des écoliers; vous savez comment on abuse de certaines abstractions qui, pour avoir la prétention de résumer tout, ne représentent rien : idéalisme, positivisme, prosaïsme, poésie, intérêts matériels, intérêts généraux, moralisation, classement des sociétés, décadence, scepticisme, incrédulité, un pêle-mêle à ne s'y pas reconnaître. Il semble que chacun prenne au hasard un de ces mots pour guide, et l'adopte pour drapeau; chacun a son système renouvelé d'un autre système : celui-ci croit et soupire, celui-là raille et maudit; les uns veulent avant tout le bonheur du peuple, la répartition des droits, l'allégement de toutes les souffrances, et s'appuient sur les découvertes quotidiennes de l'industrie; les autres gémissent perpétuel-

lement comme les colombes en veuvage : ce sont les poètes, hommes généreux qui passent leur vie à débiter aux nations de charmantes trivialités, toutes parfaitement personnelles ; ils vous diront juste à quel endroit leur cœur a reçu un coup d'épingle, que tel jour leur âme est triste et voilée, que tel autre un rayon de soleil a dilaté leur poitrine. Brochant sur le tout, la médecine est venue, qui, lasse de s'entendre traiter d'ignorante, s'est mise à enfler la voix et à lancer à travers le monde toute sorte de paradoxes fort innocents d'ailleurs, mais qui n'en font pas moins beaucoup d'honneur à leurs inventeurs. La physiognomonie a eu ses disciples, la phrénologie ses apôtres, en attendant qu'elle ait ses martyrs. Il y a des gens qui, dans l'organisation humaine, n'admettent que le cerveau et nient tout le reste ; il y en a d'autres qui n'adoptent que les nerfs et nient le cerveau. Certains préconisent l'estomac comme le siège exclusif de la vitalité, et ceux-là défendent leur opinion par des ar-

guments moitié sérieux, moitié plaisants, ils amalgament la plaisanterie avec la science ; ils citent Broussais et Brillat-Savarin ; ils sont gastronomes et athées, reconnaissent Carême et ne croient pas en Dieu. Au demeurant, tous ces ogres si terribles en matière d'idées sont des créatures parfaitement douces, et, comme le disait J.-J. Rousseau, les meilleurs fils du monde ; ils obéissent à un besoin de parler, et se couchent le soir en se promettant bien de recommencer à dire le lendemain ce qu'ils ont dit la veille.

Dans la conversation qui se tenait autour de madame de Vas Concellos, il y avait un peu de tout cela à la fois. Des artistes parlaient phrénologie, des musiciens philosophie humanitaire, des avocats de toutes choses en même temps. Madame de Vas Concellos seule ne disait rien ; son rôle, à elle, était d'être belle et d'avoir l'air d'écouter, et elle s'en acquittait à merveille. Or, au milieu de ce conflit de vanité, de médiocrité, de niaiserie en contact,

un mot fut jeté qui réunit en faisceau toutes les attentions et éveilla toutes les capacités, le mot folie. Après le génie, la folie est bien certainement le plus beau sujet de déclamations qui se puisse rencontrer ; là toutes les opinions sont de mise, on a le droit de faire de l'imagination à peu de frais. Qu'est-ce que la folie? Nul ne le sait, et par conséquent tout le monde peut le savoir. Admirable matière à bouts rimés en prose. Un médecin de campagne vous dira tout simplement que c'est une lésion au cerveau, oubliant qu'il prend l'effet pour la cause, et qu'il ne suffit pas de reconnaître une blessure, mais qu'il faut dire comment la blessure s'est faite; un poëte, que c'est le trop plein de l'imagination qui déborde, et que, comme dans certaines maladies, la pléthore amène la paralysie. D'autres, sans traiter la question au fond, se rabattront sur cette vieille idée que la folie est sœur du génie, et que, dans tous les fous, il y a l'étoffe d'un prophète. Et puis, là-dessus des faits, des

citations à l'appui qui n'appuient rien, des phrases toujours; les phrases, trésor des niais, monnaie de billon qui sonne dans la bourse d'un pauvre à l'égal des pièces d'or. Au milieu de tous ces discours, pas un homme de bon sens qui songe à l'atmosphère, à l'organisation, et à cette influence qui décide de la nature et des actions de la femme selon lord Byron, et avant lui, chose incroyable, selon Tacite : à la lune.

Comme il arrive d'ordinaire, après les généralités vinrent les faits. Chacun raconta son histoire, qui un exemple d'idiotisme, qui de monomanie, qui d'hypocondrie. Alfred de l'Estorade lui-même s'était rapproché du groupe, et faisait ses observations en homme habitué au roulement des discussions du monde et pour qui la science de la phraséologie n'a rien de caché. Il n'était pas même fâché de l'espèce d'approbation qui suivait ses paroles, et, dans le paroxisme de sa vanité satisfaite, il oubliait les confidences de l'huissier et

l'étrange lendemain qui se préparait pour madame de Vas Concellos. Au moment où il achevait une phrase prodigieusement cadencée, il se sentit une seconde fois tiré par le bras, et il aperçut le petit bonhomme vêtu de noir qui lui dit à l'oreille :

— Savez-vous, monsieur, qu'il est vraiment dommage de la *saisir*; elle est bien belle !

Alfred de l'Estorade, sans répondre à son interruption, continua sa phrase commencée; mais son attention, un moment attirée sur madame de Vas Concellos, ne put s'en détourner à temps. Malgré son parti pris d'indifférence jouée, il la regarda : elle était souriante, et se levant à moitié sur son coude, elle s'adressa à un homme qui jusque-là n'avait pas parlé, un homme de quarante à cinquante ans, l'air grave, insouciant sans froideur, et qui ne paraissait pas tenir à étaler ses connaissances en médecine.

— Docteur, lui dit-elle, je m'étonne que vous ne parliez pas sur le sujet que ces mes-

sieurs traitent; vous êtes cependant plus à même que personne de nous donner des renseignements positifs. Toute votre vie ne s'est-elle pas passée à étudier les causes de la folie?

— C'est précisément, dit le docteur, parce que j'ai beaucoup étudié la folie que je n'en dis rien. J'ai eu des systèmes dans ma vie qui tous se sont trouvés faux, et j'ai pris le parti de n'avoir plus de système crainte de me tromper encore.

—Au moins, reprit madame de Vas Concellos, pourriez-vous nous raconter quelque chose?

— Je ne sais que des histoires, dit le docteur en souriant; vous pouvez avoir mieux.

— Quoi donc? demanda Alfred de l'Estorade.

— Des contes. Voyez-vous, je connais trop la folie sous toutes ses faces et dans toutes ses phases pour aimer beaucoup à en parler. Je ne me plais pas aux sujets qui arrêtent l'intel-

ligence court; je répugne à me lancer dans une route, quand j'aperçois la barrière au bout, barrière infranchissable.

— Mais, docteur, dit Alfred de l'Estorade, n'avez-vous jamais guéri de fous?

— J'en ai vu se guérir, répondit le docteur; je ne sais pas si j'en ai guéris.

— Vous n'êtes pas charlatan.

— J'ai de quoi vivre.

Il se fit un moment de silence après cette réponse. Le salon commençait d'ailleurs à se dégarnir, le cercle se déformait. Il était minuit. Le docteur semblait plus pensif qu'on n'eût été en droit de l'attendre d'un homme qui avouait son dégoût pour le charlatanisme.

—On m'a amené, reprit-il, il y a six semaines environ, un fou assez singulier, et auquel je m'intéresse. Il est jeune, sa figure est douce et mélancolique; il parle peu, et, contre l'usage des fous, il est poli avec tout le monde. Aussi je le laisse se promener, sans gardien, avec quelques autres fous d'une espèce inof-

fensive comme lui. Une chose triste, c'est que cet homme a évidemment une organisation musicale très développée. Un jour, chez moi, il s'est mis devant un piano, et a improvisé des mélodies d'une douceur enchanteresse, tout à coup interrompues par des ouragans harmoniques. Je ne suis pas très musicien, mais je me suis aperçu qu'il possédait à un haut degré le sentiment de la tonalité, et cet instinct des grands maîtres qui devinent ce que les autres n'apprennent jamais. Pendant toute la journée, il se promène sans rien dire, tenant à la main une petite baguette que dans sa folie il croit être un bâton de chef d'orchestre. Quelquefois il s'arrête pour battre la mesure; puis ses cheveux se hérissent, sa respiration devient pénible, ses yeux paraissent hagards, et, si quelqu'un passe à côté de lui, il s'enfuit criant : — Oh! elle ne m'écoute pas!

Alfred de l'Estorade, au début du docteur, s'était montré très distrait; les histoires qu'il ne racontait pas lui-même l'ennuyaient d'ha-

bitude. Mais, depuis un instant, son attention s'était réveillée à ce récit attachant. Peut-être y trouvait-il une analogie secrète avec les événements antérieurs que nous avons rapportés. Pour madame de Vas Concellos, elle se montrait aussi calme, aussi insoucieuse que par le passé.

— Le soir seulement, continua le docteur, il éprouve pendant deux heures une agitation continue, et quand vient minuit, cette agitation redouble. Je suis sûr que dans ce moment-ci il est dans un état de prostration ou de fureur également pénible, et je regrette d'être resté si tard. Dans de semblables moments, sa vue se trouble, sa figure se décompose, ses oreilles se dressent comme celles d'un homme frappé par des sons discordants. On dirait qu'avec son organisation musicale et prodigieusement fine, il est condamné à entendre perpétuellement et à la même heure quelque misérable rapsodie, quelqu'un de ces airs italiens que les orgues de Barbarie

écorchent dans les rues. Quelquefois il agite ses mains devant sa figure, comme pour chasser une vision qui l'importune, ou faire taire un bruit qui le choque; alors il murmure des mots inarticulés, il parle de croches, d'arpèges, de pédales, de tierces, d'accompagnements faux, de quintes boiteuses, de trombones fêlées, de chanterelles qui se cassent; puis, quand ce premier accès de délire est passé, ses membres s'affaissent, sa face devient pâle et sa peau moite, de grosses gouttes de sueur inondent son visage; et alors il répète constamment en sanglottant : Oh! si elle avait voulu! Je vous assure que cet homme est un très beau sujet d'étude.

L'attention d'Alfred de l'Estorade redoublait, et il s'y mêlait un air de certitude et de contrariété visible. Sans donner aucun signe d'émotion, madame de Vas Concellos s'était pourtant dressée toute entière sur son séant. Il ne restait plus dans le salon et près d'elle que sept ou huit de ces fidèles, de ces

gens qui croient que l'assiduité tient lieu de vertu auprès des femmes, et que l'on emporte le royaume des cœurs comme celui du ciel, par la patience.

— N'avez-vous pas des antécédents sur cet homme? demanda madame de Vas Concellos. A quelle cause attribue-t-on sa folie?

— Je vais vous répéter, dit le docteur sans vous les garantir, les bruits que j'ai recueillis. Cet homme était un pauvre employé, gagnant 1,200 francs par an; artiste, du reste, et aimant passionnément la musique.

Alfred de l'Estorade fit un pas en arrière comme pour se retirer. Madame de Vas Concellos lui fit signe de la main :

— Restez donc, monsieur, dit-elle; est-ce que le récit du docteur ne vous intéresse pas? Continuez, docteur, je vous prie.

Celui-ci reprit ainsi :

— Un jour il rencontra (c'est toujours la chronique que je vous rapporte) une femme belle, et riche, et prodigue, une de ces fem-

mes qui échauffent les imaginations, donnent l'essor à la pensée, lancent l'âme dans un monde d'illusions et de féeries

— Est-ce un portrait que vous faites? dit Alfred en s'inclinant vers madame de Vas Concellos.

— Continuez, docteur, interrompit celle-ci.

— Il devint amoureux de cette femme à en perdre la tête, à en devenir fou. Par une de ces combinaisons dont la physiologie médicale nous offre quelques exemples, sa passion musicale, qui jusqu'alors l'avait absorbé tout entier, se dédoubla; le musicien se mit à la suite de l'amoureux, l'art se convertit en amour; cette femme devint pour lui la source de tous les bonheurs, de toutes les gloires, et aussi de toutes les impossibilités. Avec son amour, il se sentait tout prêt à devenir un grand artiste, à produire, à créer; l'amour manquant, c'était fait de lui, son cerveau n'enfantait plus que le vide, il était annihilé, perclus, paralysé. Du reste, madame, que cette disposition d'esprit

ne passe pas à vos yeux pour un prodige, il est bien vrai que toutes les grandes passions ont en elles un principe d'action puissant qui déplace les facultés, les transforme, les rend fécondes de stériles qu'elles étaient, vivantes d'inertes. L'amour surtout, qui tient dans les passions la même place que la folie dans les maladies, possède au plus haut degré cette vitalité de second ordre, ce pouvoir de seconde création, qui métamorphose l'esprit, donne du ressort aux organisations débiles, de la chaleur aux organisations froides, et, pour ainsi dire, du soleil aux tempéraments glacés. Or, voici ce qui arriva. Celui dont je parle était, comme je vous l'ai dit, pauvre, et celle qu'il aimait était riche, recherchée, enviée de tous. De lui à elle il y avait loin. Il lui vint alors une étrange idée. Vous dire comment elle lui vint, je ne le sais, mais enfin la voici : il s'imagina de vouloir (ne pouvant espérer plus) être aimé un jour, un seul jour, de cette femme; il désira aussi être un seul jour millionnaire,

quitte après à retomber dans le néant. Pour arriver à ce but, pour économiser les quatre ou cinq mille francs qu'il désirait afin de réaliser ses desseins, il se mit à copier de la musique dans une petite chambre obscure et froide, mangeant à peine, ne dormant pas; et j'ai entendu raconter sur les privations qu'il s'imposait des choses vraiment incroyables. Figurez-vous un homme de vingt-cinq ans s'obligeant à une séquestration complète, vivant comme un ermite des premiers temps du Christianisme, et tout cela par amour.

—Oh! il est beau d'être aimée ainsi, interrompit madame de Vas Concellos avec une émotion qu'elle ne déguisa pas; la suite, docteur, la suite.

— Cet amour fut mal récompensé. Le pauvre diable avait pour ami un jeune homme du monde; ce fut lui qui conduisit l'affaire : une fête fut organisée, la femme idolâtrée y assista, on la conduisit dans un magnifique château, rien ne fut épargné. Par les soins de l'ami

officieux, le pauvre employé s'était transformé aux yeux de son idole en un homme puissamment riche ; et le soir on dit à la femme : Cet homme, qui se fait passer pour millionnaire est tout simplement un misérable qui n'a qu'un jour à vous donner, et qui vous le paie. Eh bien, ce pauvre artiste ne savait rien, il était là tout entier à son amour, il voulait son jour de bonheur, c'est vrai, mais sans arrière-pensée, sans calcul, et le lendemain il était bien décidé à mourir. Or, celle qu'il aimait se croyant jouée, l'accabla de son mépris, et voilà pourquoi, dit-on, il est devenu fou.

Madame de Vas Concellos était toute droite, la poitrine gonflée, les yeux presque humides. De temps en temps, pendant que le docteur parlait, elle avait détourné son regard sur Alfred de l'Estorade, qui rougissait. Tous les auditeurs semblaient comprendre que, sous les apparences de cette scène, se cachait un sens secret et palpitant d'intérêt personnel.

— Docteur, dit madame de Vas Concellos

d'une voix tremblante, je ne vous demande pas le nom du fou, mais le nom du traître. Je n'ai pas besoin de connaître l'un pour le plaindre, mais j'ai besoin de connaître l'autre pour le mépriser.

On sent que cette question n'était pas franche : madame de Vas Concellos avait réponse à ce qu'elle désirait, mais elle voulait une injure flagrante, un scandale ; et d'une autre main que la sienne la marque lui paraissait plus flétrissante.

— J'ignore les noms, dit le docteur.

— En ce cas, dit madame de Vas Concellos, c'est donc à moi à ajouter une moralité à votre histoire. Le fourbe qui s'est joué de son ami, qui l'a attiré dans un guet-apens, qui l'a tué aux yeux de celle qu'il aimait, il est là dans ce salon, il vous écoute, et on le nomme Alfred de l'Estorade.

Il se fit un mouvement parmi tous les auditeurs. Alfred de l'Estorade devint pâle, et essaya de dissimuler sous un sourire le dépit

qu'il dévorait. La scène était complète, rien n'y manquait ; personne n'osa plus reprendre la parole, et tous les assistants disparurent un à un sans saluer Alfred de l'Estorade, qui les suivit quelque temps après. Le docteur resta le dernier auprès de madame de Vas Concellos.

— Docteur, dit celle-ci en le reconduisant, j'irai demain visiter votre maison de santé, vous me montrerez votre fou.



UNE MAISON DE SANTÉ.

VIII

Le lendemain, en effet, madame de Vas Concellos se rendit à la maison du docteur. C'était une maison de santé située dans un des faubourgs de Paris, une maison blanche entre cour et jardin, encadrée entre de grands arbres qui projetaient leur ombre sur la façade

et donnaient à l'habitation une apparence sépulcrale. Cette maison réunissait en elle le double caractère de la maison de santé et de la prison ; le jardin était vaste, bien aéré, entrecoupé d'eau, seulement les fleurs en avaient été soigneusement écartées par prévoyance hygiénique ; on avait craint que leur parfum portât au cerveau des malades et en augmentât l'altération. Les croisées du second étage étaient garnies de grilles, c'était là le second cachet dont nous avons parlé. Du reste, tous les employés de cette maison avaient un air de discrétion comme dans tous les établissements où l'on se trouve en contact avec les malades. Le docteur reçut madame de Vas Concellos dans son salon, et supprimant tous les préambules d'usage, lui dit :

— Madame, allons voir notre fou. Je dis notre, car j'ai tout lieu de supposer qu'il est aussi bien à vous qu'à moi. Cependant j'ai besoin d'une confirmation franche ; si vous êtes, en effet, l'héroïne de son histoire, votre vue

peut le perdre ou le sauver, et nécessairement elle produira une crise qu'il est de mon devoir de raisonner. Parlez-moi franchement ; connaissez-vous cet homme ?

— Je le connais, répondit madame de Vas Concellos.

— Ainsi, c'est vous qu'il a aimée ; c'est à vous qu'a été dédiée cette fête dont je vous ai entretenue hier ; c'est vous qui, par vos mépris, mérités ou non, avez amené sa folie à son dernier paroxisme.

— C'est moi, dit madame de Vas Concellos. Tenez, docteur, cette chose est sérieuse, sérieuse pour le malade dont la vie est peut-être en danger, et qui court risque de la perdre en recouvrant la raison ; sérieuse pour vous qui vous intéressez à lui, et qui d'ailleurs êtes honnête homme et que j'estime; sérieuse pour moi, par des raisons que je ne vous dirai pas, certaine que vous les devinerez.

— Vous l'aimez donc ? dit vivement le docteur ?

— Peut-être, mais à coup sûr je donnerais ce que j'ai de plus cher au monde pour lui rendre la raison qu'il a perdue. Ainsi, docteur, si vous croyez que ma vue puisse lui être fatale, dites-le-moi, et je ne le verrai pas. Pensez-vous d'abord qu'il me reconnaisse? pensez-vous que le délire du cerveau n'amène pas à sa suite le trouble des facultés physiques? Son regard n'est-il pas altéré comme sa tête?

— Il vous reconnaîtra, madame. Seulement il y a là une question de temps. Peut-être sa reconnaissance ne durera-t-elle qu'une seconde; peut-être durera-t-elle assez pour le tuer. Les conséquences de votre apparition ne me sont pas plus connues; seulement, dans l'état où il est, il n'y a d'autre moyen de le sauver qu'une crise profonde. Il lui faut une secousse pour le rendre à la raison ou pour l'anéantir. Ceci, madame, est au-dessus de toutes les prévisions humaines, c'est du hasard, c'est à pile ou face que nous allons jouer. Venez.

Le docteur la conduisit dans le jardin. Au

bout d'une grande allée sablée et droite, s'élevait une espèce de bouquet d'arbres : c'était là où d'ordinaire se rendaient les fous à qui le docteur laissait la permission de se promener. En arrivant près de cette enceinte, le docteur prit madame de Vas Concellos par la main, l'attira vers un arbre plus touffu que les autres; et, écartant les branches qui gênaient leur vue, il lui dit :

— Regardez.

Dans une sorte de rotonde, autour d'une statue en plâtre, étaient groupés sept ou huit hommes presque tous jeunes, et dont l'aspect n'eût jamais fait soupçonner la folie; Jacques Patru était au milieu d'eux, sa baguette à la main. Les autres tenaient divers objets dont il eût été difficile de deviner l'usage : l'un avait des morceaux de bois effilés vers le bout qu'il s'appliquait sur les lèvres comme un hautbois; l'autre, assis sur un banc sur lequel il avait attaché son mouchoir, semblait râcler du violon à l'aide d'une branche détachée d'un pin

voisin ; un troisième enflait les joues et soufflait dans sa main comme dans un trombone ou un cor anglais : chacun d'eux croyait évidemment faire sa partie dans un orchestre, et Jacques Patru semblait un maestro préludant à la conduite d'une ouverture, et expérimentant ses exécutants.

— Voilà le concert qui va commencer, dit le docteur à madame de Vas Concellos.

En effet, Jacques Patru se dressa sur ses pieds, passa la main dans ses cheveux, regarda tour à tour ceux qui l'entouraient, et avec la baguette donna le signal de l'attaque. Aussitôt ses compagnons se mirent en mouvement ; il se fit un bruit étrange et confus, l'un râclait, l'autre soufflait, le troisième frappait du pied la terre, chacun faisait sa partie avec le plus grand sérieux du monde dans ce concert bouffon. Jacques Patru était en sueur, comme si le feu du génie l'eût animé. De temps en temps il faisait un mouvement de l'avant-bras pour ralentir ou pour presser la mesure. Madame de

Vas Concellos assistait à cet étrange spectacle avec une émotion croissante. Elle détaillait les traits de Jacques Patru avec une sorte d'avidité; elle contemplait cette maigreur de la face, cette lueur fauve des yeux, ces rides précoces qui accusaient bien des luttes intérieures, bien des souffrances dévorées, et avec une amertume qui n'était peut-être pas exempte d'orgueil (car à quel sentiment humain l'orgueil ne se mêle-t-il pas?) elle se disait : C'est moi qui ai fait tout cela ! Tout à coup le docteur se mit à frapper des mains fortement comme un homme qui assiste à la représentation d'un excellent concert. Les exécutants se dressèrent en même temps, et portèrent les regards autour d'eux d'un air effrayé :

— Bravo ! bravo ! s'écria Jacques Patru, parfaitement exécuté ; vous voyez bien que le public applaudit ! Oh ! si elle était là, *elle !* si elle assistait à mon triomphe, si elle pouvait partager ma gloire, peut-être serait-elle heureuse, heureuse et fière, car enfin je suis un

grand artiste, moi! et une femme peut m'aimer sans rougir.

— Venez, madame, dit le docteur, il est temps.

Et, écartant le feuillage, ils se trouvèrent tous deux dans la rotonde. Tous les fous s'enfuirent à leur aspect comme une bande d'oiseaux effarouchés. Un seul resta, c'était Jacques Patru. Il regarda d'abord le docteur d'un air indécis et troublé, comme un homme qu'on vient d'arracher à une occupati on chérie. Tout à coup son regard s'arrêta sur madame de Vas Concellos; il poussa un cri et tomba. Le docteur se précipita vers lui, et lui appliqua sa main sur le cœur pour en signaler les battements.

— Nous l'avons tué, dit madame de Vas Concellos tremblante.

— Pas encore, dit le docteur; mais j'ai peur qu'il ne survive pas à ce dernier coup.

— Au nom du ciel, docteur, sauvez-le, reprit madame de Vas Concellos au comble de

l'émotion. Si vous le sauvez pour aujourd'hui, je me charge de le guérir.

A l'aide d'un domestique, le docteur transporta Jacques Patru dans la chambre qu'il occupait, et lui pratiqua une saignée abondante. C'était madame de Vas Concellos elle-même qui l'assistait. Le malade reprit peu à peu l'usage de ses sens, et donna des signes de vie ; seulement ses yeux étaient hagards, il poussait de temps en temps des exclamations inintelligibles, une fièvre cérébrale très intense s'était déclarée. Au bout d'une heure à peu près de soubresauts fébriles et de murmures étouffés, l'affaiblissement de la saignée amena le sommeil. Le docteur et madame de Vas Concellos restèrent auprès de lui en silence, tous deux inquiets et tristes.

— Docteur, dit à la fin madame de Vas Concellos à voix basse, qu'en pensez-vous, la main sur la conscience ?

— Je pense, répondit le docteur, que Dieu

peut le sauver, s'il le veut ; mais, excepté lui, personne ne le pourra.

— Ainsi vous êtes convaincu que la médecine est impuissante dans un cas pareil.

— Oui, dit le docteur, voyez : voilà la face qui se décolore, le sang se porte de nouveau au cerveau, les tempes se gonflent ; il faut encore une saignée, et, après cette seconde saignée, je ne réponds de rien. Seulement il mourra plus doucement d'épuisement que d'apoplexie.

— Essayez encore, dit madame de Vas Concellos suppliante.

Uns seconde saignée fut pratiquée, et Jacques Patru s'y prêta sans bouger : c'était un corps inerte, qui n'avait plus même la puissance du délire.

— Ecoutez maintenant, docteur, reprit madame de Vas Concellos, vous m'affirmez que la médecine est impuissante pour le sauver. Ainsi la demande que je vais vous faire ne peut pas entraîner des conséquences plus

graves que celles que nous avons à craindre. J'aime cet homme, docteur; s'il doit mourir, je veux lui donner jusqu'à la fin des soins qu'il ne reconnaîtra sans doute pas. Cet homme est devenu ma propriété par le mal que je lui ai fait; je le réclame. Dans une heure, je reviendrai ici, je l'emmènerai avec moi et je le conduirai où bon me semblera. S'il passe cette nuit, je passerai la nuit à ses côtés, je serai sa garde-malade; je l'ensevelirai s'il meurt; s'il vit, je tâcherai de lui rendre la vie douce et de lui donner du bonheur en échange de l'amour qu'il m'a voué. Je n'ai pas besoin de vous dire que je compte sur vos conseils, sur vos lumières pour le sauver, vous emploierez tout ce que la science vous a enseigné, moi tout ce que le cœur me dictera. Croyez-vous, docteur, que ma demande ne soit pas indiscrète? Croyez-vous qu'une pareille concession de votre part ne vous compromettra pas? Dites, docteur; mais dites donc?

— Revenez dans une heure, répondit le

docteur, qui, pendant ce temps, avait tenu les yeux sur le malade, épiant son souffle, étudiant les lignes de sa figure.

Au bout d'une heure, une voiture s'arrêta à la porte. Madame de Vas Concellos en descendit, et trouva le docteur dans la cour; il avait la figure grave et les yeux secs :

— Eh bien? dit-elle.

L'AGONIE.

IX

Le récit qu'on vient de lire, fait en chaise de poste par Alfred de l'Estorade au comte de Terny, avait duré jusqu'au soir. On comprend maintenant pourquoi nous n'avons pas dû le conter en les mêmes termes qu'Alfred de l'Estorade l'avait conté à son compagnon

de voyage. Le diplomate, en effet, avait parlé comme de moins habiles que lui eussent parlé en pareille occurrence, fort bien d'eux, fort mal des autres. Il avait falsifié les faits à son avantage, présenté madame de Vas Concellos comme une énigme commune, Jacques Patru comme un fou ordinaire, et s'était donné à lui-même un rôle de roué de bon ton. Nous devons dire cependant, et peut-être pour nous excuser d'une bizarrerie, qu'Alfred de l'Estorade suspendit son long récit, comme nous l'avons suspendu nous-mêmes sur cette interrogation : Eh bien ? Une pareille suspension substituée au lieu et place d'un dénouement était de nature à exciter la curiosité et l'étonnement du comte de Terny, qui s'était montré auditeur si bénévole.

— Eh quoi ! dit-il au narrateur, est-ce ainsi que finit l'histoire ?

— Pour moi, oui, répondit l'Estorade ; comme toi, j'en suis resté à un point d'interrogation, et mon esprit flotte entre deux so-

lutions contradictoires. D'une part, le docteur de qui je tiens tous les détails que tu viens d'entendre m'a affirmé que Jacques Patru était mort, et que madame de Vas Concellos, à son retour, au lieu d'un amant qu'elle cherchait, n'avait trouvé qu'un cadavre. Mais d'autre part, le docteur ne m'a pas affirmé cette nouvelle avec cet accent énergique qui caractérise la vérité, et depuis, voici ce qui m'est revenu. On affirme que Jacques vit encore, et que sa mort n'est qu'un mensonge convenu entre le docteur et madame de Vas Concellos; on prétend aussi que Jacques n'est plus fou, et qu'il est aimé; on prétend enfin qu'il y a quinze jours madame de Vas Concellos et lui sont partis ensemble pour Saint-Pétersbourg.

— Prodigieux! dit le comte de Terny; et voilà ton voyage expliqué. Tu cours après les fugitifs, comme Cassandre après Arlequin et Colombine; il ne te manque qu'un menton de galoche, une perruque grise et une canne à

bec de corbin pour rendre la comparaison complète.

Ce qu'Alfred de l'Estorade ignore, nous le savons, et nous allons vous le dire ; la vérité qu'il cherche, la voici : voici ce qui s'est passé en réalité. Lorsque madame de Vas Concellos revint à la maison de santé, le docteur ne conservait plus d'espérance ; Jacques était étendu sur son lit, sans connaissance et sans mouvement ; de temps en temps seulement un frisson facial, une légère convulsion de la bouche, un gonflement des artères qui projetait, sur le front et à l'angle des yeux, un reflet rouge-pâle, aussitôt évanoui qu'aperçu, accusaient les derniers efforts de l'instinct vital qui se débattait contre les étreintes de la mort. Sa figure, blanche et maigre, se prêtait à toutes les combinaisons de l'ombre et de la lumière, se détachait comme un buste de marbre blanc sous un rayon du soleil, et ressemblait à une de ces têtes de moine du moyen âge endormi dans la contemplation. Conduite par le doc-

teur, lorsque madame de Vas Concellos aperçut cette tête que tant de souffrances endurées à cause d'elle avaient bouleversée, quand elle vit ces cheveux sans mouvement, adhérents au front, ces yeux fermés et recouverts de leurs cils comme d'un linceul, ces lèvres serrées et froides, ce front vaste et haut où semblait se dérouler un monde d'espérances évanouies, de pensées éteintes, d'illusions mortes; par une de ces révolutions qui sont assez ordinaires aux femmes, elle s'éleva tout d'un coup et avec une ardeur héroïque au niveau de ce magnifique drame dont elle était le prétexte: toute la vie de cet homme, résumée dans son amour et dans son génie, lui apparut ce qu'elle était réellement. Et quel orgueil de femme n'eût pas été flatté de tant de dévoûment, de tant de passion, de tant de folie? Or, l'orgueil rend les femmes héroïques; il semble qu'elles souffrent quand un homme les dépasse, et qu'elles lui envient ces palmes du martyre pour lesquelles elles se sentent faites; elles se gran-

dissent pour atteindre à cet idéal d'amour dont le germe fleurit dans leur âme ; c'est une lutte qu'elles engagent, et elles s'y jettent avec toute l'énergie, tout l'entraînement, toute la dévorante activité qu'elles ont coutume d'apporter dans toutes les luttes qui tiennent essentiellement aux principes de leur organisation nerveuse.

Le docteur avait raconté à madame de Vas Concellos l'histoire de Jacques Patru, cette magnifique illusion d'un homme qui, naïvement, saintement, avec la foi d'un enfant à qui sa mère a promis une des étoiles du ciel, avait enduré pendant un an toutes les privations, dans l'espérance d'une journée, d'une seule journée de bonheur. Le mystificateur qu'Alfred de l'Estorade avait présenté aux yeux de madame de Vas Concellos en la personne de Jacques Patru, laissait dorénavant la place à une de ces sublimes personnifications de la persévérance et de la folie artistiques que les femmes aiment tant; et cette disposition que nous attribuons aux

esprits féminins est si vraie, que parmi les plus nobles et les plus hautes dames, il n'y en a pas une qui du fond du cœur n'envie, en lisant les journaux, le sort de ces petites filles qui se font assez aimer pour pousser leur amant au suicide. Après le bonheur de faire vivre celui qu'elles préfèrent, il n'y a rien de plus doux pour les femmes que la douleur de le tuer.

Madame de Vas Concellos obéissait à cette loi du cœur, à cette fatalité de l'imagination, dogme aussi réel et mille fois plus entraînant que le dogme de la fatalité matérielle. Nous l'avons admirée sur son piédestal, froide et digne au milieu des hommages et des adulations, jetant l'or au hasard avec la prodigalité d'un Nabab, enveloppée dans son auréole d'orgueil et de beauté, et dominant les cœurs sans chercher à se les attacher, comme toutes les royautés puissantes et sûres d'elle-même. Tout à coup, elle se dépouilla de son passé, oublia ses souvenirs, raya ses jours écoulés, et de ces pages bigarrées où elle avait écrit tant de triomphes,

tant de plaisirs, tant d'extravagances mystérieuses, elle se composa une seule page, nette et blanche comme la robe d'une première communiante; elle était prête à recommencer son existence : ainsi que toutes les femmes qui font leur premier roman, madame de Vas Concellos fit le sien magnifique. Jusque-là elle avait vécu à la manière des polypes qui se teignent de toutes les couleurs du soleil et des eaux, et empruntent à des corps étrangers leur vie et leur lumière ; son cœur, comme un tabernacle impénétrable, ne s'était jamais ouvert; elle s'était contentée de voir brûler l'encens devant elle, en en aspirant les parfums avec la nonchalance d'une divinité blasée sur les jouissances et les attributs de son rôle. Mais voici qu'un événement inouï avait brisé cette enveloppe de superbe insouciance et d'orgueilleux stoïcisme ; elle n'avait jamais prévu un amour comme celui de Jacques ; son imagination se trouvait dépassée, et par cela même elle se sentait domptée. Ajoutez à cela

que cet homme singulier, ce pauvre musicien, ce sublime amoureux, ce Don Quichotte mélancolique et sérieux était là gisant sur un lit de mort, les yeux éteints, et prêt à rendre l'âme. S'il avait été vivant, agissant, parlant, peut-être madame de Vas Concellos aurait-elle échappé, après quelques instants de combat, à sa dévorante ambition d'aimer, à ses désirs de lutter en folie, en dévoùment, en héroïsme avec cet homme héroïque et dévoué; mais aux charmes irritants de l'imprévu se joignait le sentiment de l'impossible, et l'impossible est pour les femmes une montagne aride et caillouteuse à sa base, mais couverte de fleurs au sommet, qu'elles brûlent de gravir au risque de se déchirer les pieds; c'est une montagne semblable à cette montagne d'aimant dont parle Sindbad le marin, et qui attirait à elle les plus gros vaisseaux à dix lieues en mer.

Le docteur considérait Jacques Patru comme mort; madame de Vas Concellos de-

meura long-temps silencieuse, mais silencieuse seulement des lèvres. Dans son cœur elle formulait les invocations les plus ardentes et les plus impérieuses pour le rappeler à la vie qui lui échappait.

Non, se disait-elle, sa destinée n'est pas finie; il est impossible que la chaîne qui nous unit soit brisée au premier anneau; je ne dois pas vivre avec l'idée qu'un homme m'a aimée plus qu'il n'est donné aux hommes de le concevoir, et que je ne lui aurai pas rendu tout son amour, que je ne l'aurai pas égalé, que je ne l'aurai pas vaincu. J'ai une dette sacrée à acquitter, et je ne pourrais acquitter ma dette! Cela n'est pas juste, cela ne sera pas!

Ainsi elle parlait intérieurement, ainsi elle rassemblait toutes ses volontés en bloc, comme si elle eût connu les lois de ce fluide magnétique qui commande impérieusement aux organes humains, et qui un jour peut-être triomphera de la mort même.

Puis, par une transition assez commune,

elle redevint femme comme les autres, c'est-à-dire souple, suppliante, caressante, des larmes dans les yeux, et des tremblements dans la voix, comme si désespérant de soumettre la mort elle eût voulu la séduire; elle s'agenouilla devant le lit du malade, prit sa main dans la sienne, la baigna de ses pleurs, la posa sur sa poitrine, cherchant à lui communiquer la chaleur de son cœur. Jacques ne fit pas un mouvement, ne donna aucun signe de vie : quand madame de Vas Concellos laissait aller la main de Jacques, elle retombait inerte, et le visage de celle-ci se crispait alors douloureusement. Comment exprimer à la fois tous les sentiments que nous avons décrits, et l'emportement de la reine qui s'indigne de voir pour la première fois ses ordres méprisés, et la colère de l'enfant gâté qui s'étonne qu'on ose résister à ses caprices, et l'impatience d'une femme belle et savante qui, après avoir prodigué toutes les séductions de sa beauté, tous les entraînements de son esprit,

toutes les mollesses de son regard, tous les énivrements de sa voix, trouve devant elle un visage inflexible qui semble lui dire : Je ne veux pas de vous?

— Docteur, demanda-t-elle en se relevant, tout est-il donc fini? N'avons-nous plus d'espoir! Mais qu'est-ce donc que votre science, docteur? Vous me regardez faire, vous me voyez pleurante, retenant des mains et du cœur cette belle et noble vie qui menace de s'éteindre, essayant de raviver de mon souffle ce flambeau qui s'est consumé pour moi, et vous restez là immobile comme une statue sur un tombeau. Vous devez connaître les moyens de sauver cet homme, docteur, il y en a, j'en suis sûre; et s'il n'y en a pas, inventez-en, docteur, je veux, je veux, je veux qu'il vive.

Elle avait articulé trois fois ce mot : je veux, avec un accent différent, la dernière fois sa voix se brisa au milieu des sanglots.

— La science est impuissante, dit le docteur d'une voix grave; entre lui et la mort il

n'y a plus que l'espace qui sépare une orange de son écorce; il ne souffre plus et la cessation des souffrances est la mort même.

— Il faut pourtant le sauver, dit madame de Vas Concellos; il le faut, je le sauverai moi.

Et avec une fougue incroyable, une ardeur que les paroles manquent pour exprimer, elle précipita son visage sur le visage du moribond, ses lèvres se promenèrent brûlantes sur ses yeux, sur sa bouche, sur son front: quelquefois elle interrompait ses baisers pour souffler à travers les cheveux de Jacques les moiteurs de sa chaude haleine; puis roulait de nouveau ce torrent de baisers fanatiques, délirants, pénétrants et doux à la fois, âcres et caressants, ardents jusqu'au délire; et désespérés jusqu'à la rage. Soit illusion, soit que ses chaudes caresses cent fois répétées eussent en effet rappelé un reste de vie dans la poitrine du malade, elle crut sentir un souffle doux et froid qui répondait à son souffle; elle se releva

brusquement, et étreignant vivement la main du docteur :

— Docteur, dit-elle, il respire, il souffre, il vit; je savais bien, moi, que je le sauverais.

— Pas de fausses espérances, dit le docteur toujours impassible; ce souffle que vous venez de recueillir, c'est la transition de la vie à la mort, c'est le dernier soupir de l'âme avant de monter au ciel; n'espérez pas.

Malgré les douloureuses affirmations du docteur, le corps de Jacques, sans faire encore aucun mouvement distinct, parut reprendre un peu d'élasticité, sa pâleur cadavéreuse fit place à une teinte rose qui fit saillir les veines; puis peu à peu la face se colora plus vivement, la nuance générale devint violacée, les lèvres s'empourprèrent, les muscles suivirent ce mouvement de progression et se gonflèrent visiblement. Le docteur suivait de l'œil tous ces symptômes avec l'anxiété sagace d'un maître de la science; les méplats des yeux et de la bouche s'allumèrent

comme des charbons, et enfin une vapeur rouge et sanguinolente sembla envelopper cette tête de malade comme d'une auréole.

— Voyez, voyez, disait madame de Vas Concellos, c'est l'espoir, c'est la vie, c'est le bonheur !

Le docteur hochait la tête en silence.

Tout à coup Jacques Patru fit un brusque mouvement du col, et ouvrit fixement les yeux qui tombèrent à plomb sur la figure palpitante d'avidité de la belle dame (ainsi que Jacques l'appelait autrefois); en même temps ses lèvres s'entr'ouvrirent et montrèrent deux rangées de dents blanches étroitement serrées; puis les vaisseaux du col se gonflèrent, on eût vu distinctement le sang courir à flots pressés dans les veines, combler les artères et se croiser en tous sens comme les fils capricieux d'une trame empourprée.

— Voyez, dit encore madame de Vas Concellos au comble de la joie.

— C'est l'hémorragie, dit le docteur avec un peu plus d'émotion qu'il n'en avait montré

jusque-là. Retirez-vous, l'amour a fait sa part, c'est maintenant à la science de faire la sienne.

La tête de Jacques Patru était retombée sur l'oreiller, des gouttes de sueur ruisselaient de son front, et ses cheveux moites et hérissés semblaient avoir reconquis le mouvement; ses longs cils abaissés de nouveau s'agitaient, et de sa poitrine s'échappaient des soupirs convulsifs, produit de l'oppression, et semblables à ceux d'un prisonnier qui aspire à briser les barreaux de sa cellule; l'apoplexie était imminente; sur l'emploi d'une seconde reposait la vie ou la mort de l'artiste.

Madame de Vas Concellos regarda une dernière fois cet homme qu'elle venait de disputer à la tombe de toute la force de sa volonté, et comme le docteur réitérait son injonction d'une voix plus impérieuse, elle se retira en jetant à celui-ci quelques mots d'une voix où perçaient les délices du paradis à travers les angoisses de l'enfer :

— Sauvez-le moi! docteur.

L'ÉMEUTE.

X

Avec le secours d'un aide attaché à la maison de santé, et de toute nécessité dans les opérations chirurgicales, le docteur pratiqua une abondante saignée. Les vaisseaux engorgés se dégorgèrent, les artères et les veines reprirent leur mouvement régulier. Le soir

même, à la suite de l'abattement causé par la disette de sang, Jacques Patru goûta un sommeil tranquille. Le lendemain et les jours suivants l'atonie continua : cependant le regard était encore fixe, les yeux tirés et caves. De temps en temps l'artiste agitait son bras en sens divers comme s'il eût marqué la mesure, et au bout d'une ou deux minutes le bras retombait d'épuisement et de fatigue. Malgré la résistance de madame de Vas Concellos, le docteur refusa positivement de lui laisser voir *son malade*, ainsi qu'elle l'appelait : pour justifier sa rigueur, les bonnes raisons ne lui manquaient pas. Madame de Vas Concellos ne se rappelait-elle plus que la crise à laquelle Jacques venait d'échapper par miracle, avait été causée par son aspect inattendu ? n'y avait-il pas lieu de craindre que la même cause n'amenât les mêmes résultats ? d'ailleurs le malade avait échappé à la mort, mais ce n'était pas assez, rien ne prouvait encore que la raison lui fût revenue ; sa figure annonçait tou-

jours la même mobilité dans les idées, le même vague qui caractérise les monomanies. Le docteur voulait sauver l'artiste, et pour arriver à une guérison complète, il fallait un régime doux, suivi, contenu, sans fatigue et sans secousses. Madame de Vas Concellos se paya de ces raisons, elle se contenta d'envoyer tous les jours un domestique demander au docteur des nouvelles de son malade, et de lui faire passer ces mille douceurs, ces chatteries que l'imagination des femmes excelle à deviner : des sirops rafraîchissants, des quartiers d'orange confits, des pralines vanillées, tout ce que l'industrie des confiseurs met à la disposition des enfants et des amoureux.

Chaque jour le docteur envoyait à madame de Vas Concellos, en échange de ces prodigalités féminines, un bulletin détaillé sur la santé de Jacques; le malade avait bien dormi, ou son sommeil s'était ressenti d'un reste d'irritation dans les organes pulmonaires; sa respiration se montrait plus libre, ou l'oppression

de la poitrine continuait à l'embarrasser; son pouls battait régulièrement ou trop fort ; sa tète était trop froide ou trop brûlante. Selon les espérances ou les craintes que ce bulletin lui causait, madame de Vas Concellos se laissait emporter à ces douces chimères qui s'étaient maintenant enracinées dans son cœur ; ou à ce désespoir violent qui résulte pour une pareille femme de sa lutte entre le vouloir et le pouvoir, entre le désir acéré, violent, aigu, et les obstacles matériels qui s'opposent à la réalisation immédiate de ce désir.

Cependant les forces revenaient peu à peu au malade, et, chose plus encourageante, sa raison paraissait calme et lucide, il parlait peu, mais d'une voix douce, et obéissait aux prescriptions du docteur avec la docilité d'un enfant. Un jour le docteur lui demanda comment il se trouvait, il répondit que jamais la vie ne lui avait paru si douce et si légère à supporter ; que pourtant il se sentait encore devant les yeux un nuage qui l'empêchait de distin-

guer clairement les objets, mais que, ce nuage disparu, et cela devait arriver bientôt, il entrerait en pleine jouissance de la vie. Aux moments où le docteur le laissait seul, il restait assis tranquillement, la tête penchée dans l'attitude de la méditation ; ce tic même, qui consistait à marquer la mesure avec la main, se reproduisait plus rarement. Du reste, de madame de Vas Concellos, pas un mot ; jamais il ne demanda au docteur quelle était cette femme qui lui avait apparu dans le jardin et pendant sa maladie ; probablement il ne se rappelait rien, seulement ce nuage qu'il disait avoir devant les yeux indiquait qu'il avait un sentiment confus de ce qui s'était passé, sentiment impuissant, mélangé comme les impressions d'un songe effacé par le réveil.

Le docteur ne lui avait pas encore accordé la permission de descendre au jardin. Avec la sûreté de son jugement fondé sur de nombreuses observations, il comprenait que les maladies du cerveau sont unies entr'elles par

un fluide magnétique particulier, et que le frottement de l'une agit nécessairement sur l'autre; Jacques servait lui-même de preuve de cette incontestable vérité. Il en est des fous comme des hommes raisonnables : chez ceux-ci la volonté la plus ferme domine la volonté chancelante ; chez ceux-là , la monomanie la plus intense, la plus fixe, la plus continue, rattache à elle , accapare et absorbe les autres monomanies. Jacques avait obtenu sur ses compagnons cette influence de la force sur la faiblesse , de l'opiniâtreté sur l'indécision. Parmi les malades confiés au docteur, il y en avait de toute nature; à eux tous ils formaient un specimen complet de la folie dans ses nuances les plus variées , dans ses écarts les plus inabordables à l'analyse. Celui-là , fou par amour, adressait continuellement ses vœux et ses adorations à une étoile qu'il reconnaissait entre toutes, et lui assignait des rendez-vous auxquels la bien-aimée céleste ne venait jamais. Celui-ci , fou par ambition , se disait

roi de France, il portait un diadème de papier doré, et se drapait dans un tablier volé à la cuisine de la maison de santé, comme dans la pourpre d'un manteau royal. L'un montait à cheval sur un bâton, et faisait à travers le jardin des courses au clocher dont il se décernait lui-même le prix : dans cette maison de fous, le jokei-club avait son représentant. L'autre commandait des armées, réduisait en poudre d'innombrables ennemis, et dans sa rage déchiquetait à grands coups de bâton les bouleaux qu'il prenait pour des Autrichiens. Mais quand Jacques paraissait, toutes ces folies si diverses abdiquaient au profit de la sienne ; lorsqu'il se posait au milieu de ses compagnons, le bâton de chef d'orchestre à la main, tous se rangeaient sous sa domination : l'amoureux de l'étoile soufflait dans un morceau de bois représentant une clarinette, le cavalier agitait un licol de cheval garni de ses grelots en guise de pavillon chinois, le guerrier râclait du violon,

le roi de France battait la grosse caisse, tous les titres étaient abolis, toutes les distinctions effacées, toutes les nuances se confondaient, il n'y avait plus qu'une troupe de musiciens et un chef d'orchestre qui commandait despotiquement : Jacques Patru.

Chose extraordinaire, les fous du docteur ne perdirent pas même la mémoire, ainsi qu'on aurait pu le supposer; pendant la maladie de Jacques Patru ils venaient tous les jours à la même heure au lieu ordinaire de leur réunion, armés de leurs instruments, et attendaient quelque temps en se demandant entre eux où était le chef d'orchestre, et si ce jour là il n'y aurait pas concert; puis après quelque temps d'attente, et n'étant plus sous l'influence supérieure qui généralisait leur folie, ils rentraient en possession de leur individualité et reprenaient leurs habitudes personnelles; au despotisme avait succédé l'anarchie. Le roi de France se drapait plus orgueilleusement que jamais dans son tablier, l'amoureux faisait des vers

pour son étoile, tous jetaient là leurs instruments et redevenaient fous à leur compte, c'est-à-dire obéissant aux inspirations spéciales de leur esprit en démence. Mais le lendemain, à la même heure, ils revenaient encore au même endroit, et toujours leur impatience perçait dans cette question sans cesse répétée : Où est donc le chef d'orchestre? ils le demandèrent plusieurs fois au docteur, qui, selon le genre du malade, échappait à leurs instances par des réponses évasives; mais les fous ne se lassaient pas; à la fin cette impatience prit un caractère de violence véritable.

Un jour, à l'heure du concert, le roi de France accusa le docteur de leur avoir enlevé leur chef d'orchestre, et déclara qu'il le ferait juger par une cour martiale, pour lui apprendre à se moquer de sa majesté; cette assertion trouva de nombreux partisans, des murmures on passa aux cris et aux imprécations les plus véhémentes : le docteur était un traître, un scélérat, il avait mis le chef d'orchestre en

prison, il l'avait assassiné peut-être, les peines les plus sévères étaient encore trop douces pour lui. Le cavalier proposa de le lancer sur un cheval sauvage à travers un désert peuplé de loups, comme Mazeppa. Le roi de France voulait qu'on le mît à la question et qu'il fût écartelé, et ses cendres jetées au vent comme coupable du crime de lèze-majesté. L'amoureux suppliait son étoile de détacher un des rayons de sa couronne pour le réduire en cendres. Il y en avait un qui se prétendait Jupiter, et qui dit : Je le foudroirai ; mais un autre qui se croyait très sérieusement le pape, prétendit que Jupiter était un imposteur, et qu'il n'y avait d'autre dieu que Dieu représenté ici-bas par le successeur de saint Pierre. Donc on n'était pas bien d'accord sur la vengeance à exercer contre le docteur, et peut-être l'ensemble de leurs volontés aurait-il été détruit par la divergence des moyens. Jupiter, en effet, commençait à regarder de travers le pape qui l'écrasait sous sa bénédiction ; le roi de France

parlait de sujets désobéissants et les menaçait de sa Bastille; le coureur au clocher avait enfourché son bâton, et le caressait de la main en disant d'une voix emphatique : Regardez, messieurs, comme son col est nerveux, comme sa croupe est fière, comme toute la membrure est solide et vigoureusement agencée; c'est un Anglais, messieurs, pur sang, il a gagné le prix aux courses de Newmarket; et en même temps, pour donner la preuve de ce qu'il avançait, il faisait un tour au trot en criant : Hup! hup! nous allons franchir le saut du loup.

Il y avait donc lieu de croire que cette émeute du jour, dirigée contre le docteur, ne produirait aucun résultat, et que toutes ces colères, accumulées un instant sur un seul point, s'éparpilleraient bientôt au gré du caprice de chacun, lorsque le guerrier (un capitaine retraité) vint rallier toutes les colères qui commençaient à dévier de leur route, réconforter les passions qui s'évaporaient comme le jet d'eau d'une cascade, qui, ne formant qu'un

faisceau compact à sa base, se rompt à son sommet et retombe en une pluie de gouttelettes détachées, d'étincelles humides, dérivant au gré du vent.

— Messieurs, dit il d'un ton grave, vous avez raison, le docteur est un traître et un scélérat; où est notre chef d'orchestre? Si on le retient prisonnier, volons à sa défense; si, par excès de noirceur, on l'a assassiné, il nous faut une vengeance éclatante, je propose d'assiéger le château du docteur.

En disant ces mots, le capitaine brandissait un sabre de bois, entouré à son extrémité d'un chiffon écarlate qui figurait la poignée.

— A l'assaut! ajouta-t-il du ton d'un paladin du Cirque Olympique.

— A l'assaut! crièrent les fous en se précipitant sans ordre vers la maison de santé.

Le capitaine haussa les épaules d'un air de mépris, et d'une voix impérieuse arrêta ses recrues indisciplinées.

— Halte! répétait-il furieusement, halte

donc : voulez-vous aller à l'assaut comme un troupeau de moutons ? croyez-vous qu'on prenne une place forte comme on saute un fossé ? halte, vous dis-je.

Les fous revinrent sur leurs pas.

—Vous n'entendez rien, reprit le capitaine, aux opérations stratégiques. Où courez-vous? Croyez-vous que des murs solidement bâtis et flanqués de bastions aillent s'écrouler au seul bruit de votre voix, ainsi qu'autrefois les murs de Jéricho !... Où sont vos armes ? par quel côté faut-il prendre la place ? Vous ne répondez pas.

— A l'assaut ! répéta le cavalier en faisant caracoler son bâton.

—Vous d'abord, monsieur, dit le capitaine, vous feriez mieux d'avoir votre bâton entre les mains qu'entre les jambes.

— A-t-on jamais vu un cavalier sans son cheval ? répondit celui-ci en continuant à voltiger sur les ailes du corps de bataille.

— En rang, dit le capitaine, formez vos

lignes; attention au commandement. Vous, monsieur le roi de France, pourquoi vous tenir ainsi les bras croisés dans l'attitude du factionnaire au repos?

— Je me demande, dit le roi de France d'un ton grave, s'il convient à ma position de faire partie d'une expédition armée. Souffrez que j'envoie un parlementaire au docteur; on n'a jamais vu une nation marcher au combat sans déclaration de guerre préalable.

Celui qui se croyait le pape paraissait aussi plongé dans de profondes réflexions; tout à coup, du ton d'un homme inspiré, il s'écria :

— Dieu a dit à ses apôtres : Vous êtes des ministres de paix; et à saint Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau, car, je vous le dis en vérité, quiconque se servira de l'épée périra par l'épée.

— Vous êtes deux fous, cria le capitaine. Vous, monsieur, ne vous souvient-il plus que le roi saint Louis marchait à la tête de ses soldats contre les infidèles? Et vous, monsieur,

avez-vous oublié le saint évêque qui écrasa tant d'impériaux avec une massue à la bataille de Bovines? prenez une massue, si vous avez horreur du sang.

Ces deux exemples cités à propos et avec tout l'entrain de l'éloquence militaire, c'est-à-dire d'une voix forte, emphatique et chevaleresque que relevait encore un certain mouvement de hanches particulier aux tambours-majors, et à tous ceux qu'on appelle en ce monde des héros, parurent faire sur les deux retardataires une impression fort vive. Le roi de France cassa une longue baguette de houx au bout de laquelle il attacha son mouchoir taché de tabac, et baptisa le tout du titre d'oriflamme, en criant : Montjoie et saint Denis! cri de ralliement des premiers barons chrétiens. Le pape s'arma de la tige desséchée d'un soleil qu'il balança autour de sa tête avec la dextérité d'un botaniste, en récitant le second verset du psaume de David qui servait de cri de guerre aux Hébreux. L'amoureux tenait les yeux fixés

au ciel, et semblait dédier à la dame de ses pensées les immenses dangers qu'il allait braver. Tous enfin s'armèrent, qui d'une chaise de jardin, qui d'un arrosoir, qui d'une bêche, quelques-uns se contentant, par la seule puissance de la foi, de changer en instruments de carnage les instruments de musique : ainsi le violon devenait une escopette, la flûte une épée bien affilée, le pavillon chinois une hallebarde, la grosse caisse un canon.

Quand ils furent tous rangés sur deux lignes, le capitaine brandissant toujours son sabre de bois, et regardant son armée d'un air solennel, leur adressa l'allocution suivante, imitée des proclamations de l'empereur qu'il avait servi autrefois et qu'il remplaçait en ce moment.

— Soldats, dit-il, un intrigant a violé la foi des traités, un traître s'est joué de sa parole, la France demande vengeance. Souvenez-vous que vous êtes les soldats d'Arcole et de Lodi, que nous avons conquis l'Italie, et que la victoire a fait avec nous le tour de la terre.

Un jour, jeunes soldats, quand vous rentrerez dans vos foyers, on vous demandera des détails sur cette grande campagne que nous allons entreprendre, alors vous serez glorieux et fiers; et quand on vous parlera de cette fameuse bataille sous les murs de... (il hésita quelque temps et passa outre) vous répondrez avec orgueil : — j'y étais. . . . .

. . . . . Soldats, j'ai pour garantie de nos succès futurs vos succès passés ;

. . . . . . Soldats, vous êtes des braves...

. . . . . . Soldats, je suis content de vous.

. . . . . . Soldats !... soldats !.....

L'éloquence du capitaine était à bout, sa langue s'embarrassait, il avait épuisé tout son arsenal de lieux communs militaires et de charlatanisme impérial ; avec cette brusquerie qui caractérise la folie, il passa de son ton emphatique au ton le plus naturel, et ajouta :

— Enfin, n'importe !...

Ainsi harangués, les fous gardèrent le silence. Au vrai, ils n'avaient rien entendu, tant

chacun d'eux était occupé à enjoliver ses armes, et à leur donner ce caractère fantastique que les fous comme les enfants prêtent à tout ce qu'ils touchent.

— Criez donc vive l'empereur ! reprit le capitaine qui ne perdait pas son rôle de vue, et, depuis qu'il avait cessé de parler, prenait gravement des prises de tabac imaginaire dans la poche de son gilet vide.

— Criez vive le roi, dit le roi de France, ou je vous fais arrêter comme conspirateurs et rebelles.

— Qu'on fusille cet homme, dit le capitaine en faisant le signe de mettre en joue.

La querelle menaçait de s'échauffer entre les deux antagonistes ; mais le pape, qui avait peur des disputes, et n'était pas fâché de glisser son orgueil entre deux orgueils rivaux, dit d'une voix véritablement papelarde :

— Il n'y a de puissance que celle de Dieu de qui relèvent les trônes, et du pape représentant de Dieu, de qui relèvent les peuples :

criez vive le pape. — Ce mezzo-termine mit tout le monde d'accord, et tous crièrent : Vive le pape !

Le roi de France songeait sans doute qu'en sa qualité de fils aîné de l'Église, il ne pouvait désobéir à un pareil ordre; l'empereur se souvenait que Pie VII l'avait sacré dans l'église de Notre-Dame de Paris.

— Guides, à vos places, cria le capitaine qui s'obstinait à faire de la stratégie dans le vide, et d'empereur redevenait chef de bataillon.

— Bataillon, par colonne en avant !

L'armée se mit en marche en poussant des cris; les uns agitaient leurs bâtons, les autres faisaient mine de croiser la bayonnette; le pavillon chinois secouait les grelots de son licou. Pour un spectateur raisonnable, cette marche aurait équivalu au spectacle le plus grotesque, s'il eût pu se défaire de cette tristesse inhérente à l'homme qui contemple la dégradation de ses semblables. Ils arrivèrent ainsi devant la maison de santé près de laquelle s'étendait

une assez vaste rotonde sablée et environnée d'arbustes de luxe tels qu'orangers, houcas, grenadiers. A cet aspect, les cris redoublèrent au point de devenir réellement effrayants. Les infirmiers sortirent sur le pas de la porte des bâtiments de service, et rentrèrent aussitôt épouvantés par les démonstrations menaçantes des insurgés.

— Notre chef d'orchestre ! répétaient les fous, nous le voulons, qu'on nous le rende.

Le docteur était en ce moment dans la chambre de Jacques Patru qui montrait toujours la même docilité, la même douceur, et déjeûnait paisiblement sur une petite table où s'entremêlaient les envois de madame de Vas Concellos, un vrai service de malade ordonné par une femme aimante; car il n'y a que les femmes pour deviner les fantaisies d'un estomac faible, ces mille petits désirs d'un homme qui se reprend à la vie, et n'a pas encore le droit d'en abuser. Les femmes sont de sublimes gardes-malades, quand elles aiment.

En entendant ces cris discordants qui montaient jusqu'à lui, le docteur parut surpris; et sur la figure de Patru passa une légère rougeur, semblable à celle d'une jeune fille, qui, sans s'y attendre, se heurte au souvenir d'une impression de cœur.

Le docteur se leva et regarda à travers les carreaux ce qui se passait; les insurgés l'aperçurent, et se mirent à crier plus fort que jamais.

— Notre chef d'orchestre, rendez-nous notre chef d'orchestre!

En même temps et comme leurs armes étaient insuffisantes pour attaquer un homme qui les attendait à un second étage, ils ramassèrent des pierres et les lancèrent contre les vitres au travers desquelles le docteur s'était montré; plusieurs même se portèrent vers les différentes portes de la maison et essayèrent de les enfoncer à grands coups de bâton.

Le docteur, malgré son imperturbable sang-froid et la connaissance profonde des habitudes de ses malades, commençait à s'effrayer,

moins encore pour lui que pour Jacques. Quel effet produirait une pareille scène sur l'organisation si faible de son malade? L'attitude de celui-ci le rassura, il était toujours assis, écoutant les cris du dehors sans s'émouvoir, et regardant avec la curiosité d'un enfant insoucieux du danger les cailloux qui ricochaient aux angles de la fenêtre. De temps en temps seulement, il écartait les mèches de ses longs cheveux, comme pour dégager son front du fardeau qui l'accablait, comme s'il eût cherché à ressaisir le fil d'une tradition interrompue, le tissu brisé de ses souvenirs.

— Le chef d'orchestre!... murmura-t-il. Docteur, que veulent ces gens-là?

— Soyez tranquille, mon enfant, dit le docteur en le repoussant doucement sur sa chaise, ces gens-là sont des fous, et vous êtes raisonnable, vous. Restez ici, il n'y a pas de danger, et moi je vais dissiper ce rassemblement de furieux qui crient comme des énergumènes sous la fenêtre d'un malade.

Le docteur descendit, en effet, mais de moment en moment cette singulière émeute prenait un caractère plus alarmant : -- A mort le docteur! était devenu le cri général. Quelques-uns, avec cette ardeur qui ne connaît pas la valeur des obstacles, et cette force presque surhumaine que donne la folie, et qui parvient à son apogée dans les cas de fièvre chaude, s'étaient déjà élevés de dix pieds au-dessus du sol en s'accrochant, à l'aide de leurs ongles, aux moindres saillies du mur, en profitant de tous les accidents favorables, en montant les uns sur les autres, et sans discontinuer leurs cris : — Notre chef d'orchestre, à mort le docteur! Voici le moyen que le docteur employa pour détruire ce rassemblement tumultueux qui, jusque-là, n'était que tristement grotesque, mais qui pouvait devenir fatal d'un côté ou de l'autre. Nous avons dit qu'il connaissait toutes les manies de ses malades, leurs habitudes, leurs tics, le degré de fureur qu'ils pouvaient atteindre; ce fut sur cette certitude

qu'il basa son plan de campagne. Il fit sortir par une porte de derrière quatre domestiques de la maison, en leur ordonnant d'user d'adresse et non de violence, attendu que la violence pourrait leur devenir fatale. Conformément aux instructions très détaillées du docteur les quatre domestiques marchèrent avec précaution et dirigèrent leurs pas à travers les massifs et les allées les plus sinueuses du jardin, de manière à prendre en queue l'armée des insurgés. Quand ils furent à une petite distance, ils se séparèrent et marchèrent un à un par différents côtés. L'important était de ne pas être aperçu de la troupe entière, et de pouvoir dire à chaque fou en particulier ce que le docteur leur avait minutieusement prescrit.

Le premier s'avança vers le roi de France, qui d'abord parut fort irrité et ouvrit la bouche pour appeler ses compagnons.

— Silence ! dit le domestique, la plus grande discrétion est nécessaire ; il y a dans votre palais

un ambassadeur de sa majesté le roi de Prusse qui demande à être présenté à votre majesté.

Ces mots produisirent sur le fou un effet magique ; en un instant sa figure, de frénétique qu'elle était, devint majestueuse et solennelle ; il enfonça de la main sur sa tête son diadème de papier doré et suivit sans murmure l'envoyé de l'ambassadeur prussien.

Le second domestique s'adressa à l'amoureux, et lui dit tout simplement que sa bien-aimée l'attendait dans sa chambre.

Le troisième dit au cavalier qu'on allait donner le signal de la course, et que pour y prendre part il fallait le suivre à l'instant même.

Le quatrième, après un grand nombre de marches et de contre-marches, parvint enfin à aborder le capitaine et lui annonça que les Autrichiens débouchaient par le ravin, et que la présence de l'empereur était nécessaire pour les repousser.

Il n'en fallut pas davantage. L'amoureux se sauva en remerciant sa chère étoile qui daignait

enfin venir le visiter. Le cavalier enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval de bois, et disparut au galop. Le capitaine resta silencieux un moment, plaça devant son œil l'index et le pouce de sa main droite arrondie en forme de lorgnette, et dit : Cette armée est à nous. Puis il se dirigea les mains derrière le dos vers l'extrémité du jardin, par où débouchaient les Autrichiens.

Bientôt, à l'aide de cette ruse, si simple et pourtant si triomphante, la désertion devint complète. Le pape retournait à ses ouailles, Jupiter à son empyrée, chacun obéissait à sa folie personnelle, et c'est ainsi que le siége du château fut levé. En remontant à la chambre de Jacques Patru, le docteur ne conservait plus qu'un sentiment de tristesse mêlé d'étonnement. Cet ensemble à un moment donné entre gens si contrairement affectés, cette homogénéité de pensées et de volontées parmi vingt fous continuellement sous l'empire d'une obsession personnelle et différente, toutes ces

extravagances du cerveau humain lésé, se confondant au moins pour un temps en une seule et même extravagance, cette folie synthétique enfin, quoique déjà soupçonnée en diverses occasions, lui semblait un phénomène digne de toutes les recherches de la science. Dans ce simple fait, n'y avait-il pas le germe d'un système entier qui aurait pour base la possibilité prouvée et certaine de déplacer la folie, et au besoin de la confisquer?

Patru releva la tête et tourna les yeux vers la fenêtre que les insurgés avaient plutôt menacée qu'atteinte de leurs projectiles.

— Un chef d'orchestre! murmura-t-il, j'en ai connu un autrefois, un grand musicien, un habile harmoniste; mais comment s'appelait-il, et qu'est-il devenu? je ne sais. (Passant la main dans ses cheveux) Il est mort!...... mais pourquoi?... (Après une pause) Ils demandaient un chef d'orchestre tout-à-l'heure; quels sont ces gens? Le docteur dit qu'ils sont fous: triste!... ah! bien triste! qu'est-ce que la fo-

lie, qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que cette pauvre machine qu'on nomme la cervelle humaine, et que le choc d'un caillou, le pli d'une rose, le souffle de la brise peut bouleverser de fond en comble? Fou!... je ne le suis pas moi!... et pourtant il me semble que quelque chose me manque : ma tête est comme vide, j'y fouille sans cesse et je n'y trouve rien. Qui suis-je? qui étais-je hier? on dirait que je suis perdu, et que je ne peux pas me retrouver.

Ici Patru fit un assez long silence, pressa de nouveau son front entre ses deux mains comme pour en faire jaillir une idée lucide, un sentiment d'instinct; puis il reprit de nouveau :

— Un chef d'orchestre!...

Il s'arrêta long-temps sur ce mot, puis peu à peu sa figure s'éclaira, ses yeux brillèrent, non pas de cette clarté splendide qui exprime la raison dans sa plénitude, mais de cette lueur fauve et vacillante qui indique les égarements de l'esprit aux prises avec une convic-

tion mensongère : lueur de feu follet !...

— Un chef d'orchestre ! s'écria-t-il d'une voix claire et retentissante : mais c'est moi, c'est moi qui suis chef d'orchestre, c'est moi qu'ils demandaient.

En ce moment il aperçut le docteur, et s'avançant vers lui :

— Docteur, lui dit-il, ces gens de tout-à-l'heure ne sont pas des fous, ce sont mes musiciens, amenez-les moi. Vite, docteur, vite ; je veux leur faire exécuter une symphonie vraiment diabolique ; vous verrez, docteur, tout ce que l'homme peut souffrir dans cette vie et dans l'autre, je l'ai traduit en musique ; j'ai mis mon âme à nu, j'en ai extrait toutes les amertumes, toutes les colères, tous les désenchantements ; vous verrez, dans ma symphonie les larmes seront visibles, les gémissements palpables, j'épouvanterai tous les auditeurs, je les transporterai, ce sera beau, beau et terrible comme le *Dies iræ* de Mozart ! Donnez-moi mes musiciens, docteur.

Il tendait la main comme si le docteur eût pu y déposer un orchestre complet. Le docteur eut besoin de toute sa raison et de toute sa force pour distraire le malade de cette fantaisie qui le dominait âcre et impérieuse. A la fin, moitié par persuasion, moitié par autorité, il le mit au lit. Jacques fut très agité, continuellement il parlait de sa symphonie, marquait la mesure avec son bras amaigri, et demandait ses musiciens; il voulait se lever, descendre au jardin, se rendre à la salle de concert où on l'attendait impatiemment. Vers le soir ses agitations cessèrent, et il s'endormit à force d'épuisement. Le docteur profita de ce moment de liberté, que le sommeil de Jacques lui laissait, pour écrire à madame de Vas Concellos le billet suivant :

Madame,

Comme vous, je m'étais laissé aller à de fausses espérances; le malade était doux, calme, raisonnable même; aujourd'hui une nouvelle

crise a déterminé une rechute douloureuse, quoiqu'elle ne soit pas mortelle : Jacques vivra, mais il vivra fou.

Post scriptum.

Pas plus que les jours précédents, Jacques n'a fait allusion à vous.

Ce post-scriptum du docteur satisfaisait au désir témoigné par madame de Vas Concellos d'être instruite de tout ce que le malade pourrait dire de direct ou d'indirect relativement à elle. Quant à nous, qu'il nous rappelle que dans l'héroïsme des femmes la vanité tient toujours sa place, et que comme elles ont la prétention de rendre les hommes bons ou méchants à leur gré, elles voudraient aussi les rendre fous à leur manière, et gouverner tout à leur profit jusqu'au délire. L'abnégation complète, obscure, continue, est une vertu du ciel qui ne germe pas sur la terre.

LA RECHUTE.

XI

Le lendemain, le docteur consigna tous ses malades. Il craignait de nouvelles tentatives, et pensait que l'isolement leur ferait bientôt oublier leur monomanie à heure fixe : précautions vaines! Lorsque les infirmiers montèrent à la chambre de chaque malade, tous

demandèrent où était leur chef d'orchestre, et quelques-uns accompagnèrent cette question de menaces contre le docteur. Ce n'était pas le cas de lever la consigne, le docteur la maintint plus sévère que jamais. Mais tous les jours à la même heure, même insistance à réclamer le chef d'orchestre.

De son côté, Jacques Patru demandait ses musiciens, et dans sa folie songeait aux obstacles véritables qui obstruent souvent pour les artistes les plus distingués l'entrée de la carrière; il déclamait contre l'indifférence du public qui se tenait toujours en garde contre les nouveaux noms, et contre les directeurs de théâtre qui formaient une ligue, un corps de gendarmerie, une espèce de cordon prétendu sanitaire pour empêcher de passer les talents jeunes, neufs, vigoureux, qui voulaient essayer de rajeunir l'art et d'ouvrir de nouvelles voies aux générations de l'avenir. Comme au moment de sa rencontre avec l'Estorade, il anathématisait la musique ita-

lienne et son cortége de roulades, de fioritures convenues, d'ornements mal ajustés, il blasphémait le nom de Rubini et de Grisi, et revenait toujours à ses dieux favoris Gluck et Mozart. Il proclamait un système radical et révolutionnaire, abolissait les formes surannées, disait-il, de Rossini, prétendait qu'il voulait relever la musique, lui rendre sa dignité primitive, en faire un culte pour l'âme au lieu d'un frivole joujou pour les oreilles. Enfin il adoptait cette pensée, que nous avons entendu très sérieusement soutenir, que la régénération sociale devait commencer par l'opéra. Si une pareille opinion est pardonnable dans un philosophe, dans un métaphysicien habitué à étudier les rapports des hommes entr'eux, à plus forte raison l'était-elle dans un musicien, dans un artiste grandissant son art de toute la hauteur de ses utopies.

— Docteur, disait-il, croyez-moi bien, on rapetisse notre art, on l'énerve, on le traite comme un esclave. Non, quand on vous dit

que la musique est faite pour parler à l'âme, pour peindre la joie, la souffrance, la pensée humaine, ce ne sont pas là de vains mots. J'ai long-temps réfléchi sur cette matière, et je suis parvenu à donner à mes réflexions, d'abord plutôt instinctives que raisonnées, une forme palpable, logique, dont un dialecticien serait satisfait. Pourquoi ne représenterait-on pas la pensée par des sons comme on la représente par des signes! Vous dites que la musique n'agit que sur les nerfs, qu'elle provoque tout au plus des sensations; mais qu'est-ce donc, je vous prie, que l'idée, l'idée même, abstraite, philosophique, essentielle? N'est-ce pas la sensation transformée, complétée, passée de l'état de chrysalide à celui de lépidoptère? Or, si la musique peint la cause, pourquoi ne peindrait-elle pas l'effet? Pourquoi, après avoir deviné la sensation, ne la suivrait-elle pas dans toutes les transformations qu'elle subit? pourquoi ne donnerait-elle pas, elle aussi, une forme distincte à ces mille sentiments qui

découlent de la sensation ainsi que des ruisseaux d'un grand fleuve? pourquoi, après avoir ébranlé, ému, touché les nerfs agents des sens, interm diaires entre la forme extérieure du monde et les organes extérieurs de l'homme, ne s'élèverait-elle pas jusqu'à l'âme, immense réservoir où se pressent les désirs immatériels, les pensées éthérées, les espérances indestructibles, l'idée enfin sous toutes ses formes, sous tous ses aspects?

Ce système de la sensation transformée, docteur, presque tous les bons esprits l'adoptent; Condillac et Locke ont plus d'apôtres que de contradicteurs. Et parce qu'un musicien vient répéter ce que Condillac et Locke ont dit avant lui; parce que, parti du même point, il prétend arriver au même but; parce qu'il a l'audace de croire qu'on peut parvenir à l'intelligence en passant par les sens, voilà qu'une clameur générale s'élève contre lui, on le siffle, on le hue, on le déclare fou, on lui refuse son pain de la journée; et pourtant le musicien a raison

par l'instinct comme tous les hommes de génie, raison aussi par la logique qui n'est autre chose que la formule des idées vraies.

Amenez-moi, docteur, un paysan bas-breton qui n'ait d'autre souvenir que celui de sa chaumière natale, de ses prés, de ses veillées d'hiver, et de ses rondes d'été sur la pelouse ; et à l'aide d'un piano, sans l'avertir, je déclare que je lui peindrai sa chaumière, ses prairies, ses joies et ses douleurs d'enfant, son amour ignoré pour la fille du fermier voisin; il reconnaîtra les objets, il retrouvera ses pensées, et reverra la rose blanche et les tresses brunes de sa fiancée; il sera ému, attendri, il pleurera ; et si vous lui demandez la cause de ses larmes, il ne vous répondra pas : C'est que la combinaison de certains sons a agi sur mes nerfs ; mais il vous dira naïvement : Je viens de revoir mon pays, le clocher de mon village, ma chaumière, ma famille, et je pleure parce qu'on ne revoit pas toutes ces choses là sans pleurer.

Ainsi parlait Jacques, et chaque fois en re-

descendant des hauteurs de ces théories musicales, il terminait son discours par cette interpellation directe au docteur :

— Rendez-moi mes musiciens.

Des deux côtés cette obstination prenait le caractère d'une épidémie. Jacques voyant ses vœux repoussés, devint triste, morose, il regardait le docteur avec colère, et se promenait à grands pas dans sa chambre pendant des heures entières. Les autres fous poussaient encore plus loin l'entêtement, et les infirmiers ne les approchaient plus qu'avec crainte. Le docteur se vit obligé de céder, la consigne fut levée, comme par le passé les malades obtinrent la permission de se rendre au jardin. Le premier jour de cet affranchissement fut inauguré d'une façon brillante : à midi tous les fous étaient réunis dans la rotonde qui leur servait de salle de concert, et lorsque Jacques parut, des applaudissements unanimes l'accueillirent, on cria : Vive notre chef d'orchestre! et tous l'entourèrent avec enthousiasme ;

les uns lui baisaient les mains, d'autres se contentèrent de toucher avec attendrissement le pan de son habit. Le roi de France lui présenta un petit rond en fer-blanc attaché à un ruban bleu, et lui dit : Je vous fais chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Puis le concert commença plus grotesque, plus sauvage, plus désordonné que jamais.

Debout sur un banc, l'œil fixe, les cheveux épars, Jacques marquait la mesure, et conduisait le concert à la baguette; il entendait grincer les violons, gronder la grosse caisse, bruire les grelots du pavillon chinois. Il y avait des instruments nouveaux improvisés qui produisaient un effet incroyable, des casseroles défoncées, des morceaux de fer-blanc, des plaques de tôle, des baguettes taillées de toutes les façons, qui figuraient à volonté, des hautbois, des trompettes, des ophycléïdes, un concert digne du crayon de Callot ou du pinceau de Decamps.

Le soir, lorsque les malades furent rentrés dans leur chambre, madame de Vas Concellos

vint à la maison de santé, et trouva le docteur dans son cabinet.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle.

— Rien à espérer, dit le docteur, sa guérison est une chose impossible ; ce que je puis vous promettre, c'est de lui rendre la vie douce et facile : ma maison est la sienne, il y restera jusqu'à la fin de ses jours.

— Je veux le voir, s'écria intrépidement madame de Vas Concellos.

— Vous voulez le tuer ?

— N'importe, il est à moi par le mal que je lui ai causé, par l'amour que je lui ai voué, par celui que je lui voue encore ; j'ai le droit d'en disposer. Conduisez-moi à sa chambre, docteur.

Le docteur regarda fixement madame de Vas Concellos ; ce despotisme de l'amour qui s'arroge le droit de vie et de mort l'effrayait, il comprenait tout ce qu'une pareille passion qui méconnaît les arguments ordinaires, les notions les plus communes de la justice indi-

viduelle, avait de triste, et aussi ce qu'elle avait de grand.

— Me refusez-vous, docteur? reprit madame de Vas Concellos.

— Très certainement, dit celui-ci ; j'ai un devoir à remplir, madame : Jacques est chez moi, je suis son médecin, et pour le médecin le malade doit être sacré ; il ne m'appartient pas de vous livrer un homme et de vous dire : Faites-en ce que vous voudrez, tuez-le, si cela vous plait.

— Mais, docteur, vous ne le guérirez pas.

— Le guérirez-vous?

A cette interpellation, madame de Vas Concellos hésita quelques instants; puis relevant la tête, et jetant sur le docteur un regard qui l'enveloppa de ses inexplicables rayonnements :

— Oui, je le guérirai, s'écria-t-elle, il n'y a que moi au monde qui puisse le guérir. Votre science est impuissante, docteur, vos recettes sont épuisées. Confiez-moi votre malade, je

réponds de le guérir, je m'y engage, c'est l'amour qui l'a perdu et l'amour le sauvera.

Comme le docteur hochait la tête d'un air d'incrédulité :

— Vous ne croyez pas à l'amour médecin, ajouta-t-elle : voilà comme sont tous les hommes, lorsqu'on blesse leurs idées, lorsqu'on s'élève au-dessus de leurs opinions faites, de leurs préjugés établis, ils ne vous écoutent pas, leur orgueil se révolte, il semble qu'ils ayent tracé en tout des limites infranchissables, un cercle de feu où viennent se consumer tous les imprudents qui osent s'en approcher seulement. Ecoutez, docteur, promettez-moi de faire ce que je vous demanderai, c'est une prière que je vous adresse, une grâce que j'implore. Vous savez bien que je vous respecte, que j'ai foi en vous ; mais il y a là (elle appuya la main sur son cœur) un pressentiment qui ne peut pas me tromper : les convertis ont leurs révélations, et ne suis-je pas une convertie? vous qui me connaissez, vous

savez quelle différence il y a entre madame de Vas Concellos d'autrefois, et madame de Vas Concellos d'aujourd'hui ; vous savez si mon cœur est transformé, s'il s'est opéré en moi une assez étrange révolution : pour consacrer ma vie nouvelle, Dieu me doit un miracle, ce miracle c'est *sa* guérison, c'est *son* bonheur, et j'y compte; comme la Magdeleine, docteur, je me roulerai à ses genoux, je répandrai à ses pieds les parfums de mon amour, de cet amour qu'il a tant envié, et qu'il n'apprécie pas, je lui rendrai la lumière qui lui manque, je le rappellerai à la raison, je le sauverai.

Le docteur regardait avec étonnement cette femme qui se montrait à lui sous un aspect si nouveau ; c'était une reine foulant aux pieds sa pourpre et ses joyaux, c'était une idole descendue de son piédestal ; il y avait des larmes dans ses yeux, de l'altération dans sa voix ; sa poitrine se soulevait comme celle d'une jeune fille qui pour la première fois rencontre dans

un salon le bel inconnu objet de tous ses rêves, l'idéal long-temps attendu. Sa toilette même concourait à cet effet de la passion brisant une majestueuse enveloppe, animant un corps de marbre.

Madame de Vas Concellos portait une robe de soie brillante, mais qui, mal attachée, tombait inégalement sur ses souliers de satin turc où quelques taches de boue saillissaient, comme pour représenter le sublime abaissement de cette âme qui, se débarrassant des chaînes de l'orgueil, se retrempait à la source d'une véritable passion ; ses cheveux n'avaient plus cet éclat apprêté, ce lustre irréprochable qui leur avait valu tant d'éloges enthousiastes; un cachemire noir retenu au-dessous du col à l'aide d'une épingle, enveloppait cette taille autrefois solennelle et raide, qui maintenant pliait et ondulait en tous sens comme un roseau battu par le vent. Dans ses gestes, dans l'inflexion de sa voix, il y avait quelque chose qui rappelait ce type si admirablement naïf de

Manon Lescaut demandant aux gardes qui l'entourent un instant, un seul instant de liberté, pour voir son Desgrieux tant de fois trompé, et toujours chéri, pour l'embrasser et le consoler; seulement, madame de Vas Concelles était plus haute, plus énergique, plus immaculée dans l'expression de ses désirs; il y avait en elle un sentiment de plus, ce sentiment de la foi dont le Christ a dit : qu'il transporterait des montagnes ; c'était Manon Lescaut, mais repentante, mais sacrifiant tous ses instincts de coquetterie, aimant sans partage, parce que son amour ne pouvait pas être partagé, luttant enfin contre l'impossible, et essayant de réchauffer un cadavre. Les grandes difficultés grandissent les caractères, et surtout les passions : l'impossible enfante les héros.

— Docteur, reprit-elle, me promettez-vous de faire ce que je vous demanderai?

— Que voulez-vous faire? dit le docteur à demi-entraîné, à demi-vaincu par cette assurance imposante à force d'être naïve, et qui

d'ailleurs, comme presque tous les hommes supérieurs, conservait dans un coin de son cœur cette superstition des sentiments, ce fétichisme des passions qae les médiocrités seules raillent et nient, avec leur impitoyable et stupide sang-froid.

— Dans deux jours, dit madame de Vas Concellos, j'aurai terminé les préparatifs nécessaires à l'exécution de mon projet, je vous avertirai; et n'est-ce pas, mon bon petit docteur, que vous ferez ma volonté ?

Elle accompagna ces derniers mots d'un de ces adorables sourires qui feraient fondre la glace elle-même. Le docteur lui prit la main pour la reconduire; en la quittant il prononçait à demi-voix ces mots :

— Si vous réussissez, je vous affuble du bonnet carré, madame, et je vous envoye à l'académie de médecine enseigner comment on traite la folie.

Deux jours après cet entretien, il reçut la lettre suivante.

« Aujourd'hui à deux heures trouvez-vous avec Jacques rue du Grenier-St.-Lazare, 36 ; vous demanderez au portier, qui loge à l'entresol, mademoiselle Claudine, on vous indiquera le second étage, vous y monterez, toujours avec Jacques ; sur le carré à droite vous trouverez une porte, et à cette porte une clef, vous entrerez, et sur un prétexte que je vous charge d'imaginer, vous laisserez Jacques seul. Là, s'arrêtent vos fonctions, je me charge du reste. Adieu, cher docteur, je ne vous raconterai le roman que lorsqu'il sera fini, si, comme je l'espère, il finit heureusement. »

Le docteur exécuta à la lettre *l'ordonnance* : il fit monter Jacques dans un fiacre, et répondit d'une manière évasive à toutes ses questions. Celui-ci se montra très inquiet et très méfiant. Où le menait-on ? Voulait-on l'enlever encore une fois à ses musiciens, le contraindre à changer ses habitudes? Pour le rassurer le docteur eut besoin des protestations les plus solennelles : il engagea sa parole d'honneur,

employa enfin tous les moyens de convaincre l'incrédulité du malade.

Le fiacre s'arrêta devant une maison de modeste apparence, mais propre, et n'offrant d'ailleurs aucun de ces caractères particuliers que les romanciers descriptifs sont si heureux de rencontrer. Le docteur prit Jacques par la main, et monta avec lui à l'entresol.

— Mademoiselle Claudine? demanda-t-il à une vieille figure encadrée par une double mèche de cheveux grisonnants.

— Montez au second, dit une voix cassée.

Le docteur, toujours avec Jacques, monta deux étages, trouva un carré, une porte à droite, et à cette porte une clef qu'il tourna résolument dans la serrure.

— Où sommes-nous? demanda Jacques.

— Chez mademoiselle Claudine, dit le docteur avec aplomb, et pour en imposer à son malade par un air d'assurance.

Jacques parut quelques instants pensif, comme s'il eût cherché à rattacher une idée à

ce nom de Claudine qu'il entendait prononcer pour la première fois ; puis, avec l'inertie des fous, toujours profondément indifférents aux choses et aux mots qui ne touchent pas directement à l'objet de leur culte ou de leur antipathie chimérique, il se contenta de dire du regard au docteur :

— Comme il vous plaira.

Ils se trouvaient en réalité dans une petite chambre modestement meublée, mais accusant dans tous ses détails ce sentiment de propreté et d'ordre qui dans les classes inférieures supplée au luxe et à l'élégance ; sorte de compromis entre la misère qui fait peur, et l'éclat qui éblouit. C'était une chambre de grisette, un dimanche, quand tous les meubles sont époussetés et rangés, les carreaux du plancher lavés, les vitres des croisées nettoyées, une de ces chambres où le pied des jeunes gens les plus élégants ne dédaigne pas de se poser. Un papier jaune tendre à petits bouquets bleus couvrait les murs le long desquels pendaient dans

des cadres en bois blanc quatre lithographies coloriées de Dévéria, représentant des sujets parfaitement appropriés à l'ensemble de ce sanctuaire, tels que la Brouille, le Raccommodement, le Message, l'Attente. Sur une cheminée en marbre Sainte-Anne étaient rangées avec la symétrie d'une patrouille de fantassins six petites tasses dans leurs soucoupes, rehaussées par un liseré d'or; au-dessus des tasses s'étalait une glace de trois pieds de haut sur trois de large, et au-dessus de la glace, dans l'interstice laissé entre le cadre et la muraille, grimpait un rameau de buis encore vert, souvenir des pâques dernières. En face de la cheminée s'allongeait un canapé à dossier concave dont les deux côtés tournant en manière d'accolade renversée aboutissaient à une rose sculptée et peinte en gris comme le reste de la boiserie; la tenture du canapé était en indienne à rosaces dans le style rococo; c'était là un de ces meubles que quelque petite fille avait dû couver bien long-temps de tous ses désirs, convoiter

de toute son ardeur, et à l'achat duquel elle avait travaillé pendant deux ans peut-être, en économisant jour par jour et sou par sou le prix total de cette magnificence qui symbolisait pour elle le paradis. Quelques chaises de noyer vernies couvertes de paille et des rideaux de mousseline blanche complétaient l'ensemble de l'ameublement, sauf un meuble véritablement caractéristique dont nous nous sommes réservés de parler en dernier lieu.

Dans un des angles de la chambre, à demi caché dans le pénombre, apparaissait un clavecin à queue, tout-à-fait dans le goût des clavecins du dix-septième siècle, petit, étroit, modeste, recouvert timidement de sa couverture en noyer soigneusement frottée. Ce clavecin formait à lui seul tout un poème; tandis que les autres meubles signifiaient l'existence obscure, naïve, heureuse, il représentait, lui, une autre existence plus civilisée, plus instruite, plus malheureuse peut-être; en le voyant on devait songer à quelqu'une de ces jeunes filles

déchues qui portent leurs cheveux en bandeau, et autour du front l'auréole de la richesse évanouie, et de la résignation dans la pauvreté, ou encore à quelque artiste méconnu du monde, et calme pourtant, content, consolé par son art, artiste pour lui plus que pour les autres. Sans doute c'était sur un clavecin pareil que Vogel avait essayé sa sublime ouverture de Démophon.

Ce tableau d'intérieur était, dans les circonstances présentes, sans signification précise pour le docteur. Pourquoi ce nom de Claudine imaginé par madame de Vas Concellos, pourquoi cette chambre ainsi *composée?* Car c'était une véritable composition que cet arrangement évidemment prémédité avec soin, et combiné à loisir. Donc il se contenta de donner son approbation tacite à la couleur et à la vérité du pastiche, et se retrancha dans l'exécution formelle de sa consigne. — Vous vous retirerez, lui avait mandé madame de Vas Concellos, et laisserez Jacques seul. Le

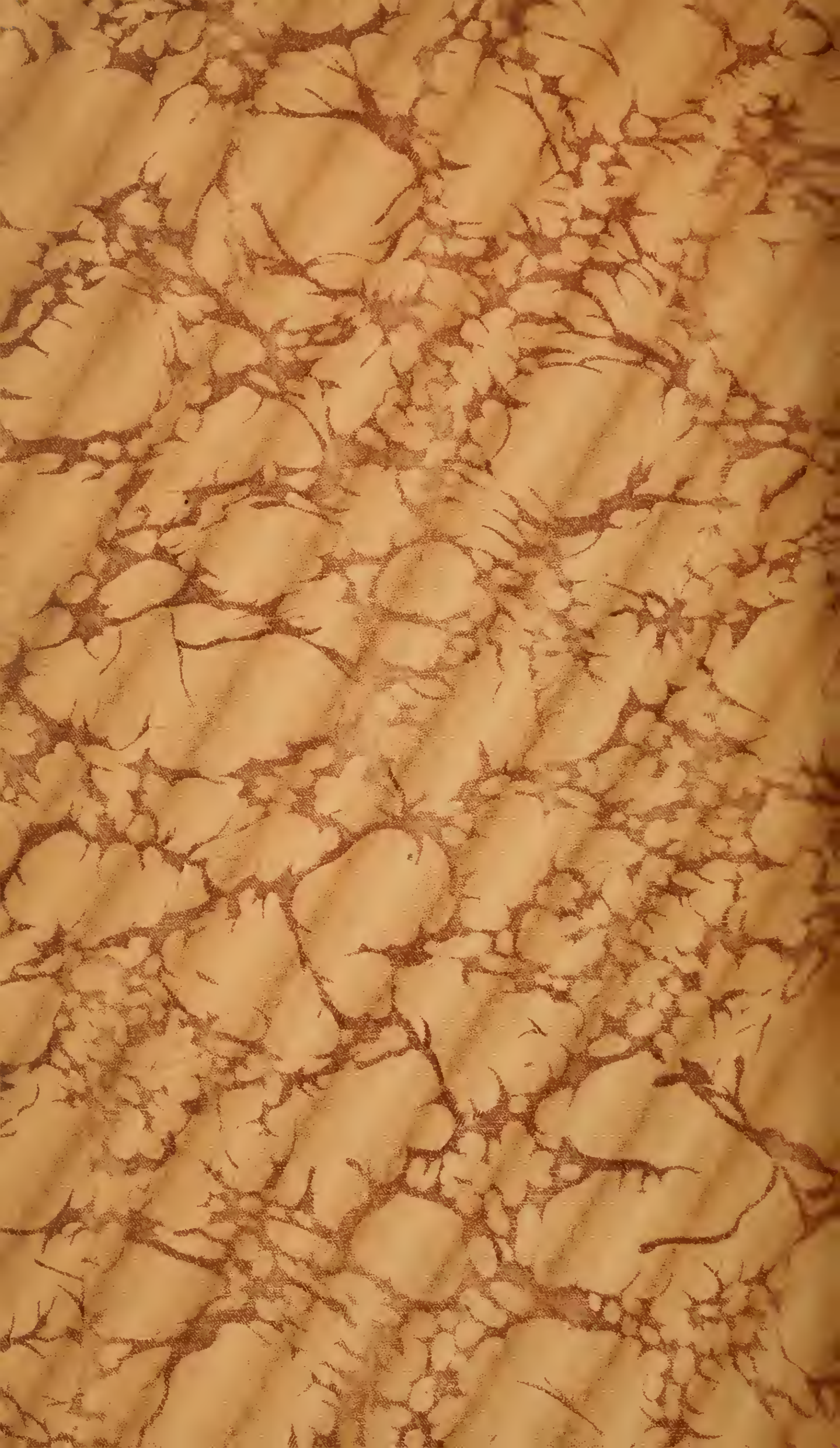
docteur prétexta un malade à visiter, ce à quoi Jacques répondit par un second regard semblable à celui dont nous avons déjà donné l'explication, et que nous traduirons également par ces mots :

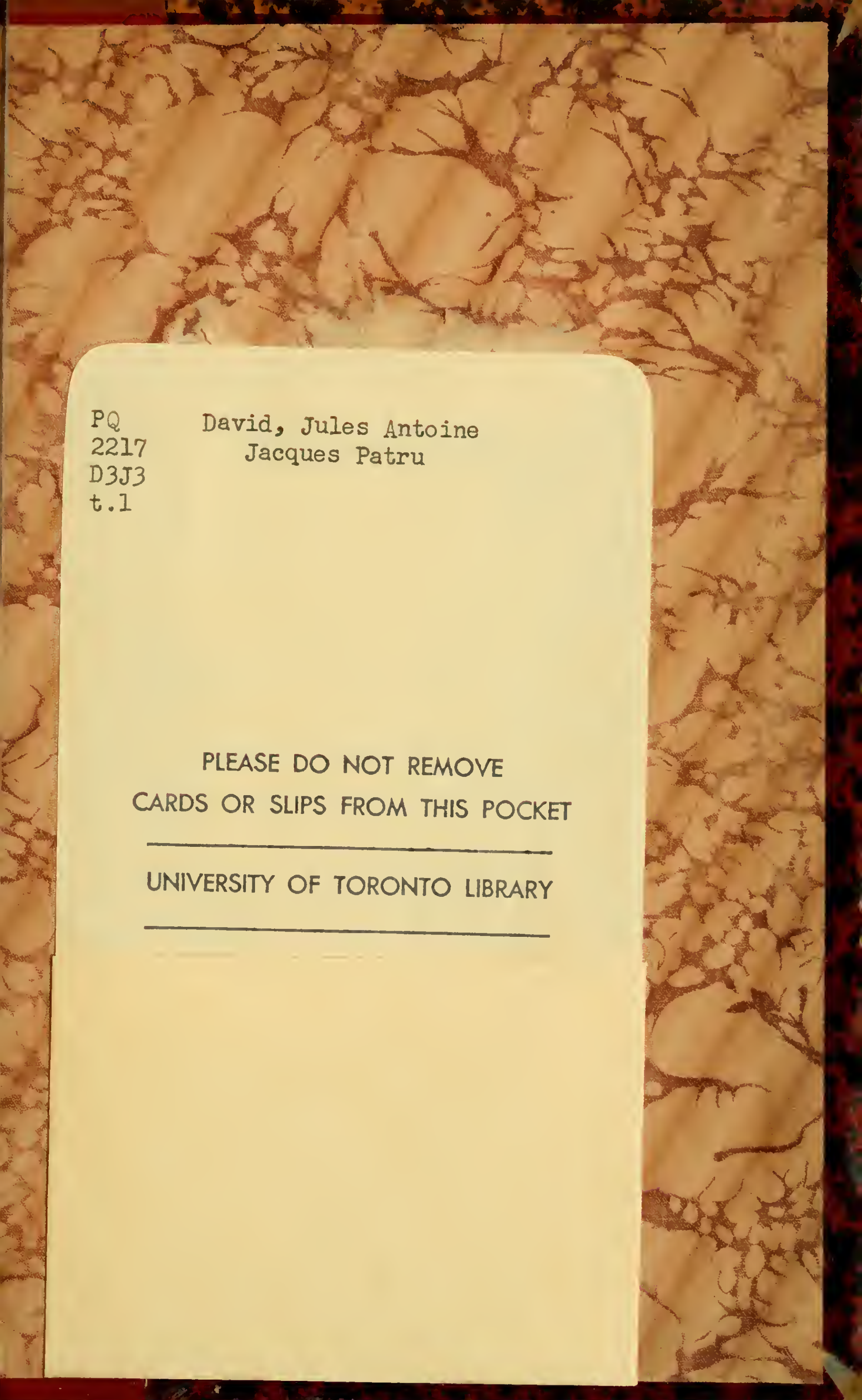
— Comme il vous plaira.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

—




PQ
2217
D3J3
t.1
David, Jules Antoine
Jacques Patru
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

